



DIAMANT NOIR

L'intégrale

JUSTE

UN RENDEZ-VOUS

EMMANUELLE AUBLANC

 NISHA
EDITIONS

Emmanuelle Aublanc

Juste un rendez-vous

L'intégrale

Saisons 1 & 2



Nisha Editions

Copyright couverture : Sviatoslava Vladzimirska

Saison 1 - ISBN - 978-237-413-606-6

Saison 2 - ISBN - 978-237-413-614-1

Chapitre 1

Lundi 27 août, Aéroport de Paris Charles de Gaulle.

Il arrive un jour où l'on se lève le matin et où l'on décide qu'on ne peut plus continuer. Ce jour où tout bascule, où l'on finit par ouvrir les yeux et se réveiller d'un long coma émotionnel. Ce moment qui nous foudroie et où l'on réalise enfin qu'il faut que cela cesse, qu'il faut que tout change, que notre monde change. Cette idée ne fait que germer au réveil et devient quasi obsessionnelle dans la journée jusqu'à vous tenailler le soir, à ne plus savoir qui vous êtes. Ne plus savoir ce que vous faites, pourquoi vous le faites et ce que vous voulez faire. Elle vous empêche de dormir, jusqu'à souffrir de sursauts nocturnes qui vous obligent à vous lever du lit pour liquider un verre d'eau, dans l'espoir vain de se rafraîchir les idées. On se réalise alors handicapé de la vie, on se prend la tête entre les mains, assis au bord du lit, pour réfléchir quelques secondes, juste avant de la relever, convaincu que ce calvaire n'a que trop duré, convaincu de prendre pour une fois la bonne décision. L'idée de mettre un terme à cette mascarade fait son chemin et on se jette sur le seul objet qui peut nous apporter cette libération : une valise. On a tous des capacités d'acceptation différentes. On surmonte les difficultés jusqu'au moment où l'on n'est plus capable de faire abstraction des poisons que l'on doit surmonter. Il ne nous reste alors deux options : faire marche arrière ou bien bifurquer vers une nouvelle voie. La vie est un jeu, il faut savoir prendre des risques pour le gagner.

Ne me demandez pas qui je suis. Je crois que je suis une ombre. On me voit sans me voir. On passe à côté de moi. On croit me connaître. On croit que je suis forte. La vérité, c'est que l'on ne me connaît pas. Je suis la seule à savoir qui je suis réellement. On ne s'inquiète jamais pour moi.

Fille sans histoire, bien élevée, cadette d'une famille bien sous tout rapport, je n'avais pas un profil inquiétant et pourtant à l'intérieur, je bouillais. Tout était sens dessus dessous. Un véritable shake-up intellectuel. J'avais pourtant tenté de mettre de l'ordre dans mes idées, de tout ranger, mais rien à faire, chaque jour qui passait était comme une épine de plus que l'on planterait dans mon talon pour m'empêcher d'avancer. Tout simplement de plus en plus difficile à vivre.

J'avais passé ma vie à raser les murs, à me taire, à prendre sur moi. J'avais passé ma vie à vivre la vie d'une autre, me cacher derrière une apparence que je n'étais pas, à obéir aux convenances et aux attentes des autres. Et moi, ne s'était-on jamais demandé ce que je voulais vraiment ? S'était-on préoccupé une seule fois de savoir comment j'allais au-delà de ce que les apparences, parfois trompeuses, pouvaient laisser penser ?

Cette fois, j'avais décidé de recouvrer ma liberté, m'envoler loin de cette vie que je ne supportais plus, de ce climat qui m'oppressait, de cette prison qui s'était dressée autour de moi, de ces barrières que je m'imposais. Je ne sais pas comment j'avais pu arriver à un tel point de non-retour. Je crois que cela s'est fait un peu tout seul, sans que j'aie eu le temps de m'en rendre compte, d'arrêter cette machine infernale dans laquelle j'étais lancée à plein régime. J'avais laissé faire, pensant qu'il suffisait de laisser les choses se dérouler d'elles-mêmes pour trouver son bonheur, mais malheureusement le temps était passé et le bonheur, lui, s'était éloigné. J'avais permis aux autres de diriger ma vie, prendre les décisions pour moi et où cela m'avait menée ? À rien ! *Nada* !

Il était temps que je prenne les choses en main. J'étais fin prête à devenir celle que j'avais toujours voulu être et pour cela une seule solution s'offrait à moi aujourd'hui : tout quitter, tout plaquer ! Et cela pour respirer, profiter, m'éclater ! J'avais besoin de me libérer de cette vie que je n'avais jamais voulue. Je ne devais rien à personne. J'étais la seule à pouvoir me venir en aide. Si je ne le faisais pas aujourd'hui, alors j'allais certainement m'éteindre à petit feu, m'enfermer dans la déprime et les remords jusqu'à pousser tout le monde à me détester. J'avais besoin de souffler, besoin de vivre enfin pour moi et pour moi seule. Respirer enfin à pleins poumons l'air de la vie, goûter à sa douceur et me laisser bercer par sa musique. Il était temps que je recommence à l'apprécier. Il était enfin temps que je le comprenne. Recommencer à zéro était devenu une nécessité vitale si je ne voulais pas finir par m'étouffer. Ce petit grain de folie qui avait réussi à survivre malgré les nombreux coups de déprime et les nombreux pleurs étouffés, tapi dans l'ombre, là où on ne pouvait pas me voir, là où l'on ne pouvait pas m'entendre, avait su me pousser à faire ce dont j'avais toujours rêvé : partir loin, m'échapper de cette prison invisible où j'avais beau hurler, crier au secours intérieurement et où personne n'avait jamais daigné entendre mes appels. Personne n'avait jamais pressenti. Mon entourage n'y avait toujours vu que du feu et la surprise allait être lourde de conséquences, désormais. Je savais que l'acte que je m'apprêtais à faire n'était pas anodin, que

la facture serait salée et les dégâts irréversibles. Pourtant, je devais tout laisser derrière moi, y compris ceux que j'estimais et pour qui je nourrissais des sentiments si chers. Je devais partir, je pouvais enfin le faire. Loin de ceux que j'aimais et qui pourtant me tuaient à petit feu sans s'en rendre compte.

Une valise au pied, un café à la main, assise incognito sur ce siège en plastique des plus inconfortables dans un aéroport bondé, j'admirais le chassé-croisé des avions qui atterrissaient et décollaient sur le tarmac dans une danse quasi artistique. J'observais ce spectacle depuis six heures ce matin. Une sorte de ballet aérien qui m'en faisait perdre la tête. Il y en avait un, parmi ces paquebots des airs, qui serait mon départ pour une nouvelle vie, un qui m'emporterait vers la vie que je voulais, vers celle que je méritais. Un moyen de trouver ce que je recherchais. Ma valise aux pieds, je réalisai que je n'avais jamais été aussi déterminée de toute ma vie à ce que tout change autour de moi. Personne n'était au courant. Même pas lui, mais quelle importance cela pouvait-il bien avoir ? Il me haïssait maintenant et j'avais tout fait pour que cela se produise. Il avait dorénavant toutes les raisons de me détester et d'être soulagé de mon départ, quoique je sache qu'il n'en aurait très probablement jamais connaissance. Il ne cherchait certainement pas à me retrouver à l'heure qu'il était, satisfait de s'être débarrassé de moi. Il était avec elle, son grand amour. Je n'étais qu'un lot de consolation en promotion et en me bradant moi-même, j'avais perdu ma propre fierté.

Le mélange de honte et de culpabilité que je ressentais était tellement intense que les larmes me venaient aux yeux toutes les deux minutes. Mon cœur battait à tout rompre et j'avais la terrible impression d'avoir reçu un coup de pied en plein dans la poitrine vu ma difficulté à respirer convenablement. J'étais à deux doigts d'exploser en sanglots, mais je ravalai ma salive, cachée derrière mes lunettes de soleil *Dior*, que j'avais payées une fortune, croyant qu'elles au moins pourraient faire mon bonheur. Elles l'avaient fait, mais seulement durant quarante-huit heures, car ensuite l'attrait de la nouveauté s'était dissipé et l'objet outrancier avait perdu tout son charme à mes yeux. J'entendais encore la vendeuse me vanter l'élégance de ces dernières tout en me demandant la couleur que je souhaitais pour les verres : « *gris-vert ou marron ?* ». J'avais failli m'étrangler devant tant de mièvrerie. J'avais fini par opter poliment pour le gris-vert, non sans un sourire niais pour l'imiter. Elles restaient cependant bien utiles, car je n'aurais pas supporté que tous les couples d'amoureux qui m'entouraient me dévisagent, sans compter que les quelques larmes que je ne parvenais pas à

contenir avaient dû ruiner mon maquillage.

Je scrutai mon smartphone pour constater qu'il ne me restait plus que deux heures et demie de vie. Dans un peu plus de deux heures, la personne que j'étais allait mourir pour laisser place à celle que j'allais être. Un pied posé sur le sol d'un géant des airs et plus rien ne serait pareil. C'était ce que je m'efforçais de faire. C'était la décision que j'avais prise, il y avait de cela à peine quarante-huit heures. Folle, je l'étais certainement, amoureuse je l'étais encore et désespérée, je m'évertuais à ne plus l'être. Jongler entre tout ça faisait de moi une véritable boule de nerfs à qui il ne faisait pas bon s'adresser si on ne voulait pas y laisser des plumes. D'ailleurs, l'hôtesse qui m'avait vue débarquer à son guichet, les cheveux en bataille, telle une folle furieuse poussant tant bien que mal ma valise de deux tonnes, en avait fait les frais.

Quarante-huit heures auparavant, j'avais sauté sur mon Mac pour réserver un billet voyageur pour Los Angeles. Le vol était à dix heures et demie. Le prix était exorbitant : un peu plus de trois mille euros pour un aller simple à Los Angeles ! Je n'avais jamais voyagé en avion et j'étais tombée des nues à l'affiche du prix. J'aurais pu essayer de trouver moins cher, mais j'étais pressée par le temps. Les yeux écarquillés, j'avais alors scruté l'écran de longues minutes, pensant qu'il s'agissait d'une blague. J'avais bien failli m'évanouir. Trois mille quarante-huit euros pour un aller simple à Los Angeles ? À voir ma tête, tout le monde pouvait deviner que je prenais l'avion pour la première fois. J'allais casser mon livret A ! Trois mille quarante-huit euros, c'était le prix pour une nouvelle vie ? Eh bien, c'était vraiment cher payé ! J'avais fouillé dans mon sac, digne d'un dépotier, à la recherche de mon portefeuille. Je l'avais ouvert à contrecœur et j'avais tapé sur l'écran mon numéro de carte de crédit, la date d'expiration ainsi que le pictogramme. C'était chose faite, j'avais réservé mon billet d'avion, ce précieux bout de papier qui devait me conduire tout droit sur le chemin du renouveau et de la liberté.

De retour à la réalité, je détaillai ma carte d'embarquement comme si je venais de recevoir le prix Nobel de la paix. J'étais sur le vol AF066. Je devais me rendre au terminal 2 E. L'arrivée heure locale était prévue pour treize heures dix. Il était huit heures du matin. Il me restait deux heures à attendre. Le voyage allait durer onze heures et trente-cinq minutes d'un ennui mortel. Heureusement, j'avais tout de même pris de quoi me divertir en la compagnie de mon iPod.

Je me dirigeai vers le point d'enregistrement des bagages, puis abandonnai ma valise qui allait faire un petit tour de tapis roulant avant de rejoindre l'avion. Vu

l'attente et n'ayant pas assez dépensé en cette chaude journée, je m'arrêtai naturellement devant la boutique *Swatch* pour y acheter une montre orange, tape à l'œil comme à mon habitude, objet également utile pour connaître l'heure. Pour bien faire j'aurais carrément pu m'arrêter chez *Cartier*; mais bon, mon tempérament raisonnable ne m'avait toujours pas fait faux bond et une petite voix me chuchotait malgré tout de ne pas trop me démunir, car le voyage ne faisait que commencer. Toujours était-il que cette montre coûtait la bagatelle de quatre-vingts euros. La dernière avait fini noyée dans une piscine. Il ne me restait plus qu'à espérer que celle-ci aurait une vie plus longue. La file d'attente aux caisses était interminable. Je ne savais pas ce qui poussait tous ces voyageurs à acheter une montre. Ma vendeuse était molle au possible et semblait avoir un problème avec le matériel. En attendant l'aide d'un de ses collègues, elle eut la mauvaise idée d'entreprendre un semblant de conversation :

– Vous partez où ? demanda-t-elle, ses lunettes tombant sur son nez aquilin et tordu, que je n'allais pas tarder à lui redresser si elle m'échauffait un peu trop.

– Aux États-Unis, répondis-je, agacée, n'ayant pas envie de m'étendre sur le sujet alors que le couple de papy et mamie derrière moi commençait à s'impatienter, papy tapant de manière presque frénétique le sol avec sa canne.

– Vous savez, les États-Unis, c'est vaste, dit-elle d'un air supérieur.

Non, mais elle me prenait pour un lapin de trois semaines, celle-là ? Je pris une grande inspiration pour me calmer, la fusillant du regard à travers mes lunettes de soleil, prête à lui sauter à la gorge, à lui écraser ses binocles immondes sur le nez, à lui faire bouffer ses cheveux gras.

– Los Angeles, précisai-je.

– Oh ! Vous partez en vacances ?

– À votre avis ? lui rétorquai-je froidement.

Heureusement pour moi, un de ses collègues ne tarda pas à pointer le bout de son nez pour régler le problème. Il parut plus doué que sa comparse et régla l'affaire en deux minutes top chrono. Je tendis alors ma carte pour en finir, prête à la saigner à blanc.

– Un instant je vous prie, dit-elle, occupée à taper dans tous les sens sur les touches de son clavier.

Je tournai la tête à droite, fixai un couple qui s'embrassait et j'eus un haut-le-cœur.

– Ça vous fera quatre-vingts euros, annonça l’hôtesse de caisse.

Je tendis à nouveau ma pauvre MasterCard. À quelques centimètres de moi un bel homme, accompagné d’une poupée gonflable aux airbags siliconés, sortit quant à lui son American Express avec un sourire *ultrabrite* à l’attention de la vendeuse. Ma MasterCard faisait décidément bien pâle figure à côté d’une American Express. Elle était pourtant de couleur noire et je tentais parfois de dissimuler le logo de la banque pour que les regards indiscrets l’assimilent à une *black card*, mais je n’en retirais jamais d’excitation, car au fond de moi, je savais bien que j’étais fauchée comme les blés, du moins je n’allais pas tarder à vraiment l’être.

J’appuyai sur les touches et validai. Lorsque le reçu sortit, je crus même que j’allais pleurer. De quoi ? Je ne savais pas. À la fois de joie et de peur. La vendeuse me rendit ma carte :

– Merci, dis-je froidement.

– Bonne journée, conclut-elle alors que je me détournais.

– Eh bien, c’était pas trop tôt ! rouspéta la petite mamie derrière moi.

– Je ne vous le fais pas dire, souris-je pour la décontenancer.

Ma montre au poignet, je scrutai une fois de plus ma carte d’embarquement. Porte E47. Je me rendis en salle d’embarquement, passant avec succès le barrage de sécurité. Je patientai ensuite, accusant le contre coup de l’excitation première qui avait laissé place aux émotions sous-jacentes qui m’avaient poussée à prendre cette décision. J’étais effrayée. J’avais peur de moi-même et je tâchais de ne pas fondre en larmes. Plus que dix minutes avant la montée à bord de l’avion, mais celles-ci défilèrent de manière fastidieuse. Difficile de regarder tous ces couples de vacanciers pratiquer la technique du bouche-à-bouche à n’en plus finir.

Lorsqu’une voix féminine résonna, annonçant que l’embarquement pour le vol AF066 allait débuter, je fus presque soulagée de ne plus devoir subir cette torture visuelle. Je me levai, rassérénée, sûre de vouloir aller jusqu’au bout. Je pris ma carte, mon passeport et m’approchai de la porte d’embarquement. Je n’eus ensuite plus qu’à franchir la passerelle pour prendre place dans l’avion à la recherche de mon siège, au centre, tout près du hublot. Je posai mon sac au sol, et sortis mon téléphone portable de la poche de mon jean. Aucun appel. Mais à quoi m’attendais-je ? Pourtant, je ne lui avais pas dit au revoir. C’était peut-être inutile, mais je ne résistai pas à l’envie de lui envoyer un dernier message :

« Désolée. Nos routes ne se croiseront plus maintenant. Adieu. ». Puis, pas assez courageuse pour attendre une réponse, je me décidai enfin à activer le mode avion. Je pris mon iPod, bouclai ma ceinture et allumai l'appareil, pour écouter la première chanson de cette longue liste. Elle m'insuffla le courage qu'il me manquait. Je fermai les yeux. L'avion décolla sur cet air. J'étais partie vers ma nouvelle vie.



Chapitre 2

Quatre mois plus tôt

Je crois que tout a mal commencé au départ. Avant même ma naissance, j'étais déjà une ombre, tapie dans le noir, à attendre que l'on découvre mon existence. Dès ma conception, les instances divines m'avaient donné un don naturel pour me cacher. Une enfant non désirée mais pourtant aimée. Une naissance inattendue, une arrivée surprise, une vie déjà bouleversée. Certains trouvaient cela drôle, d'autres élaboraient des hypothèses scientifiques à la mords-moi-le-nœud. Bref, avant même ma naissance j'étais déjà l'attraction familiale en vogue dans tout le quartier. Tout le monde voulait me voir, à l'instar de l'arrivée d'un prophète. Mais j'étais bien loin d'en être un. J'étais juste une passagère clandestine *in utero* qui attendait patiemment de quitter le placenta de sa mère pour voyager à travers les années de vie que le monde avait à m'offrir.

Avant même d'avoir un prénom, j'étais ce que certains spécialistes nomment un « enfant du déni ». Un déni de grossesse partiel qui avait chamboulé toute ma famille et en premier lieu ma mère, qui n'avait jamais pu occulter la culpabilité qu'elle ressentait. Trentenaire à l'époque et mère de deux enfants, elle n'avait plus l'idée de concevoir de nouveau et pourtant j'étais arrivée. Un déni partiel, puisque découvert au cours de son sixième mois de grossesse à la suite d'une visite de routine chez le médecin pour de simples douleurs à la colonne vertébrale. La vérité avait fini par éclater au grand jour. Un jour resté gravé dans les mémoires, aussi important que celui de ma naissance pour ma mère.

Je pense qu'inconsciemment, c'est à cette époque que le malaise avait débuté. La révélation de cette grossesse avait provoqué une joie intense pour ma mère, ainsi que pour mon frère et ma sœur. En revanche, pour mon père cela avait été vécu comme un immense choc, une véritable punition. Il pensait en avoir fini avec les couches, les biberons et les nombreuses heures de la nuit à serrer rageusement son édredon, espérant ne plus entendre ces cris stridents de bébé affamé.

Une rencontre brutale avec mon entourage. Une naissance difficile. J'étais en quelque sorte une voleuse de bonheur conjugal. Comment je savais tout ça ? Eh

bien, au cours des rares discussions sérieuses que moi et ma très chère mère avions pu entretenir. Les discussions que l'on entamait à minuit, autour d'un verre d'eau pour passer le temps parce que l'on souffrait d'insomnie. Plutôt la tête dans les nuages, j'évitais toujours les discussions dramatiques autour de mon avenir. Ma famille et moi ne voyions pas les choses de la même manière. J'avais la tête dans les étoiles et le cœur passionné. Avec les années et l'adolescence, la réalité du monde qui s'offrait à moi avait brisé tout ce à quoi je croyais. Une fois passée de l'enfance à un âge semi-adulte, j'avais été obligée de faire face à la réalité. Et, à contrecœur, de m'assagir.

Je me souvenais de cette conversation, à deux heures du matin, malade comme un chien, assise dans la cuisine à regarder mon cachet effervescent empoisonner mon verre de son goût infâme. Des questions que je n'avais jamais osé poser. On ne m'avait jamais dissimulé, depuis toute petite, les conditions de ma naissance et cela ne m'avait jamais affectée outre mesure. Ma famille évitait d'en parler comme s'il ne s'était jamais rien passé. Ma mère surtout écourtait toujours la discussion quand les mères de mes amies, curieuses et avides de potins pour faire vivre tout le quartier, poussaient le vice jusqu'à vouloir connaître les moindres détails de sa grossesse. Non, je n'avais jamais eu de problème avec ça. Jusqu'à cette dispute avec mon père sur mes mauvaises notes et sur mon avenir.

Il faut dire qu'étant ingénieur, il nourrissait de grands espoirs pour moi, plus qu'en mon frère et ma sœur. Cela me pesait parce que je savais que je ne pouvais que le décevoir une fois de plus. Lui ne me décevait jamais, jusqu'à ce qu'il prononce ces paroles douloureuses : « De toute manière, je ne t'ai jamais voulue, moi ! » Puis il s'était tu, hagard. J'aurais tout donné pour qu'il m'ait giflée, pour ne jamais avoir entendu ces paroles. Je le connaissais, je savais bien qu'il ne pensait pas un traître mot de ce qu'il disait. Il l'avait dit sous le coup de la colère, mais tout était dit. Je n'avais pas connaissance de cette période. J'étais la petite protégée de mon père, toujours choyée, pourrie gâtée. Il voulait que je lui ressemble. Moi, je savais que ce ne serait jamais le cas. Je n'aurais jamais pu imaginer qu'il avait à ce point mal vécu ma naissance. Un enfant ne devait pas être un frein à l'épanouissement personnel de ses parents, mais le démultiplicateur, et moi je l'avais été, durant une courte période certes, mais cela avait été le cas. Mais une fois le choc encaissé, il était passé du papa grognon au papa poule. Comment pouvais-je lui en vouloir ?

Je ne savais pas comment j'avais pu en arriver à renfermer tant de colère en moi, mais c'était certainement le nœud de ma relation en dent de scie avec mon

père. Quant à mon frère et ma sœur, nous avons toujours été très proches, eux veillant toujours à me protéger. Nous étions à la fois si similaires et si différents à la fois. C'est à l'adolescence que j'ai trouvé la voie de la sagesse. J'ai fait des études scientifiques comme me le conseillait mon père. Tout le monde semblait se réjouir de mon choix, du fait que j'entre enfin dans le moule. Seulement, j'étouffais déjà. Obtenir péniblement un bac scientifique était mon objectif. Je parvins à obtenir ce diplôme sans aucune valeur dans notre société actuelle, sinon celle de faire plaisir à son entourage. Le plaisir ne le fut que de moitié, car n'ayant obtenu aucune mention, mon père n'arrivait pas à se réjouir autant que pour la mention « Très bien » de mon frère, huit ans plus tôt. Un dîner amer malgré les efforts de ma mère pour que tout se passe bien. Elle croyait toujours en moi. Je ne savais pas comment elle faisait pour croire plus que moi-même en mes faibles possibilités. Mais il y avait une chose qu'elle seule approuvait : ma passion pour la musique. C'est uniquement grâce à elle que j'avais pu suivre des cours de chants et de piano. Cours que mon père, dans sa mauvaise foi légendaire, désignait ce soir-là comme les seuls responsables de mon échec, car ne pas avoir obtenu de mention semblait bien être à ses yeux un échec.

Le repas fut vite avalé ce soir-là. Les vacances s'annonçaient houleuses, mais je m'en moquais, car je savais que ces deux mois seraient au service de ma passion. À moi les petites scènes marseillaises ! Même si je ne brillais pas autant que toutes ces étoiles montantes, j'avais espoir un jour de gagner cette lueur qui me manquait. En attendant, contrainte et forcée par mon père de poursuivre mes études, je devais vivre ma passion en cachette. Il n'avait jamais approuvé mon choix. Le bémol voyez-vous, c'est que nous sommes tous conditionnés à suivre une voie imposée par notre environnement familial mais si ce n'était pas la bonne ? Et si on faisait le choix d'écouter notre cœur, de passer outre ces carcans, que se passerait-il ? C'est ce que j'avais essayé de découvrir à l'époque. C'est lors d'une de ces soirées d'été que j'avais annoncé à mon père, poussée dans cette voie par mon meilleur ami, que je n'irais pas à l'école d'ingénieur de Paris qu'il m'avait dégotée. Son visage avait blêmi. J'avais cru qu'il allait faire une crise cardiaque à cette annonce et s'affaler dans son assiette au beau milieu du repas. Il avait mis du temps à réagir avant de reprendre sur un ton calme et posé que c'était hors de question. J'avais réfuté son ordre et m'étais entêtée. Mon frère, lui, avait tenté de me raisonner comme lui seul savait le faire. Ma mère essayait de calmer mon père, lui demandant pour une fois de m'écouter, mais il n'en avait rien fait, envoyant valser ses couverts par terre.

Un peu plus tard dans la nuit, ma sœur était venue me rejoindre, soucieuse de savoir si j'étais bien certaine de ce que je faisais. Je n'avais jamais été aussi sûre de moi qu'à cette époque. Le lendemain, mon père semblait avoir retrouvé la voie de la raison et ceci, j'en étais convaincue, uniquement grâce aux talents de négociatrice de ma mère. Un arrangement fut finalement trouvé. Je disposais d'une année pour lui prouver que j'avais du talent, pour lui démontrer qu'il était possible que je fasse carrière dans la musique. Mais si j'échouais, je devrais intégrer l'école d'ingénieur. La proposition me paraissait correcte. Le pacte fut conclu.

J'avais tout fait pour percer dans le monde de la musique, chanté dans tous les bars de Marseille, été de toutes les fêtes, tentant d'aborder quelques personnalités déjà passées de mode dans le monde du business musical, mais cela n'avait rien donné. Des compliments, j'en avais eu de toute part. J'ai même fait la première d'un concert peu peuplé d'une star féminine des années disco, sans succès. Ce ne fut pas faute d'avoir tout tenté. On n'avait cessé de me répéter que le milieu était clos, bondé, trop de stars d'un jour disait-on. « Aujourd'hui nous sommes dans le consommable. Il ne faut pas vous attendre à faire carrière. Vous êtes jolie mais vous passerez très vite aux oubliettes » m'avait dit un vieux producteur véreux, plus attiré par mon décolleté plongeant que par mon talent musical.

Tout ça pour dire qu'au bout d'un an, comme mon père s'y attendait, j'étais rentrée bredouille, et lors d'un nouveau dîner ce fut un dossier d'inscription à l'école d'ingénieur de Paris que je trouvai dans mon assiette. Je n'eus d'autre choix que de le remplir sous le regard attentif de mon père, soulagé d'avoir gagné la partie. Mon père ne me causa jamais autant que ce soir-là, ravi que je concède enfin à marcher sur ses traces.

J'avais donc intégré à la rentrée scolaire cette fameuse école, sans entrain. J'y avais rencontré le minable numéro un, légèrement boutonneux sur les bords, mais néanmoins utile, car il était le parfait intello de service. Enfin, je savais dès le départ que je ne pourrais jamais faire ma vie avec lui. C'était juste pour passer le temps et mettre un peu de piment dans une nouvelle vie parisienne déconcertante. J'avais abandonné l'idée de vivre un jour de la musique ; vraiment oublié tous mes rêves de gloire. Mais tout de même, Paris était la ville des artistes et en cachette, sous un pseudonyme ridicule, Kam, j'avais entonné quelques chansons.

Après deux années à sécher la plupart des cours, j'avais fini par abandonner

mes études. Abandon que je n'avais pu avouer à mes parents que six mois plus tard lorsque mon père n'avait pu s'empêcher de téléphoner à mon école pour connaître mes résultats. Ces derniers étant inexistant, un coup de téléphone désarmant s'en était suivi dans la minute. Mon père m'ayant coupé les vivres, je dus à contrecœur quitter Paris par TGV pour regagner Marseille.

L'accueil de mes parents fut des plus distants et des plus froids. Ce fut à cet instant que je décidai que ma vie devait prendre un tournant radical. En tout et pour tout, je tins à peu près deux mois dans ces conditions. Deux mois avant de trouver une échappatoire à cette situation. Un appartement, enfin un studio qui m'offrirait l'indépendance et la liberté dont j'avais besoin pour m'épanouir. Mais l'indépendance avait un prix et pour le payer il me fallait trouver un travail !

J'étais devenue un électron libre et ce fut ainsi que je rencontrai le minable numéro deux, conseiller dans l'agence d'intérim ManPower, séducteur à deux balles, mauvais coup au pieu, qui tout de même avait eu pour seul mérite de me trouver un job. Enfin un travail alimentaire qui me permettrait de subvenir par moi-même à mes besoins. Emballée sur le coup, j'avais très vite fini par déchanter. Très loin de mon piédestal, je plongeai dans la vraie Vie, avec un grand V. J'y allais à toute vitesse sans prendre aucune précaution. Attention au retour de flamme, il pourrait faire très mal !



Chapitre 3

Assise devant mon beau parleur, j'attendais patiemment qu'il termine son speech. Le hic, c'était que je n'avais pas vraiment le choix concernant le travail que je voulais faire. J'étais en porte à faux, je n'avais plus vraiment les moyens de faire la difficile. Je ne me voyais pas retourner, toute penaude devant la demeure familiale. Chose qui pourtant aurait soulagé ma mère, qui depuis mon départ précipité ne cessait de m'appeler une bonne dizaine de fois par jour. Appels qui restaient bien sûr sans réponse. C'était trop tôt pour que nous ayons une conversation et la provoquer n'en ferait rien ressortir de bon. J'avais même failli rejeter son numéro, mais une petite voix angélique était parvenue à me raisonner.

Monsieur costume-cravate-bon-marché me tendit fièrement sa proposition de mission comme s'il venait de me proposer l'affaire du siècle. Je devais me faire une raison : mon profil n'avait rien de très attrayant. J'étais au niveau le plus bas sur l'échelle de mon existence. D'autant plus que, déprimée par mes études forcées, j'avais pris trois kilos. Le monde est cruel ! Je ne savais pas pourquoi, mais moi, lorsque je n'allais pas bien, je mangeais, je sautais sur le placard, le cambriolais. La plupart du temps, j'enfonçais une cuillère à soupe dans le pot de Nutella, la savourais puis culpabilisais. Je dissimulais tant bien que mal mes gros écarts aujourd'hui.

Soucieuse de faire bonne impression, je m'enquis de l'offre d'emploi, lus à travers les lignes, ne retenant que deux mots : « téléconseil » et « Caisse d'allocations familiales ». Mon charmeur me vanta tous les avantages d'une telle mission, insistant cependant sur le fait que cela serait dur. Qu'à cela ne tienne, je n'étais pas du genre à me laisser intimider facilement ! La réalité c'est que je devais bientôt payer mon loyer et je n'avais plus que cent euros sur mon compte. Alors, j'acceptai l'offre. Le conseiller me demanda ma carte vitale ainsi que ma carte d'identité. Il y jeta rapidement un œil :

– Camille Dupré, enchanté de vous avoir rencontrée, dit-il, un regard de prédateur rivé sur mon visage.

Je le voyais venir, avec son sourire enjôleur. S'il croyait que je ne savais pas par où il voulait en venir avec ses manières d'homme effarouché, c'était qu'il avait dû rater une étape, le pauvre. Il abaissa le regard, me détaillant sous toutes

les coutures, de manière peu discrète, puis il partit tenir compagnie à la photocopieuse quelques instants. Trop courts à mon goût. Il revint les papiers en main. Je me levai, prête à mettre un terme à cet entretien. Il me dévisagea, souriant, puis s'éclaircit la voix avant de reprendre avec une voix langoureuse à tomber par terre :

– Qu'est-ce que vous diriez d'un dîner en tout bien tout honneur, histoire de faire connaissance ? demanda-t-il.

En tout bien tout honneur ? « Laisse-moi rire », étais-je tentée de lui répondre. Cependant, je ne pouvais nier que malgré sa lourdeur, il était plutôt beau gosse. Je n'étais pas dupe et je savais très bien que ce dont il espérait faire connaissance ce n'était pas de ma personne mais de toute autre chose. Qu'avais-je à y perdre ? Ce ne serait qu'une relation de plus sans lendemain et puis, cela faisait une éternité que je ne m'étais pas laissée aller. Sans compter qu'avec les cent euros qu'il me restait sur mon compte, il allait sans dire que je n'avais pas les moyens de m'offrir un restaurant digne de ce nom. J'espérai seulement qu'il n'avait pas les poches trouées par des oursins, mais vu l'entrain qu'il mettait à me séduire, j'avais de bonnes raisons d'espérer qu'il sortirait le grand jeu. Et puis, de toute manière, cela ne m'engageait à rien. Rien ne m'obligerait après le repas, si je n'en avais pas envie, à remplacer le dessert.

– Pourquoi pas ? C'est une idée, dis-je lui rendant son sourire.

Un peu de légèreté ne me ferait pas de mal. J'avoue que j'avais du mal à me reconnaître, mais j'étais prête à tout pour sortir de ma tête cette image de petite fille modèle. Il bomba le torse à la Tarzan, croyant avoir déjà capturé Jane dans ses filets. C'était mal me connaître. J'étais joueuse et le jeu ne faisait que commencer. Je devrais souligner qui plus est que comme j'étais justement mauvaise joueuse, il y avait fort à parier que le jeu se ferait selon mes règles.

– On dit ce soir, alors ? Je passe vous chercher. À quelle adresse résidez-vous ? demanda-t-il.

– Je crois qu'on peut se tutoyer. Pas la peine de venir me chercher. On se rejoint ici même devant le parking, ce sera plus simple, proposai-je.

– Comme vous voulez... euh... Comme tu voudras, dit-il, un peu long à la détente.

Je n'avais aucune envie qu'il découvre où j'habitais. Je ne voulais pas le voir se pavaner jusqu'au restaurant, pensant que j'étais du tout cuit, vu le quartier populaire où je résidais. Une résidence banale, à dominante étudiante, proche de

la faculté de médecine de la Timone, bien loin du standing de la villa de mes parents sur les hauteurs de Marseille. L'indépendance n'a pas que des bons côtés et il me fallait composer avec désormais.

Mathieu, parce qu'il avait un prénom, mon beau gosse, me serra la main pour me dire au revoir. Je sortis de l'agence, ma carte vitale et ma carte d'identité à la main. Sur cette dernière était retranscrit tout ce qu'il y avait à savoir sur moi.

Camille Dupré, vingt-deux ans, un mètre soixante-huit d'incertitude et de doute. Quant à ma photo, elle était plutôt récente, teint mat, yeux noirs, cheveux noirs de jais, ondulés. Les origines espagnoles de ma mère ne passaient pas inaperçues et j'étais la plus marquée des trois. Je dois dire que je préférais le nom de famille de ma mère : Valverde, c'était nettement plus séduisant que Dupré. Enfin voilà, j'étais plutôt jolie, avec quelques kilos en trop, mais bien loin de l'éclatante beauté de ma sœur aînée qui n'avait de cesse de me faire de l'ombre depuis notre plus tendre enfance. Et pour enfoncer le clou, Rose mesurait bien huit centimètres de plus que moi pour dix kilos de moins ! Cherchez l'erreur ! Les lois de la génétique sont malheureusement inviolables. Il m'avait fallu vivre tous les jours face à cette injustice et j'étais parvenue à me faire une raison.

J'avais bien tenté pourtant, comme toutes ces allumettes, de brûler ma graisse mal stockée, mais la mienne était tenace. Bien décidée à me tenir chaud les soirs d'hiver. La salle de sport avait eu raison de mes nerfs et j'avais fait ce que je savais faire de mieux : abandonner. Après tout, Jennifer Lopez et Beyoncé étaient connues pour leurs formes généreuses, non ? Elles, on les disait pulpeuses alors pourquoi devais-je m'inquiéter de mon poids ? Ce n'était pas une raison pour abandonner aussi facilement, mais elle était pourtant valable à mes yeux. J'entreprenais tout mais je ne terminais jamais rien.

Pour l'instant, le présent me conduisit à regagner mon mini studio où l'air était quasi irrespirable. Je passai l'après-midi sur les forums à la recherche d'informations sur ce job de téléconseillère que l'on me proposait. Les quelques posts qui abordaient le sujet n'étaient pas tendres. Était-ce vraiment aussi horrible ? Je n'allais pas tarder à le découvrir. Hors de question d'abandonner encore une fois devant l'obstacle. Cette fois, j'irais jusqu'au bout. Une résolution jamais prise que je comptais bien honorer pour la première fois de ma jeune existence.

Arrivée sur le parking, je poireautai bêtement. La ponctualité n'était pas le point fort de mon séducteur, qui devait mettre trop d'ardeur à se préparer. J'avais

failli éclater de rire lorsque je l'avais vu débarquer avec sa voiture. L'image de Jean-Claude Constant, protagoniste de *Caméra Café*¹, m'était aussitôt venue en tête et j'en avais pleuré de rire intérieurement. L'odeur incommode de son déodorant proche de ceux qu'on utilisait pour les sanitaires n'aurait pas été aussi horrible si un relent de friture n'était pas resté ancré dans le tissu des sièges.

Le stress qui m'avait gagnée diminua lorsqu'il me conduisit jusqu'à un petit restaurant sur le vieux port. Monsieur se la joua grand seigneur, descendant de sa voiture pour m'ouvrir la portière. Inutile de mentionner le passage soporifique du repas, autant assouvir votre curiosité. Est-ce qu'on l'avait fait ? Oui.

Et je dois dire qu'au départ le type était plutôt doué. Après m'avoir jetée sauvagement sur son lit, il s'empressa de tirer sur mon jean. Écartant ma petite culotte, il introduit sa langue dans ma fente humide, me faisant mouiller davantage. Ses coups de langue étaient divins. Tellement bons que j'appuyai instinctivement sur l'arrière de sa tête pour l'inciter à accélérer la cadence. J'étais à deux doigts de jouir lorsqu'il sortit de sa table de chevet un sex-toy et me l'introduit. L'objet vibra. Il prit plaisir à jouer avec le bouton alternant entre douceur et vibrations effrénées. Chaque fois que je pensais être sur le point de jouir, Mathieu ralentissait le rythme de l'appareil. Puis, joueur, il m'ordonna de me mettre à quatre pattes. Là, il positionna l'objet sur la fréquence la plus basse, s'allongea et me lécha en même temps. La double sensation de sa langue... et ces petites secousses qui torturaient délicieusement mon vagin... hum... J'en tremblais de plaisir. Je sentais monter l'orgasme. Il n'était plus très loin. Je ne pouvais m'empêcher de me tortiller. Mon sexe frottait contre sa bouche et son nez m'excitant un peu plus. Mathieu me donna une petite tape et planta ses ongles dans mes fesses pour me maintenir en place. Sous les assauts de sa langue, je fus prise de convulsions. Mon corps tout entier trembla... si fort que je m'écroulai sur le matelas. Consciente que le moment était loin d'être terminé. Je repris durant quelques secondes mes esprits, prête à lui rendre la pareille, mais mon amant refusa la fellation que je lui proposais prétextant qu'il n'aimait pas ça. C'est à partir de ce moment-là que tout a dérapé. Je l'ai senti gêné sans vraiment en comprendre la raison. Il se déshabilla. Bien loin de bander, il commença par se contenter lui-même. La main sur son sexe, il se toucha rapidement. Puis lorsque sa queue fut dressée, il prit un préservatif dans sa table de chevet et déchira l'emballage avant de le dérouler sur son sexe. D'un coup, il me pénétra. Ses premiers mouvements étaient plutôt bons. Puis la petite affaire se transforma en calvaire interminable lorsqu'il avoua, non sans gêne, ne pas

supporter les préservatifs. Rapidement, il débanda. Le problème étant qu'une fois la barrière de protection en latex enfilée, tout retombait instantanément comme un soufflé. Il fallut une décennie avant que notre coureur veuille bien se relever et faire de nouveau une échappée. Bien sûr, Mathieu tenta de me la faire à l'envers pendant tout ce temps en essayant de me convaincre de laisser tomber notre protection commune. Mais je n'étais pas née de la dernière pluie.

Nous n'étions même pas allés jusqu'au bout. C'était déjà assez humiliant pour lui comme ça. J'avais préféré quitter son appartement et prendre un taxi pour rentrer chez moi. À trois heures du matin, la course était plus chère et entailla sérieusement mes économies.



[←1] Mini série humoristique diffusée sur la chaîne télévisée M6.

Chapitre 4

J'étais donc embarquée dans une mission de six mois au service de la société. Je n'étais pas certaine d'être faite pour le social. L'engouement n'y était peut-être pas, mais j'étais fin prête à entrer dans la vie active.

Enfin pour l'instant, je me saoulais dans un bar, en compagnie de mon meilleur ami, seule âme qui soit capable d'écouter mes derniers déboires et de me supporter lorsque j'avais bu plus que de raison. J'avoue qu'il n'a pas toujours été un simple ami et que nos relations avaient été un peu plus poussées. Il était ce que je nommais avec amusement un sex-friend. Une amitié améliorée sans prise de tête et sans engagement. Mais après quelques tensions, nous avons décidé de mettre momentanément un terme à nos visites nocturnes.

Greg était un ami d'enfance. Le seul sur qui je pouvais vraiment compter. Barman la nuit et accessoirement guitariste, il était le seul à comprendre ma passion pour la musique et à me pousser à poursuivre mes rêves. Le seul qui me connaissait vraiment et qui avait su voir au-delà des apparences. Ce qui m'avait particulièrement plu chez lui, c'était le fait que mes parents ne le portent pas particulièrement dans leur cœur. Ils l'avaient toujours étiqueté comme un danger potentiel qu'il fallait s'empresse d'écarter de mon chemin. Pourquoi ? Eh bien parce qu'à leurs yeux, il avait eu le malheur de commettre un crime de lèse-majesté en volant un paquet de piles pour les besoins de sa Gameboy Color dans un hypermarché. Fan invétéré du célèbre dessin animé nippon *Pokémon*, à l'époque il ne pouvait se décrocher de son stupide jeu. Qu'est-ce qu'il pouvait m'horripiler à chaque fois qu'il chantonnait le générique « Pokémon, attrapez-les tous, attrapez-les tous... » Grrrr ! Ça avait le don de me mettre en rage et c'était d'ailleurs pour cela qu'il le répétait autant de fois dans une journée, à m'en rendre chèvre. Sans compter qu'il possédait toute la collection de cartes à l'effigie de ces bestioles dont je ne connaissais que Pikachu, pour m'être arrêtée au premier épisode. Je faisais partie des rares enfants à ne pas avoir adhéré au concept.

Pour en revenir à son petit vol à l'étalage, cela aurait pu échapper à la connaissance de mes parents si nous ne nous trouvions pas ce jour-là dans ledit magasin. Ce jour où il avait reporté pour la première fois son attention sur moi alors que nous nous trouvions à quelques mètres seulement de lui, qui d'habitude

me snobait ouvertement à la récréation. Une sorte de première rencontre. Ce qu'il avait fait était impardonnable selon les préceptes moraux de mes parents et il était acquis qu'il ne gagnerait jamais la très haute estime de ces derniers. Comme si cela pouvait avoir une quelconque importance ! Au contraire, leur dédain n'avait eu que plus d'impact sur la petite personne que j'étais. Moi, je l'admirais éperdument, fascinée par son audace. Il me captivait. Il avait fait ce que je n'aurais jamais osé faire.

Plus tard, lorsque mes parents eurent vent de notre rapprochement, chose qui leur paraissait impensable, car Grégory était âgé d'un an de plus que moi, ils déployèrent tous leurs efforts pour tenter de m'éloigner de sa mauvaise influence, craignant que son « attitude délictueuse » déteigne sur moi. Mais c'était sans compter sur mon côté revêche de l'époque. Je zappai toutes leurs mises en garde et leurs critiques pour passer le plus clair de mon temps à rire en sa compagnie. J'aimais son côté bad boy, enfin celui qu'il avait aux yeux de mes parents, car en réalité, il était comme la plupart des gamins de son âge : turbulent, mais totalement inoffensif !

Accoudé au bar, devant un verre de tequila, Gregory écoutait silencieusement mon rapport de la soirée avec ce fameux Mathieu, l'allergique aux préservatifs. Lorsque j'eus terminé mon récit, il ne put s'empêcher de s'esclaffer, très amusé par ma petite histoire. Aidée par l'alcool, je lui délivrai même les détails un peu croustillants. De toute manière, il n'y avait plus de barrière entre nous.

– Tu es incroyable ! Remarque, te jeter dans la gueule du loup, c'est bien ton genre ! Tu devrais faire attention à toi Camille, tu ne sais pas sur quel genre de gars tu pourrais tomber, dit-il sérieusement.

– Ne t'en fais pas pour moi ! Je suis une grande fille. Je sais me défendre, le rassurai-je.

– Ne prends pas les choses à la légère, pas avec moi ! Promets-moi de faire attention à toi, me supplia-t-il de son regard de cocker.

– Je te le promets ! En plus, c'est exactement ce que je suis en train de faire en ce moment. Je me suis dégotée un job pour assurer la pérennité de mon existence, si ce n'est pas prendre soin de moi, ça, je ne sais pas ce que c'est !

Je ris pour décontracter l'atmosphère. J'avais une totale aversion pour les épanchements un peu trop sentimentaux des fins de soirées bien arrosées.

– Tu comptes vraiment faire cette mission ? Excuse-moi, mais j'ai du mal à te voir un casque sur les oreilles, attentive aux problèmes des autres ! Ce n'est pas

du tout ton genre de faire ça ! Ce n'est pas pour toi, laisse tomber ! Je te connais par cœur. Ça va très vite te prendre la tête.

– Tu crois que j'ai le choix ? J'aurais aimé pouvoir trouver autre chose, mais la vérité, c'est que je n'ai plus de quoi remplir le frigo et payer le loyer. Et il est inconcevable que je retourne une fois de plus tête basse chez mes parents, affirmai-je.

– Tu veux que je te prête de l'argent ? proposa-t-il.

– Non ! Tu es déjà suffisamment à découvert comme ça ! Tu sais bien que je ne pourrai pas te rembourser de toute manière. Il est temps que je prenne mes responsabilités maintenant. C'est fichu. J'ai dit adieu à la musique.

– T'es sérieuse ?

– Je n'ai jamais été aussi sérieuse de toute ma vie !

– Ni aussi ivre. Je crois que ça suffira pour ce soir, ajouta-t-il reprenant mon verre plein et le vidant dans l'évier.

– Hé ! T'es pas drôle ! le grondai-je.

– Toi non plus quand tu bois !

Je me levai difficilement de mon tabouret, titubant à moitié. Je me baissai pour récupérer ma veste, prête à rentrer me coucher bien sagement. Le gars à côté de moi me rattrapa de justesse et je lui souris. Élégant, la quarantaine bien tassée, proche physiquement de Richard Gere. Il me redressa sagement et me tendit ma veste. Je le remerciai alors que Greg passait de l'autre côté du bar pour me soutenir. Mon meilleur ami passa son bras sous ma taille.

– Qu'est-ce que tu fais ? lui demandai-je.

– Je te raccompagne.

– Et ton boulot ?

– Ils peuvent s'en sortir sans moi. Et puis de toute manière, ils me doivent pas mal d'heures supplémentaires.

– Fais gaffe, tu vas encore te faire virer, toi, ricanai-je.

– Tais-toi et avance, m'ordonna-t-il sur un ton des plus autoritaires.

Il m'aida à marcher. Grégory était blond, les yeux bleus, la silhouette athlétique. Il avait tout du guitariste cool, mais lui non plus ne parvenait pas à se faire un nom. Il avait bien collaboré avec quelques artistes, mais depuis un an, c'était le désert et la traversée s'annonçait longue.

Mon studio n'était pas très loin. Il me conduisit jusqu'à ma porte. Il sortit tant bien que mal mes clés de la poche arrière de mon jean et tenta d'ouvrir la porte tout en me maintenant debout. Il me poussa dans ces vingt mètres carrés en location pour un prix frôlant l'arnaque immobilière. Grégory me déposa sagement sur mon lit, puis défit le bouton de mon jean, entreprenant de m'aider à me déshabiller. Je trouvai la force de me relever pour le saisir par le col de son tee-shirt et loupai de peu sa bouche, la vue légèrement brouillée.

– Oh du calme, ma belle ! Je t'aide juste à te mettre au lit, rien de plus ! me repoussa-t-il.

– Allez ! Rends-moi service ! J'en ai besoin ! Juste un petit câlin, le suppliai-je, ne lâchant pas pour autant son pauvre tee-shirt que j'étais en train de déformer.

– Désolé, mais je ne profite pas des filles sous l'emprise de l'alcool, sans compter que tu as vraiment une haleine de chien !

– T'es qu'un idiot, tu le sais ça ?

– Moi aussi je t'aime tellement, tu sais, rit-il, parvenant enfin à faire glisser mon jean le long de mes cuisses.

Il ôta ensuite mon sweat puis me recouvrit de ma couverture, avec un regard bienveillant.

– Merci.

Je commençai à m'assoupir.

– De rien ma belle. Fais de beaux rêves, souffla-t-il.

Il baisant chastement mon front. Puis je l'entendis se relever, éteindre la lumière et claquer la porte de l'appartement. Mon sommeil ne fut pas des plus paisibles.

Je me réveillai avec un mal de tête terrible. C'était une véritable bataille qui se déroulait là-dedans. Tous mes neurones étaient en guerre. J'entrepris, alors qu'il était déjà onze heures du matin, de préparer mon petit-déjeuner : un grand verre d'eau avec deux cachets d'aspirine. Remède idéal contre une bonne gueule de bois bien méritée. Je n'osais même pas ouvrir les stores de l'unique fenêtre de la pièce, trop effrayée par la lumière.

J'avalai en trois gorgées cette potion immonde. Je n'avais qu'un seul but de toute la journée : dormir ! Je m'approchai donc de mon lit, prête à me recoucher. Je l'aurais fait si à cet instant précis on n'avait pas sonné à ma porte. De peur de

subir une deuxième fois l'assaut de la sonnette, je me précipitai pour ouvrir. Il avait intérêt à apporter les croissants s'il ne voulait pas que je lui saute à la gorge de bon matin ! Mais celui que j'attendais ne se tenait pas derrière la porte. Ce n'était pas Grégory, mais ma sœur Rose, et mon frère Adam, l'air sérieux et le regard déjà réprobateur. Ils me poussèrent sans me laisser le temps de les inviter à entrer. Ils s'installèrent à table puis me fixèrent intensément.

– Que me vaut cette visite matinale ?

L'atmosphère devint soudain oppressante.

– Matinale ? Il est onze heures ! rétorqua Rose.

– Tu es venue pour me donner la fessée ? Non, parce que je te rappelle que tu n'es pas ma mère ! la provoquai-je.

– On est venus pour voir si tu allais bien. Maman s'inquiète ! Vu ton état je suppose que ça ne va pas fort !

– Tu sais, tu devrais renouer le dialogue avec papa. Il est aussi triste que toi à l'heure qu'il est, intervint Adam.

– Tu devrais appliquer ton conseil. Ce n'est pas toi, aux dernières nouvelles, qui n'ose pas avouer ton homosexualité ?

– Ne change pas de sujet, sermonna Rose.

– Ah oui, j'oubliais, le modèle de vertu et de sagesse va venir me faire la morale ! Tu peux partir. J'ai eu ma dose !

– Camille, qu'est-ce que tu comptes faire ? Te lever tous les matins avec la gueule de bois, c'est ça ton avenir ? questionna-t-elle.

– Lâche-moi ! Je suis assez grande pour savoir ce qui est bon pour moi !

– Je ne crois pas, malheureusement. Suis-moi, m'ordonna-t-elle.

Rose saisit fermement mon bras pour m'obliger à rentrer tout habillée dans la salle de bains. Je m'entravais, alors qu'elle me forçait à pénétrer dans la douche.

– Qu'est-ce que tu fais ? demandai-je, incapable de résister.

– Je t'aide à recouvrer tes esprits, dit-elle.

Elle actionna l'eau froide et pointa, tel un revolver, le pommeau de douche sur mon visage.

L'eau était gelée. Je plaçai tant bien que mal mes mains devant moi, mais j'étais déjà trempée jusqu'aux os. Face à mes cris de protestation, Rose se

radoucît, coupa le robinet d'eau froide, et me tendit une serviette propre.

– Ça va mieux ?

Je ne répondis rien et sortis rageusement de la douche, frottant mes cheveux avec le linge.

– Tu peux sortir, je vais me changer maintenant !

Je pris les premières affaires sèches que je trouvai à portée de main. Je me donnai un coup de peigne puis les rejoignis. J'avais espéré qu'ils auraient disparu le temps que je revienne, mais ils étaient toujours là, prêts à entamer une discussion sérieuse. Une discussion que je n'avais pas vraiment envie de commencer.

– Assieds-toi, m'ordonna Rose, tirant une chaise.

Je lui obéis. Je faisais mine de les écouter attentivement.

– On ne te reconnaît plus, Camille ! Rentre à la maison maintenant, débuta Rose.

– Je ne peux pas.

– Pourquoi ? insista-t-elle

– Tu ne comprends pas. Si je reviens, rien ne changera. Ce sera comme avant ! dis-je.

– Et qu'est-ce que tu reproches à ta vie d'avant ? On a fait quelque chose de mal ? demanda mon frère.

– Ce n'est pas vous, c'est moi !

– C'est quoi le problème exactement ? s'énerva Rose.

– C'est trop dur à expliquer. J'ai besoin d'air, c'est aussi simple que cela !

– Et tu crois que c'est en vivant ici et en t'éloignant de ta famille que tu y arriveras ? Drôle de manière de changer d'air, désapprouva ma sœur.

– Je ne changerai pas d'avis...

– T'es vraiment têtue ! coupa Rose.

– Et c'est une qualité que tu ne me connaissais pas, je me trompe ? Il est temps que je vive enfin pour moi, la provoquai-je.

– Tu nous punis, c'est ça ?

– Ça n'a rien à voir avec ça. Tu dis n'importe quoi ! m'emportai-je.

– Tu ne réponds plus au téléphone, tu nous évites ! Comment devons-nous le prendre ? intervint Adam.

– J’ai besoin d’air ! Voilà, comment vous devez le prendre !

– Et papa, maman, tu as pensé à eux ? À ce qu’ils ressentent ?

– Même si vous avez du mal à vous en rendre compte, je ne suis plus une enfant. Il est temps de me laisser voler de mes propres ailes, vous ne croyez pas ? Si le cocon familial vous plaît tant que ça, vous n’avez qu’à y retourner ! Je vous laisse ma place, dis-je.

– Et tu vas faire comment pour payer tout ça ? Tu ne tiendras pas longtemps ! répliqua Rose.

– Figure-toi que j’ai trouvé du travail !

– Quel genre de travail ? questionna Adam.

– Peu importe, répondis-je.

– Et tu vas travailler dans le « peu importe » encore longtemps ? Sois sérieuse pour une fois, rentre à la maison, ravale ta fierté et reprends tes études, conseilla Rose.

– Je l’ai été suffisamment longtemps. Ce n’est plus ce que je veux.

– Camille..., commença à protester Adam.

– Non. Maintenant partez.

Je me dirigeai vers la porte d’entrée pour l’ouvrir. Ils me foudroyèrent du regard, puis se levèrent, résignés, conscients qu’ils n’avaient fait qu’aggraver la situation. Je n’avais rien à leur reprocher. Je les aimais trop pour supporter de les décevoir et c’était bien ça le problème. Ma sœur déguerpit la première. Adam m’embrassa chaleureusement. Il me pria de prendre soin de moi, ajoutant que si j’avais besoin, sa porte serait toujours ouverte. Je le remerciai, regrettant d’avoir voulu le blesser en évoquant le sujet épineux de son homosexualité qui ne m’avait jamais posé problème, mais je comprenais les raisons de sa dissimulation à notre père.

Je refermai la porte, plus chamboulée qu’à mon réveil. Le mal de tête pointa à nouveau le bout de son nez. Je m’affalai enfin de tout mon long sur mon lit. Je reçus un texto de Grégory qui me demandait si j’étais réveillée et me proposait de le rejoindre au café où nous avons l’habitude de nous retrouver certains dimanches matin. Je pris mon manteau et quittai l’appartement.



Chapitre 5

Aujourd'hui était le grand jour ! J'allais faire une entrée fracassante dans le monde du travail. J'avais pris soin, la veille, de bien choisir les vêtements que je porterais, comme si ce jour pouvait être déjà déterminant pour le reste de ma vie. J'avais tellement besoin que ça marche !

Ce fut en musique que je me réveillai, sautillant dans mon lit sur la chanson *Goodbye*, brillamment interprétée par Kristina Debarge. J'augmentai le son, jusqu'à son maximum, me moquant pas mal des voisins qui n'avaient guère de gêne, eux, à m'imposer le bruit de leurs câlins mouvementés. Les murs étaient aussi épais que des feuilles de bric. Alors que je massacrais mon matelas, sautant de tout mon poids, mobilisant les ressorts à leur extrême, mon téléphone vibra. Un SMS de Grégory qui me souhaitait bonne chance. Il avait pensé à moi. La joie n'en était que plus intense, et redoublant d'énergie comme jamais auparavant, je finis par être éjectée de mon propre lit, tombant lourdement sur le sol.

Après un bref passage par la salle de bains, enfin prête, je saisis le papier sur lequel Mathieu avait inscrit l'adresse de mon lieu de travail, attrapai mon sac puis fourrai un bout de brioche dans ma bouche. Je claquai la porte et dévalai comme une furie les escaliers, évitant l'ascenseur toujours bondé à cette heure de la journée. Un peu de sport ne pouvait pas me faire de mal.

Arrivée sur le parking, je grimpai dans ma voiture, une Austin Mini rouge. Un généreux cadeau d'anniversaire pour mes dix-huit ans. Parvenue à l'adresse indiquée, je me garai puis marchai vers le bâtiment administratif. Après avoir sonné à l'interphone, une dame m'accompagna jusqu'à la salle où se déroulerait les trois semaines de formation.

Au bout de deux heures, je priais déjà pour qu'on m'achève. Tout ce qui semblait traverser mon cerveau n'était que des notes de musique. Je fixai les quelques mots écrits au marqueur noir sur le tableau puis me concentrai à nouveau sur mon écran, manipulant le logiciel qu'on nous présentait. Ma voisine de droite, petite brune frisée aussi désespérée que moi, me tendit généreusement les quelques notes qu'elle avait eu le temps de prendre dans le flot incessant des paroles de notre formatrice. Je ne vivais plus que pour la fin de cette journée.

Je ne m'attendais pas, en sortant, à trouver un énorme bouquet de roses

rouges. Posé sur le capot de ma voiture avec une carte de Grégory, un mot pour me féliciter pour l'accomplissement de mes bonnes résolutions. Mieux valait ne pas parler trop vite, car après une telle journée, mes bonnes résolutions, comme il l'écrivait si bien, en avaient pris un sérieux coup. Pas sûr qu'elles ne disparaîtraient pas aussi vite que je les avais prises. Je décidai pour l'instant de positiver. La petite brune frisée qui avait passé toute la journée à mes côtés me salua et j'agitai la main en retour.

Depuis notre dispute fraternelle, je n'avais pas eu de contact avec Rose ni Adam. Je refusais toujours de répondre aux appels de ma mère, et Grégory était très occupé, ayant trouvé un nouveau groupe avec qui gratter les cordes de sa guitare. En définitive, j'étais plus seule que jamais. Et ce fut des plus stressées que je débutai mon premier jour au téléphone. En fin de journée, j'étais exténuée.

Réduite à un semi rôle d'assistante sociale, conseillère conjugale, conseillère familiale et conseillère financière par téléphone (je sais, cela fait beaucoup pour un seul job), je devais jongler entre les cris, les pleurs et les hurlements de certains allocataires. Certains écorchés vifs et d'autres totalement assistés, incapables de se prendre en main.

Au bout d'un mois, j'étais fin prête à abandonner. Trop, c'est trop ! J'étais prêt à laisser tomber jusqu'à ce qu'on me propose d'intégrer le service courrier. Bien évidemment, j'ai accepté tout de suite.



Chapitre 6

Assise à une petite table, accolée à une fenêtre d'un café du Vieux Port, j'admirai les bateaux. Je commençais à maudire intérieurement mon meilleur ami de se faire désirer. J'étais à deux doigts de m'en aller lorsqu'il daigna enfin passer la porte, qui plus est accompagné d'une femme. Qui était cette grande brune, ventousée à son bras, tout sourire, amusée visiblement par ce qu'il venait de lui dire ? Zut, et moi qui pensais le convaincre de laisser tomber notre pacte anti-sexe, c'était fichu ! Quand l'avait-il déniché, celle-là ? Et où ? J'avais raté un épisode et ma mauvaise humeur amplifia. Mes plans pour la soirée venaient de tomber à l'eau. S'il m'avait fait venir pour tenir la chandelle et subir leurs regards langoureux, il pouvait aller se gratter.

– Salut, je te présente Vanessa, dit Grégory.

Je m'empressai de lui tendre ma main alors qu'elle se penchait déjà pour me faire la bise. Elle la serra timidement puis s'assit en face de moi après que Grégory lui eut présenté une chaise. Charmant... Je ne l'avais jamais vu faire preuve d'autant de galanterie envers moi et c'était sûrement ça qui lui donnait cet air idiot. Il commanda deux cafés pour lui et sa pimbêche.

– C'est pour me présenter Mademoiselle que tu m'as fait venir ? demandai-je, vexée.

– Pas tout à fait.

– Alors tu as intérêt à faire vite, car je suis pressée, dis-je, donnant le ton de notre entrevue.

– Et qu'est-ce que tu as de mieux à faire ? ricana-t-il, soulignant sans élégance le vide intergalactique de ma vie sociale.

J'avais fait fuir la grande majorité de mes amis rattachés pour la plupart au cocon familial. Tous ces fils et filles de, chose que je ne supportais plus. Les amis ça va, ça vient. L'amitié, c'est comme l'amour, ça s'entretient. Je n'avais pas fait assez d'efforts et j'en avais la conséquence juste sous mon nez. Conséquence qui par ailleurs possédait des jambes de rêve à me faire mourir de jalousie. Peu importe, ce qui comptait, c'était que Grégory n'était pas mon meilleur ami pour rien. Il était le seul à ne pas faire partie de ce monde de petits privilégiés à l'ego surgonflé.

– Allez, ne boude pas, reprit-il.

Il tendit son bras pour m'attraper la joue et la pincer comme l'on pincerait celle d'un vilain garnement. Je le repoussai avec violence.

– Si c'est tout ce que tu as à me dire, je m'en vais, dis-je, nauséuse dès que je vis la main de Vanessa se poser sur son entrejambe.

Qu'est-ce qu'il pouvait être crétin parfois ! Je saisis mon manteau et commençai à l'enfiler. Je remontai la fermeture éclair, pris mon sac et le portai à mon épaule, prête à leur fausser compagnie. De toute manière, il avait déniché de quoi s'amuser. Nul doute que son nouveau jouet saurait se montrer très coopératif, ce soir. Il se leva alors que je faisais le tour de la table. Je tendis à nouveau ma main en direction de Vanessa, plus concentrée à regarder ses ongles manucurés qu'à me saluer. Grégory baisa ma joue avant de me tendre un minuscule petit carton.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Ce dont je voulais te parler.

Je lus ce qui était inscrit sur ce qui semblait être un carton d'invitation : une soirée caritative devait avoir lieu dans trois semaines au beau milieu du Festival de Cannes, donnée à l'hôtel Mariott par Jean-Philippe Spark, producteur français du moment. Autant dire qu'il était le genre de personne que j'avais toujours rêvé de rencontrer. Il était en couverture de tous les tabloïds. Ses nombreuses conquêtes faisaient les choux gras de la presse people. La dernière en date, Olga, de quarante ans sa cadette, attendait son deuxième enfant.

– Qu'est-ce que ça signifie ?

– Moi et les autres, nous sommes invités pour la soirée. Ne me demande pas comment on a fait, Nicolas, le bassiste, semble avoir quelques relations, et nous avons été conviés à venir jouer un morceau. J'ai pensé que tu pourrais nous accompagner. C'est une occasion de rencontrer quelques producteurs, dit-il.

Effectivement, c'était une occasion, et quelle occasion ! Mais j'avais fait un choix, celui de tirer un trait sur la musique, ce n'était pas pour sombrer une fois encore. C'était fini, tout ça. La page était tournée. J'avais peur de replonger dans toutes mes anciennes galères, à courir derrière une gloire que je ne faisais que caresser du bout du doigt.

– Je suis désolée, ce n'est pas pour moi, répliquai-je, lui rendant le carton d'invitation.

– Mais enfin, c’est une chance comme il ne s’en représentera jamais ! C’est ta chance ! Saisis-la, pour une fois ! s’énerva-t-il.

– Tout ça, c’est plus pour moi ! Je me suis fait une raison et j’ai décidé de passer à autre chose. J’ai d’autres projets.

– Lesquels ? Tu as peur alors tu te défiles. Tu as déjà raté une occasion de ce genre ! Ne refais pas deux fois la même erreur ! Penses-y à tête reposée, conclut-il en déposant la carte dans mon sac resté grand ouvert.

– Je n’ai pas peur. Je n’ai jamais eu peur. J’étais malade ce jour-là...

– À d’autres ! me coupa-t-il. Arrête de courir après tes rêves ! Vis-les pour une fois ! Tu sais comment me joindre si tu changes d’avis, mais n’attends pas trop, après il sera trop tard !

Je poussai la porte du bar, me retrouvai sur le port et respirai l’air frais de ce début de soirée. J’hésitais à retenter l’aventure. Je marchai un peu sur le quai pour réfléchir. En avais-je encore les capacités ? En avais-je vraiment envie ?



Chapitre 7

La nuit avait été plutôt agitée et d'aucun conseil. Rien ! Je l'avais passée à cauchemarder. Il était cinq heures du matin et il m'était impossible de me rendormir. Je soulevai ma couverture, enfonçai profondément ma tête sous l'oreiller, emprisonnée entre ce dernier et la couverture, mais je finis par capituler et me rendre à l'évidence. Tout ça me chagrinerait trop pour que je puisse profiter ne serait-ce que de quelques heures d'un sommeil paisible. Je m'extirpai de mon lit bien chaud pour me préparer une bonne dose de caféine. Heureusement que nous étions samedi, car je n'avais pas le cœur à travailler.

Après avoir avalé la tasse de café, je décidai de revêtir un survêtement et d'aller me promener dans les rues de la cité phocéenne. Je passai devant l'institut de beauté de ma mère. Le lieu m'était familier. Si familier que les émotions que j'avais enfuies jusqu'ici remontaient à la surface. Je repris mon chemin et rentrai chez moi. Là, je vidai mon sac sur la table pour retrouver le carton d'invitation.

Grégory avait raison. Je ne pouvais pas me priver de cette chance. Qu'avais-je à perdre ?

Décidée, je contactai de Grégory. Il y eut plusieurs tonalités avant qu'un rôle me parvienne.

– Hum ... ? T'es folle ! T'as vu l'heure qu'il est ?! grogna Greg au bout du fil.

– C'est oui ! T'avais raison, je ne peux pas passer à côté de ça ! dis-je, certaine d'avoir fait le bon choix.

– Tu ne pouvais pas attendre quatre heures supplémentaires pour me le dire ?

– Tu peux dormir sur tes deux oreilles, maintenant, dis-je.

– C'est qui, chéri ? entendis-je la voix de Vanessa.

Cela faisait moins d'une semaine qu'il avait dû la rencontrer et elle l'appelait déjà chéri. Beurk, beurk, beurk !

– Personne, dit-il.

– Ne traîne pas trop au lit ! Je crois que tu es attendu, conclus-je pour l'énerver avant de lui raccrocher au nez.

Je tenais toujours mon téléphone portable, réalisant ce que cela signifiait : cette fois-ci, je n'avais pas le droit à l'erreur. J'étais prête à mettre toutes les

chances de mon côté. Lady Gaga avait été jusqu'à se déguiser de manière ridicule et décalée, se transformer elle-même pour se faire un nom. Elle était bien la preuve vivante que partant de rien, on pouvait bâtir des montagnes.

En parlant de déguisements, je venais juste de réaliser que je n'avais rien de potable dans ma garde-robe pour me rendre à un tel événement. Je ne pouvais bien évidemment plus mettre les pieds dans les boutiques de luxe. L'indépendance... c'est parfois difficile ! La mode a un prix... que je n'avais plus les moyens de payer.

Dans mon engouement pour cette future soirée, je me précipitai chez H&M dès l'ouverture, flânant entre toutes les rangées de vêtements, espérant trouver mon bonheur. J'étais difficile en matière de vêtements et il me fallut pas moins de deux heures avant de parvenir à me décider pour une robe rose pâle.

Je sortis avec le sac que la caissière me tendit et rentrai chez moi. Je reçus un texto de Grégory. Il me donnait rendez-vous dans leur salle de répétition afin de rencontrer ses nouveaux comparses musiciens.

À mon arrivée dans ce qui ressemblait à un vieux garage désaffecté, à deux pâtés de maison du parc Borély, je les trouvai déjà en train de gratter leur guitare en compagnie d'une groupie. Vanessa était là, adossée au mur, dévorant des yeux son « chéri ».

Le plus petit des trois semblait être le bassiste et l'autre, de taille moyenne, une touffe de cheveux châtain clair et frisés sur la tête, était guitariste tout comme Grégory. Dès qu'ils détectèrent ma présence, ils interrompirent leur mini répétition improvisée. Grégory se rapprocha de moi.

– Je te présente Alex, dit-il pointant celui à la chevelure touffue, et lui c'est Nicolas, Nico si tu préfères.

– Content de vous connaître, dis-je leur serrant la main.

– Bon, on commence ! s'exclama Greg.

– Il ne faudrait pas d'abord qu'on se mette d'accord sur ce qu'on va jouer avant de commencer ? demanda Nicolas.

– Pas la peine. Crois-moi, avec elle, pas besoin de te tracasser. Elle a toujours une idée bien arrêtée sur ce qu'elle veut faire, souligna Greg.

– Ah, bon, très bien. Alors qu'est-ce qu'on te joue ma belle ? demanda Alex.

– Stronger, annonçai-je, ravie que Grégory n'émette aucune réserve quant à me laisser choisir la chanson que je voulais interpréter.

En même temps, avec les années, il avait appris à quel point je pouvais me montrer déterminée dans mes choix.

OK, c'est parti ! s'exclama Alex.

Une version acoustique de la chanson *Stronger* de Kelly Clarkson résonna. Je prenais un plaisir fou. Chanter dans la douche n'était pas suffisant. Il me fallait plus, le bonheur d'entendre la mélodie et l'harmonie entre les instruments et la voix. Nous répétâmes une dizaine de fois la chanson, cherchant la meilleure tonalité pour l'interpréter, et à la fin de notre petite séance, j'avais l'impression d'avoir couru l'équivalent d'un marathon. J'étais crevée, mais paradoxalement, je ne m'étais pas sentie aussi légère depuis bien longtemps. Nous décidâmes de prendre un pot pour fêter notre rencontre à tous les trois.

Je ne vivais plus que pour ce moment, plus que pour cet instant où je serais sous le feu des projecteurs. Mon rêve, ma vie, mes espoirs : j'avais l'impression désormais que tout était à portée de main. Je passais la plupart de mes soirées à répéter avec les garçons jusqu'à ce que je sois épuisée. Nous n'avions qu'une seule chanson et pourtant je n'avais jamais mis autant d'acharnement à ce que tout soit parfait, presque millimétré au centième de seconde près.

Grégory semblait de plus en plus tendu à l'approche du grand jour et quand il était stressé, il ne pouvait pas s'empêcher de tout remettre en question. L'enjeu était bien présent. Et puis vint enfin le Jour J. J'étais en train de me préparer et, obsédée par mon reflet dans le miroir, je sentais bien que mon cœur cognait à tout rompre dans ma poitrine.

Un dernier coup de peigne, puis je frottai mon œil droit pour effacer une minuscule trace de mascara sur la paupière. J'étais mon rouge à lèvres de manière homogène, puis me décidai, enfin vêtue de ma robe rose pâle, à quitter la salle de bains que je monopolisais depuis plus d'une heure.

Ce soir le Stade Vélodrome serait plein à craquer, il était donc préférable de partir plus tôt. Il était de notoriété publique que la circulation se densifiait les soirs de match. Je perçus un bruit de klaxon et me penchai à la fenêtre pour m'enquérir du responsable. Mon téléphone sonna, je décrochai en même temps que je jetais un rapide coup d'œil à la fenêtre. C'était Grégory. Ils patientaient tous dans la voiture, en bas, attendant que je descende.

Je dévalai les escaliers et courus jusqu'à la voiture de Grégory, une Clio. Mon meilleur ami paraissait encore plus tendu, mais cela ne l'empêcha point du tout, à l'instar de Nicolas et Alex, de me réserver un accueil chaleureux. Vanessa était

également présente, ce qui expliquait que nous étions confinés comme des hamsters dans cette petite voiture.

Nous arrivâmes à Cannes avec quelques minutes d'avance. Nous nous précipitâmes devant l'hôtel après avoir récupéré les guitares dans le coffre. Le hall était impressionnant. Tout simplement magnifique.

Grégory se précipita vers la réception pour savoir où se trouvait le lieu des festivités. La réceptionniste nous orienta vers la salle de réception, où se trouvait déjà bon nombre de convives. Une grande salle au fond de laquelle se trouvait une estrade improvisée pour l'occasion.

La salle était bruyante et pour cause : tout ce petit monde avait déjà attaqué les réjouissances, certains attroupés devant les tables garnies de mets tous plus coûteux les uns que les autres.

Nous nous faufilâmes au milieu de tous ces privilégiés. Grégory saisit la main de Vanessa et nous demanda de le suivre. Il recherchait l'organisateur de cette soirée, celui qu'il nous fallait séduire pour espérer décrocher un contrat. Nous le trouvâmes avec sa jeune fiancée près d'une table, en train de discuter avec deux hommes en costume-cravate.

Grégory s'approcha tout doucement. Ce dernier, l'ayant reconnu, le salua et nous présenta à sa compagne ainsi qu'aux deux autres hommes que je ne connaissais pas, mais qui devaient très probablement appartenir au *milieu*, comme ces gens se plaisaient à se catégoriser. Tous me tendirent leur main que je serrai en retour. Je ne pouvais m'empêcher de fixer le ventre rebondi de la jeune femme qui l'accompagnait. Le terme était proche et ses yeux cernés étaient le signe qu'elle touchait au but.

Monsieur Spark s'enquit de notre bien-être et nous remercia de le gratifier ce soir de notre présence pour un évènement qui lui tenait particulièrement à cœur. Puis il toucha le ventre de sa compagne, heureux de montrer à tous qu'il assumait sa paternité tardive. Cela ne dura que dix secondes, car, à peine un jeune homme à l'allure assurée entra dans la salle au bras d'une grande blonde, un air d'Adriana Karembeu dans le visage, qu'il s'excusa et s'en alla, nous laissant en compagnie des deux autres qui nous ignoraient complètement. Je ne pouvais m'empêcher d'avoir le regard braqué sur cet homme, en costume-cravate. Il y avait quelque chose dans son regard qui trahissait son attitude d'homme samaritain venu pour sauver la face du monde aux yeux de tous et qui, lorsque les regards se détournent, n'hésite pas à la détruire simplement par

intérêt financier.

Il salua Jean-Philippe Spark d'une manière plutôt distante alors que le premier se montrait plutôt chaleureux, baisant la main de la petite amie du second. Je ne pouvais pas entendre ce qu'ils se disaient, mais mon intuition me dit que cela devait être intéressant.

Très vite, je dus laisser tomber ma contemplation, car une petite main nous obligea à le suivre au fond de la salle, derrière l'estrade, pour nous expliquer le déroulement de cette soirée de charité. Tout devait se passer sans accroc. C'était la dernière chanteuse produite par Spark qui devait ouvrir le bal des festivités. Irina Stein, brune pulpeuse au carré plongeant, vêtue d'un bout de tissu trop petit pour cacher décentement sa poitrine et son fessier rebondi. Véritable attraction corporelle tout juste âgée de dix-neuf ans, dont la première chanson était déjà un tube qui tournait en boucle dans toutes les boîtes de nuit du Var.

Je la regardai minauder sur scène, bouger comme s'il s'agissait de faire un strip-tease, et réalisai que je serais incapable de ressembler à cette fille, incapable de vendre mon corps simplement pour faire entendre ma voix. Des filles comme elles, l'industrie musicale en avait à revendre, les utilisant sans vergogne pour se remplir allègrement les poches et les jetant comme on jetterait un mouchoir usagé sur le trottoir, sans le moindre égard pour leurs bons et loyaux services. Je ne voulais pas être instrumentalisée.

À force de réfléchir, je zappai plus de la moitié de la chanson, applaudissant seulement parce que les autres le faisaient, plus par politesse que par conviction. Je suivis les garçons alors qu'Irina allait présenter son prochain tube. Aussi navrant que le précédent, voire même pire. Ensuite, ce serait à nous d'enchaîner. Tout à coup, je ne savais plus si j'étais prête, réalisant que j'y étais enfin. Mes poumons étaient comprimés et je ne parvins plus à inspirer l'oxygène qui m'entourait. La pièce commençait à revêtir des allures de cachot. Vanessa, quant à elle, embrassait goulûment Grégory pour l'encourager, à tel point qu'elle aurait pu littéralement l'aspirer vu l'avidité avec laquelle elle prenait possession de ses lèvres.

Les dernières notes de la nouvelle chanson d'Irina résonnèrent aux oreilles des invités et lorsque les applaudissements se turent, je sus enfin qu'il nous fallait prendre possession de la scène. Je pris une profonde inspiration. Grégory saisit ma main après qu'une jeune personne nous ait annoncés, éveillant la curiosité de tous les convives. Tous braquèrent en retour leurs regards dans notre direction.

Les guitares attaquèrent le morceau. Les garçons étaient concentrés. J'étais paniquée. Mais le moment était venu d'ouvrir la bouche et comme un robot je me mis à débiter les paroles que j'avais apprises par cœur, avec acharnement presque. Je bougeai peu, le regard posé sur le fond de la salle pour ne pas risquer d'être déstabilisée par la réaction de mon auditoire. J'agrippai fermement mon micro, me concentrant sur le rythme de la chanson pour ne pas risquer de louper des paroles. Je suivis méthodiquement le rythme, de la même manière que je l'avais fait durant les répétitions. Je frappais de temps en temps du pied pour me donner le courage nécessaire de continuer alors que je m'apercevais trop tard que je chantais parfois faux. Je poursuivis sur ma lancée, les mains tremblotantes sur le micro, prête à le laisser tomber, prête à m'enfuir dès que ce cauchemar se serait achevé, prête à retourner vivre ma vie pathétique à l'image de l'effroyable ratée que j'étais devenue. J'étais fatiguée de courir derrière un avenir que je n'aurais jamais, épuisée de m'attarder à rêver ma vie au lieu de la vivre. Je n'avais plus le choix.

Je terminai la chanson, consciente de l'échec cuisant que je venais de nous imposer à tous et dont j'étais la seule responsable. Des applaudissements timides résonnèrent, avant de très vite s'évanouir pour plonger la salle dans un silence gênant. Je ne tardai pas à quitter cette scène, affligée.

J'accostai le premier serveur que je trouvai sur ma route et pris une coupe de champagne. Je l'avalai cul sec puis reposai la coupe vide, avant d'en saisir une seconde. Chamboulée, je passai sans trop réfléchir la première porte qui semblait annoncer les toilettes, et me jetai devant le premier lavabo.

J'ouvris le robinet d'eau froide et m'en aspergeai le visage. Je relevai la tête, face au miroir. Les gouttes d'eau ruisselaient sur mon visage. Ce n'était plus seulement le regard des autres qui m'atteignait. Mon propre regard était aussi difficile à gérer. Je m'en voulais, j'avais tout fait capoter.

Tout à coup, je vis la porte des toilettes s'ouvrir derrière moi. Je ne me retournai pas, le regard figé sur le reflet du miroir, et rougis de honte lorsque je constatai qu'il s'agissait de l'homme que j'avais vu un peu plus tôt en compagnie de Spark, et qui s'affichait avec son mannequin à faire pâlir de jalousie n'importe quelle fille. Il était beau. Les cheveux châtain clair coupés courts, le costume impeccable. Il prit possession du lavabo voisin du mien, ne pipant mot. Je le regardai frotter consciencieusement ses deux mains après s'être généreusement servi en savon, puis les rincer avec délicatesse. Chacun de ses gestes revêtait une grâce somme toute naturelle. Je m'attendais à ce qu'il se

sèche les mains et reparte. Au lieu de cela, il les secoua quelques secondes devant le lavabo puis se tourna dans ma direction.

– Quelque chose ne va pas ? demanda-t-il, soulevant légèrement le front, l'air véritablement soucieux de mon état.

– Non. Tout va bien. Pourquoi cette question ? répondis-je sur la défensive.

– Eh bien, parce que vous vous trouvez dans les toilettes des hommes, et vous semblez tracassée.

– Tout va bien, répétais-je.

– Si c'est votre prestation qui vous met dans tous vos états, ce n'était certes pas vraiment glorieux, mais ce n'est pas la fin du monde ! La moitié de ces gens n'y a guère prêté attention de toute manière, et l'autre moitié aura mis ça sur le compte du stress. Un conseil, la prochaine fois, misez sur le naturel !

– Un conseil, la prochaine fois, occupez-vous de vos affaires ! répliquai-je.

– Je cherchais juste à vous aider...

– La prochaine fois qu'il vous viendra l'envie de donner des conseils à des inconnus, faites en sorte que celui-ci vous le demande, ou mieux encore, mêlez-vous de vos affaires ! sortis-je de mes gonds.

Il s'en alla sans ajouter un mot et ne parut nullement se formaliser de mon manque de politesse. Au contraire, il semblait légèrement amusé, ce qui m'agaça davantage. Je serrai les poings, enfonçant profondément mes ongles dans la paume de ma main.

Je tressaillis lorsque la porte d'entrée des toilettes s'ouvrit, laissant apparaître un Grégory dans tous ses états, apparemment très remonté. Il tint la porte ouverte, le bras droit appuyé légèrement contre cette dernière, le regard foudroyant et les traits tirés.

– Qu'est-ce que tu fais ? demanda-t-il.

– Ça ne se voit pas ?

– Qu'est-ce qui t'a pris ? On avait passé des heures, tout était parfait ! Tu peux m'expliquer ?

– Si je le savais, je ne serais pas là à me cacher ! m'excitai-je.

– Moi je crois déjà avoir la réponse, dit-il sèchement.

– Et quelle est-elle ?

– Dès que tu approches du but, tu te fais un plaisir de tout saboter. T’as toujours la trouille de voir ta vie changer ! T’es paralysée par la peur ! T’es incapable d’avancer ! Mais cette fois, t’avais pas le droit de laisser passer cette chance ! T’avais pas le droit de tout foutre en l’air ! On te faisait confiance ! hurla-t-il.

– Tu crois que je ne le sais pas ? Mais dis-moi, t’es sûr qu’on parle de moi et de ma prestation là ?

– Laisse tomber, t’es incapable de voir plus loin que le bout de ton nez parce que t’es obsédée par ton nombril ! s’exclama-t-il avant de se détourner pour claquer violemment la porte.

Je ne comprenais pas vraiment où il voulait en venir ou plutôt, je craignais que cela soit plus profond que notre simple prestation. Cela faisait trop longtemps que notre petit jeu durait et j’avais peur de l’avoir atteint plus profondément dans ses sentiments que je ne l’aurais voulu. Je craignais que ce que je pressentais depuis quelques temps soit vrai. Je ne savais pas vraiment, moi non plus, où j’en étais dans toutes nos histoires. Difficile de clarifier une situation qui s’entêtait à se compliquer de jour en jour ! Et j’y étais pour beaucoup.

Je retournai à la réception, le regard rivé sur le sol impeccable. Je me cachai, bien à l’abri derrière une montagne de petits fours, alors que le maître de cérémonie débattait son discours pré-rédigé, encensant tout ce beau monde pour leur supposée générosité et se congratulant fièrement d’être si préoccupé par la cause humanitaire. Un peu pompette, j’assistai à la mise en vente de lots que j’aurais été bien incapable d’acquérir vu le prix initial de la mise aux enchères. Pour la plupart, il était question de bijoux et d’objets de collection. Je ne quittais pas des yeux Grégory et Vanessa, toujours attachés l’un à l’autre, se bécotant comme deux adolescents. Rien que cette vision suffit à me donner mal au cœur.

Je croisai son regard dédaigneux. Je ne savais pas à quoi il jouait. Cherchait-il à me rendre jalouse ? Se vengeait-il de mon incapacité à m’engager ? C’était moi, la folle pensante qui avait imaginé cette amitié améliorée, et je réalisais, maintenant que j’étais pompette, qu’il n’avait jamais eu son mot à dire. Mais si cela l’avait gêné, alors pourquoi n’avait-il jamais rien dit ? Parce qu’il espérait qu’un jour je sois capable de plus ? Je ne savais pas pourquoi cette révélation me donnait soudain envie de pleurer.

Je n’avais jamais vraiment su ce que je ressentais pour lui. Certes, le voir aux côtés de cette fille me hérissait le poil, mais c’était tout. Était-ce suffisant pour

que l'on puisse parler de sentiments amoureux ?

Une fois remise de mes émotions et suffisamment distraite par la conversation d'une petite dame âgée, je décidai d'aller prendre l'air vers la piscine de l'hôtel. La vue y était imprenable, disait-on.

Je titubai légèrement, mais retrouvai tout de même la sortie, parvenant à ne pas trop me faire remarquer, en tout cas beaucoup moins que lors de ma minable prestation. Je longeai les couloirs jusqu'à monter dans un ascenseur. Je me dirigeai vers le cinquième étage. La piscine se trouvait sur les toits.

Parvenue non sans encombre à destination, j'approchai des eaux éclairées d'une petite piscine ronde, m'arrêtant aux balustrades qui l'entouraient. Je devais bien admettre que la vue était splendide. Je fixai les bateaux, au large, qui longeaient la côte cannoise. La croisette s'offrait à perte de vue ainsi que ces vacanciers qui, sans surprise, en profitaient pour se balader aux heures les plus fraîches de la nuit. Les collines au loin étaient parsemées d'une multitude de points lumineux. La côte était encore plus belle de nuit que de jour.

Je m'approchai du rebord du toit pour contempler de plus près la beauté du paysage. De trop près, certainement. Une mauvaise idée de plus, car l'attrait du vide me fit tituber davantage. Une main me saisit le bras, me tirant deux mètres plus loin.

Lui ! Encore lui.

– Ce n'est pas prudent dans votre état de jouer avec le feu ! Laissez-moi vous reconduire jusqu'à la salle de réception, proposait-il.

– Monsieur Conseil ! Eh bien, vous n'avez pas suivi les miens, à ce que je vois !

– Non et heureusement pour vous ! Vous devriez rentrer à l'intérieur !

– Vous m'avez suivie ?

– Je fumais simplement une cigarette dit-il agitant son paquet sous mon nez. Mais vu votre état, vous n'étiez pas en mesure de vous en apercevoir. Suivez mon conseil et rentrez !

– Vous avez probablement l'habitude que tout le monde obéisse à vos exigences ? demandai-je sans parvenir à articuler clairement ma remarque.

Je frissonnai, les épaules dénudées et le vent du large plutôt frais en cette soirée d'été ne faisaient pas un bon mélange.

– Tenez, dit-il en ôtant sa veste pour se rapprocher et la déposer sur mes épaules.

Il me dévisagea quelques secondes. Des secondes troublantes. Perturbée d'un côté par son geste, de l'autre par mon manque d'équilibre, je ne trouvai rien à répondre. Mal à l'aise, j'abaissai les yeux pour qu'il cesse de me regarder avec autant d'insistance. Il me donnait l'impression, en s'emparant de mon regard, de chercher à lire en moi.

– Maxime ! entendis-je sa blonde plantureuse l'appeler.

– J'arrive, Stéphanie ! Bonne soirée, prononça-t-il tout bas.

– Et votre veste ? me réveillai-je enfin.

– Gardez-la, dit-il simplement, avant de rejoindre son interlocutrice qui me foudroyait du regard, avec dégoût comme si elle fixait un cafard.

Il la saisit chaleureusement par la taille, d'une manière complice, avant de lui déposer un baiser sur la joue et de la forcer à regagner l'intérieur de l'hôtel.

Il se prénomma donc Maxime. J'étais la seule à connaître son nom. Je n'avais pas pensé à lui communiquer le mien. De toute manière, quelle importance cela pouvait bien avoir ? Je n'étais pas prête de recroiser un jour sa route et selon toute vraisemblance, il n'avait d'yeux que pour celle qu'il avait nommée si tendrement Stéphanie, créature délicieusement enivrante.

Laisse tomber, Camille, tu ne seras jamais à la hauteur, me dis-je. Autant me rendre à l'évidence.



Chapitre 8

Grégory me déposa devant l'entrée de ma résidence estudiantine. J'entendis les pneus crisser lorsqu'il redémarra. Il fut le seul à ne pas m'adresser un seul mot de tout le trajet, m'ignorant du mieux qu'il pouvait, allant jusqu'à me jeter de temps en temps des regards assassins dans le rétroviseur. Ce fut pour cette raison que je descendis plutôt soulagée de cette voiture. Je savais pertinemment que j'avais failli à ma mission. Seulement, c'était lui et lui seul qui avait insisté pour que je vienne. Il n'avait qu'à y réfléchir à deux fois avant d'insister. Il s'en voulait probablement de l'avoir fait à l'heure qu'il était, mais on ne refaisait pas le passé, pas vrai ?

Un seul mot ne m'avait pas quittée de toute la nuit : Maxime ! Je ne sais pas pourquoi je ne pouvais pas m'empêcher de penser à lui et pourtant, je ne le reverrais certainement plus. Nous ne faisons pas partie du même monde, je ne connaissais même pas son nom. Il valait mieux me sortir son prénom de la tête. J'étais exténuée, mais tellement sur les nerfs qu'il m'était impossible de songer à dormir. Je n'y parviendrais pas. Alors je filai sous la douche, laissant le soin à l'eau froide d'effacer toutes les traces d'alcool. Je restai ensuite de longues minutes devant la télé.

Je commençais à déprimer. Aucune nouvelle de Grégory, ni appel, ni texto, rien ! Vu l'état d'énervement dans lequel il était depuis la fin de la soirée, il y avait fort à parier qu'il ne reprendrait pas contact avec moi avant une bonne semaine. Les disputes étaient occasionnelles, mais ne nous avaient jamais poussés jusqu'au point de rupture. Comme d'habitude, je savais qu'il reviendrait vers moi de lui-même, je devais juste lui en laisser le temps.

Le soleil était au beau fixe. Lasse de rester bêtement dans cette petite pièce, je regrettais la piscine familiale dans laquelle j'aimais tant faire quelques brasses. Il me restait encore la mer et je savais qu'à cette heure-ci, trouver une place sur la Riviera marseillaise ne serait pas chose facile. Cela ne m'empêcha pas de revêtir mon maillot de bain, fourrant une grande serviette, ma crème solaire et une bouteille d'eau dans mon sac à dos histoire de ne pas finir totalement desséchée sur la plage, allongée comme une crêpe et brûlée par le soleil. Je saisis mes lunettes de soleil et claquait la porte, les clés de la voiture dans les mains. Je déposai le sac sur le siège passager et me dirigeai gaiement vers la plage du

Prado, mettant en route la climatisation. Le volant était brûlant.

Un chapeau sur la tête, les tongs enfoncées dans le sable, je ne pensais pas qu'en ces premiers jours d'été les Marseillais voueraient un tel culte à leur plage. Je n'y allais que rarement, préférant l'eau propre et la tranquillité de la piscine de mes parents. Je parcourus quelques mètres avant de trouver un minuscule coin où semblait pouvoir tenir ma serviette. Ma patience fut mise à rude épreuve, surtout avec l'affreux gamin d'à côté qui ne cessait de courir et projetait sans cesse du sable sur moi, des grains de sable qui alliés à la crème solaire paraissaient vouloir se greffer à ma peau si délicate. De l'autre côté de ma serviette, une dame, un chapeau de paille sur la tête semblait occupée à remplir les cases de son cahier de mot croisés.

Le paysage était plutôt agréable. Je me décidai enfin à aller me baigner. Pas mal de monde chahutait et après quelques brasses, je décidai que j'avais eu ma dose d'interaction sociale pour la journée. Je n'ai jamais supporté les attroupements, les rues bondées, les passants qui vous frôlent, les bruits intempestifs.

Je longeai durant quelques minutes la plage avant de retrouver ma voiture. Dernier jour avant de reprendre le travail, de retrouver la voie du social. Je remontai dans ma voiture et je ne sus pourquoi l'envie de revoir mon ancien chez-moi fut plus forte qu'auparavant. Il était hors de question que je revienne, non, je voulais seulement revoir cette maison qui conserverait pour toujours une valeur sentimentale inestimable à mes yeux.

La Porsche Cayenne de mon père était garée devant l'entrée. Je ralentis, mais ne m'arrêtai pas, de peur d'être surprise.

Une fois rentrée chez moi, allongée bien confortablement dans mon lit et lovée dans mes draps, je m'efforçai de ne pas penser à l'interminable semaine qui m'attendait. Le lendemain matin, quand mon portable vibra, annonçant qu'il était l'heure d'émerger, je dus me résoudre à affronter une nouvelle journée. Je parvins exceptionnellement en avance au travail et décidai de m'arrêter à une boulangerie. Un pain au chocolat plus tard, alors que je reprenais mon chemin, l'affiche du tabac-presse de l'autre côté de la rue m'interpella. En une, une photo en bikini de la fameuse Olga, dernière fiancée de Jean-Philippe Spark.

C'était un signe du destin. Le signe qu'il était trop tôt pour que je m'avoue vaincue. À vaincre sans péril on triomphe sans gloire. Je n'avais peut-être pas été brillante ce week-end, et alors ? Je devais prouver que j'étais capable de faire

mieux, que j'étais motivée. Et c'est ainsi qu'une idée aussi machiavélique que totalement folle me vint. Si le destin ne se chargeait pas de me procurer ce dont j'avais besoin, eh bien, je n'avais qu'à m'en charger moi-même ! Il fallait que je sois à nouveau sur la route de Spark. Il était la clé de tous mes espoirs. Je sais que ce que je m'apprêtais à faire était totalement insensé et que j'allais mettre à mal le secret professionnel qui m'était imposé, mais qui le saurait ?

J'étais excitée comme une puce par cette idée, impatiente finalement de regagner mon lieu de travail qui me serait indispensable pour réaliser mon plan diabolique. Finalement, le destin s'était peut-être déjà mis en marche... lui donner un coup de pouce ne ferait qu'accélérer les choses.

Je fis défiler les pages du magazine, passant sur la tête d'affiche du jour pour parvenir au seul potin qui m'intéressait, celui sur Olga et son bonheur conjugal idyllique, selon les propos de la revue. Des photos volées qui la montraient sous tous les angles. Même enceinte, elle restait terriblement sexy et vous filait des complexes terribles.

Mon idée n'en était plus seulement une. J'allais forcément toucher au but. J'allais forcément trouver quelque chose. Je ne comptais pas faire de l'ombre à Olga et même si je l'avais voulu, vu ma plastique, aucune chance que je parvienne à intéresser Spark autrement que d'un point de vue professionnel.

Arrivée à mon bureau, je n'hésitai pas avant de sauter sur la centrale informatique de l'ordinateur. Plus que quelques secondes me séparaient de cet instant de révélation. Le fichier informatique de la Caisse d'allocations familiales est une véritable mine d'informations : identité, adresse, numéro de sécurité sociale, situation professionnelle...

Je fis une recherche avec le nom Jean-Philippe Spark. Il y en avait deux : l'un né en 1981 et l'autre en 1955. J'optai sans la moindre difficulté pour le second.



Chapitre 9

Le dossier était là, sous mes yeux avides et curieux. Tout se trouvait à portée de ma souris. Je ne savais pas vraiment quoi faire de toutes ces informations. J'imprimai discrètement les documents dont je pensais pouvoir me servir et les fourrai avec tout autant de précautions dans mon sac à main, toujours positionné de manière stratégique à mes pieds. Je notai dans mon agenda leur adresse, le numéro de téléphone et leur adresse mail, puis je le glissai lui aussi dans mon sac. Soulagée d'avoir obtenu ce que je recherchais, je refermai le dossier Jean Philippe Spark.

Malgré tout, je ne parvins pas durant tous ces jours à m'ôter toutes les idées folles qui me venaient à l'esprit. Je savais où le trouver, j'avais ses coordonnées en main, mais je restais hésitante. J'avais enregistré son numéro de téléphone dans le répertoire de mon smartphone. Je l'avais souvent contemplé, hésitant à le composer. Je l'avais fait une fois avant de me raviser une seconde plus tard. Je n'avais rien à dire, strictement aucun argument à avancer. Il ne pourrait jamais comprendre que je le rappelle, surtout après ma prestation désastreuse lors de son gala de charité. J'allais m'enfoncer davantage.

Je n'avais pas encore mis au point ma tactique d'approche, mais je n'avais pas trente-six solutions. J'avais son adresse. S'il y avait bien un lieu où je pourrais le trouver, c'était bien chez lui.

Un samedi matin, aidée par mon GPS et armée de mon appareil photo, je décidai enfin de me rendre sur son territoire, ou plutôt devant son immense propriété sur les hauteurs de Cassis. Un château des temps modernes parfaitement inviolable. C'était la conclusion à laquelle j'étais arrivée lorsque, bêtement, j'avais réalisé que je ne me rendais pas chez Monsieur-tout-le-monde.

D'immenses murs entouraient la propriété, tous scrutés par des caméras. L'entrée de la propriété était fermée par un immense portail électrique au-dessus duquel j'aperçus une immense caméra braquée sur l'interphone, histoire de bien voir les visiteurs. Il faisait très chaud et malgré la climatisation qui s'efforçait de rafraîchir l'habitacle de ma Mini, je compris qu'il était impensable de rester garée devant la propriété plus de cinq minutes sans attirer l'attention du personnel de sécurité.

Je redémarrai la voiture au bout de trois minutes d'observation, longeant une route bordée par une multitude d'arbres afin de parvenir à trouver un endroit où dissimuler mon véhicule. Un endroit à l'abri des regards indiscrets. Je trouvai par chance un petit chemin de terre trente mètres plus loin, où j'abandonnai sans crainte mon véhicule, avant de revenir sur mes pas.

J'avais pris soin d'emporter un sac à dos avec quelques vivres, car je pressentais passer de longues heures devant cette propriété. Je m'allongeai à plat ventre en face de la propriété, dissimulée derrière un arbre et l'œil déjà rivé sur mon appareil photo. J'étais folle, cela ne faisait aucun doute.

J'avais la désagréable sensation que mon corps n'allait pas tarder à se liquéfier totalement sous l'effet de la chaleur. Je ne pensais pas qu'autant de temps aurait pu passer. Je faillis même piquer du nez au moment où l'immense portail s'ouvrit enfin laissant passer un Q7 noir, vitres teintées. Le Q7 freina, arrivé au bord de la route, avant de virer sur sa droite et de quitter rapidement la propriété. Je n'avais pas manqué de le prendre en photo, notamment pour immortaliser la plaque d'immatriculation du véhicule.

Je me demandai même à quoi cela m'avait servi de perdre mon temps ici, car de toute évidence, épier cette propriété n'était pas la solution qui me permettrait d'y entrer de manière légale. Et hors de question de commettre une violation de domicile ! Difficile d'approcher des personnes de leur importance, surtout quand ils ont la fâcheuse tendance à ne participer qu'à des événements mondains très sélects dans lesquels il est quasi mission impossible de faire une entrée lorsque votre nom est inconnu du grand public.

J'abandonnai ma planque alors le soleil montrait ses premiers signes de fébrilité. Désappointée et constatant qu'il n'y aurait pas de retour du Q7 avant que la nuit se soit bien installée, je me relevai et marchai quelques mètres avant de reprendre possession de ma voiture. Je mis le contact, prête à oublier cette petite promenade, convaincue de ne pas avoir mal agi, déterminée à entrer d'une manière ou d'une autre en contact avec Spark.

Dès le début de la semaine suivante, je visitais tous les kiosques à journaux en quête d'informations au sujet de Spark. Je les étudiai attentivement, page après page. Mais je ne trouvai rien, pas même une toute petite photo. Étrange ! En effet, il faut dire que son actualité dans la presse people n'avait jamais été si florissante que depuis son aventure avec Olga, d'autant plus après l'annonce de sa grossesse.

Alors que je me promenais en ville, je fus stoppée par la sonnerie de mon téléphone. Je n'avais pas stoppé ma marche pour y admirer les articles. La raison provenait des vibrations de mon téléphone portable. Etonnée, je décrochai :

– Tu te souviens encore de mon numéro ? plaisantai-je.

– On oublie ? me demanda Grégory.

– Je ne sais pas, ça dépendra de tes arguments, le taquinai-je.

– Je n'avais pas totalement tort, tu sais...

– Je crois que je vais raccrocher...

– Attends !

– Quoi ? Si c'est pour t'entendre me dire encore les mêmes choses, ce n'est pas la peine ! Tu n'avais peut-être pas tort sur toute la ligne, mais pour ce qui est de ta réaction, elle était carrément disproportionnée !

– Je m'excuse ! Ça te va ?

– Mets-y un peu plus de sincérité !

– Je suis désolé si ma réaction t'a blessée. J'étais énervé et je n'aurais pas dû m'en prendre à toi, avoua-t-il.

– Il t'en aura fallu du temps pour me les faire, ces excuses !

– Tu me manques, tu sais. Ma meilleure amie me manque. Tu sais bien que je suis incapable de te faire la tête plus d'une semaine, dit-il.

– Je le sais, mais ne t'avise plus de recommencer !

– Ça te dirait qu'on aille boire un verre pour sceller notre réconciliation ? Je me balade vers la corniche Kennedy, tu me rejoins ?

– Non. Je suis en train de faire des courses urgentes. Je ne peux pas maintenant, refusai-je.

– Ne fais pas ta rabat-joie. Quelle course peut être plus urgente que boire un verre avec moi ?

– Je ne sais pas. Trouver un cadeau d'anniversaire pour ma mère, par exemple, et tenter de lui apporter dans la foulée sans risquer de croiser mon père. Alors qu'est-ce que tu en penses ? Est-ce une raison valable ?

– Bonne chance ! Ça va aller ? demanda-t-il.

– Oui, enfin je crois que oui.

- Tu veux que je te rejoigne ?
- Non, c'est gentil, mais je préfère me débrouiller toute seule.
- Tu es toujours de la partie pour notre week-end en Ardèche la semaine prochaine ? Nico et Alex seront là eux aussi.
- Ça ne me dit plus grand-chose, dis-je.
- Et si je te dis que j'ai déjà fait les réservations pour le restaurant, tu prends pitié de ton vieil ami ?
- Non. Les réservations, ça s'annule, tu sais !
- Allez ! Viens ! Ça te changera les idées, ça te fera le plus grand bien de changer un peu d'air.
- Je ne sais pas, je vais y réfléchir.
- Réfléchis vite, alors ! J'attends ta réponse avant la fin de la semaine, conclut-il.

La conversation s'acheva. Je rangeai mon portable dans la poche avant droite de mon jean et parcourus les quelques mètres qu'il me restait à franchir pour passer enfin les deux portes vitrées des Galeries Lafayette. Qu'est-ce que j'étais venue chercher ? Je ne le savais pas encore, mais je n'allais pas tarder à le découvrir.

Je flânai dans cet immense temple de la mode et de la féminité. Vêtement, parfum, maquillage, que choisir ? J'optai finalement pour une paire de boucles d'oreille Swarovski en argent. Je regardai la vendeuse emballer avec minutie la boîte après lui avoir dit que c'était pour offrir, puis payai. Je remontai la rue, mon paquet à la main, retrouvant ma voiture garée à l'angle de la rue Saint Ferréol et de la rue Grignan.

Garée devant l'entrée de la maison, je fus soulagée de n'y trouver que la Citroën DS4 de ma mère qui, comme toujours fine d'oreille, se précipita à l'extérieur, heureuse de me voir – chose inespérée vu mon entêtement à zapper tous ses appels et messages vocaux. Je n'avais pas encore posé un pied au sol qu'elle était déjà debout devant la portière. Elle fondit sur moi, m'entourant fermement de ses deux bras, en larmes, inconsolable. Je ne bougeai pas, inerte, incapable de prononcer le moindre mot pour arranger la situation. Je posai alors mes mains dans son dos, le caressai alors qu'elle était assaillie de sanglots. Ce geste parut l'apaiser, car à peine mes mains furent solidement posées en dessous de ses omoplates que toute trace de larmes avait disparu, remplacée par quelques

reniflements intempestifs.

– Bon anniversaire, Maman ! soupirai-je tout bas, à la limite du chuchotement.

Rien qu'en prononçant ce dernier mot, je crus qu'il allait mourir au fond de ma gorge, étouffé avant même d'avoir pu être prononcé. Je vis ses yeux briller comme s'ils revenaient subitement à la vie et je ressentis à nouveau tout l'amour que ma mère me portait. Néanmoins ce que je redoutais tant se produit. Honteuse, j'abaissai le regard, consciente de me montrer ingrate, mais tous ses bons sentiments je les vivais comme une véritable agression. À nouveau près d'elle, j'avais l'impression de suffoquer, que l'oxygène qui m'entourait avait subitement disparu.

Quand me verrait-elle autrement que comme son enfant chérie, la prune de ses yeux ? J'aurais aimé qu'elle cesse de s'inquiéter, de me conseiller, de jouer les médiateurs familiaux. J'aurais aimé enfin qu'elle aussi vive à part entière, et non pas dans le seul but de maintenir sa petite famille à flot, dans la joie et la bonne humeur.

– Viens ! Rentre ! m'ordonna-t-elle mollement.

Je la suivis, angoissée à l'idée de pénétrer à nouveau dans cette maison, dans ce lieu où nous avons eu notre dernière dispute, lui et moi. Ma mère traversa le salon, passa devant la cuisine avant de prendre place sur le salon de jardin, juste en face de la piscine.

– Tu veux boire quelque chose ? me demanda-t-elle.

– Un verre d'eau.

Elle se leva pour me rapporter un grand verre d'eau fraîche. Puis elle me fixa nerveusement, attentive à ce que j'allais dire. Je ne savais pas si elle était prête à tout entendre, mais une chose était sûre : je n'étais pas encore prête, de mon côté, à parler de ce qui s'était passé, ni à exposer les raisons de ma fuite.

– Tu vas bien ? Rose m'a dit que tu avais trouvé du travail.

Rose ! Ça m'aurait étonné qu'elle tienne sa langue !

– C'est exact, dis-je sans chaleur.

– Ça se passe bien ?

– Très bien.

– Ton père est...

– Tiens, dis-je en tendant une minuscule petite boîte

Je lui coupai la parole exprès, évitant ainsi de l'écouter plaider la cause de mon père. Elle parut froissée une seconde de mon impolitesse, se raidit sur sa chaise, contempla distraitement le paquet avant de me fixer à nouveau. J'agitai alors le paquet sous son nez pour la pousser enfin à s'en saisir.

– Qu'est-ce que c'est ?

Sa réflexion me fit sourire, je m'y attendais. Elle avait toujours cette manie, quand on lui offrait un cadeau, de nous demander ce qu'il contenait.

– Ouvre-le, si tu veux le savoir !

Je regardai ma mère écarter le papier, faisant toujours preuve d'autant de minutie, de telle sorte que le cadeau aurait très bien pu être emballé une seconde fois. Elle ouvrit ensuite la boîte, contempla les boucles d'oreille, les effleura timidement de son index.

– Mets-les !

– Elles sont sublimes ! Merci, s'exclama-elle, se relevant pour m'embrasser un peu trop chaleureusement.

– Contente qu'elles te plaisent ! dis-je.

Ma mère était sublime et c'était toujours dans ce genre de moment que cela me frappait le plus. Elle passa sa longue chevelure brune sur le côté et mis la première boucle d'oreille puis fit de même pour la seconde. J'aimais sa grâce, ses gestes subtils, la finesse de son sourire, la douceur de ses traits, la facilité de son caractère. Je l'aimais, c'était certain, mais pour l'instant, j'étais incapable émotionnellement de lui montrer, de faire plus que de lui offrir un simple cadeau. Une fois l'affaire réglée, elle referma le petit coffret Swarovski désormais vide et retourna très vite son attention vers moi.

– Quelque chose ne va pas, Camille ? Tu sais que tu peux tout me dire, précisa-t-elle.

Je ne répondis rien, soudainement submergée par l'émotion que cette rencontre provoquait. J'aurais voulu rester de marbre, parfaitement insensible. Pourtant, rien que sa proximité suffisait à me rendre triste, tellement triste à nouveau de devoir m'éloigner. Je tournai la tête, ne supportant plus la compassion de son regard, la douceur de ses traits et l'inquiétude des rides que son front plissé laissait apparaître au grand jour. Ma mère approcha sa main de mon visage et le caressa. Je baissai ma garde un instant, paupières closes, le temps de graver cet instant en mémoire. Lorsque je pleurais étant enfant, elle

approchait toujours sa main maternelle de mon visage pour le caresser, et je dois dire que le toucher presque magnétique de sa peau suffisait toujours à apaiser la colère que je ressentais. Ma mère avait des dons d'empathie, c'était certain. Peut-être était-ce un don commun, lien universel entre toutes les mères et leurs enfants ? Cela venait avec la maternité, certainement.

– Reviens, Camille. Je t'en prie ! Il est temps de mettre fin à cette guerre puérile entre ton père et toi. Je vois bien que tu ne vas pas bien et la seule manière pour toi d'aller mieux, c'est de revenir parmi les tiens. Nous sommes ta famille, me sermonna, non sans une once de timidité dans la voix, ma très chère mère.

– Tu ne comprends pas ! Revenir, ce serait pire que tout, maman...

– J'ai fait quelque chose ? Je veux dire, j'ai sûrement dû mal faire quelque chose à un moment donné, pour que tu en viennes à m'accorder si peu d'importance, dit-elle visiblement blessée.

– Non ! Ce n'est pas toi ! C'est moi, nous, notre famille ! C'est un ensemble de choses et je ne saurais pas te dire quel a été l'élément déclencheur, mais j'ai besoin d'air. Je dois m'en aller, maintenant.

– Promets-moi de prendre soin de toi et de m'appeler à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit si tu en ressens le besoin !

– Ne t'inquiète pas. Sincèrement maman, je crois que tu peux cesser de te faire du souci pour moi, parce que pour une fois, je prends enfin ma vie en main. Je sais que je n'en ai peut-être pas l'air, mais je n'ai jamais été plus heureuse qu'aujourd'hui. Je ne veux pas t'offenser, mais je ne me suis jamais sentie aussi libre, aussi bien de toute mon existence. Alors, tu n'as plus aucune raison de te morfondre à mon propos, tu veux bien ?

– Je ne peux pas. C'est plus fort que moi. Une maman reste une maman.

– Je le sais, mais je pense que dans notre intérêt à toutes les deux, il est temps de faire la part des choses, tu ne crois pas ? Je ne suis plus une enfant. Je n'ai plus besoin d'être traitée comme telle et tant que ni toi, ni papa ne serez décidés à le faire, je crains que la communication reste interrompue.

– Je ne sais plus quoi te dire..., s'interrompit-elle, dépitée.

– Promets-moi simplement que tu feras des efforts dans ce sens, pour le moment, ça me suffira, dis-je.

– Je vais essayer.

– Je t'aime, ne l'oublie pas. Quoi qu'il arrive, souviens-t'en. Au revoir maman, dis-je, lui baisant rapidement la joue.

Je saisis mon sac et contournai le jardin, évitant ainsi de retraverser toute la maison pour regagner ma voiture. Ma mère n'opposa aucune résistance, se contentant de me regarder partir. J'y étais parvenue, j'avais réussi, je l'avais fait, et en un sens je m'en sentais soulagée. Je regrettais simplement de n'avoir pas été capable de passer plus de temps en sa compagnie. Je voulais qu'elle me voie autrement, je voulais qu'elle soit fière de moi et je me rappelai que c'était pour toutes ces raisons que je faisais cela.



Chapitre 10

Debout, ma valise Vuitton à mes pieds, vestige d'un généreux cadeau de Noël, j'attendais le Peugeot 5008 noir d'Alex, chargé de nous transporter jusqu'à notre lieu de villégiature. Il était évident que nous aurions été trop serrés dans la voiture de Grégory. Dès que j'aperçus la carrosserie noire se profiler à l'horizon, je saisis ma valise, déboussolée à l'idée de devoir supporter notre déplorable petit couple d'amoureux. Auparavant, j'adorais nos petites excursions ardéchoises, mais là, c'était différent.

L'année dernière, il n'y avait que Grégory et moi. L'année dernière, j'étais encore cette fille qui n'avait pas à se décider quant à son avenir. L'idée de ce week-end n'était pas si mal, je devais l'avouer, de s'y rendre entre copains... pas si mal s'il ne l'avait pas invitée, elle. Celle qui me volait la vedette, celle qui me descendait en flèche dans le regard de mon meilleur ami.

Je ne passais pas à côté de ses yeux dans le rétroviseur qui la dévorait goulûment. Chaque fois que je percevais son regard se porter sur elle, je me maudissais intérieurement d'avoir accepté de m'infliger une telle torture. Je croyais pourtant en avoir terminé avec l'autoflagellation.

Pauvre fille, pensais-je, alors qu'elle riait toute seule en surfant sur Facebook.

Apparemment, la vie de ses amies était aussi inintéressante que la sienne et pourtant elle ne résistait pas à l'envie de nous faire partager leurs délires d'une puérilité innommable.

Je crus fondre en larmes – des larmes de moquerie – lorsqu'elle entreprit de nous prendre en photo pour la poster illico sur le réseau. Je lui avais vite fait comprendre ce que j'en pensais en écrasant lourdement l'objectif de son téléphone à l'aide de ma main gauche. Geste qu'elle ne trouva pas amusant, mais elle était encore loin d'imaginer à quel point je pouvais être désagréable lorsqu'on me chatouillait. J'avais les nerfs sensibles, à vif, et le moindre contact pouvait réveiller le volcan qui sommeillait en moi. Tant pis pour lui, Grégory qui était assis sur le siège avant, côté passager, avait fait les frais de l'entêtement de sa petite amie voyeuse, qui parvint à capturer sa photo et la posta dans la seconde.

Je trouvais ça pitoyable, mais je me retins de dire un mot, sachant

pertinemment qu'en attaquant de trop près sa petite amie et son attitude maniérée, je risquais de blesser Grégory. Je tentai de l'ignorer le plus possible et pour ce faire, j'avais eu la brillante idée de m'armer d'un énorme bouquin. J'étais certaine, de cette manière, de ne pas manquer de lecture, prétexte pour ne pas l'écouter sans pour autant la vexer. Je ne comprenais même pas qu'elle puisse tenter, par moments, de faire la conversation alors que je restais le regard fixé sur ma page. Malheureusement pour les garçons, ils héritèrent de la lourde tâche de lui faire causette. Ils en auraient mérité la Légion d'honneur.

Nous marquâmes tout de même un bref arrêt alors que nous roulions sur l'A7, pour permettre à mademoiselle de vider sa minuscule vessie. Notre destination ne m'était pas inconnue et cela pour une bonne raison : ce n'était pas la première fois que j'y allais. Les parents de Grégory avaient acheté cinq ans auparavant une maison à Vallon Pont-d'Arc, en projection de leur retraite, mais pour le moment quand celle-ci n'était pas louée, elle faisait le bonheur de leur fils et de leurs amis.

Les parents de Greg adoraient la région et leur fils l'aimait tout autant, surtout lors de la période estivale où la fréquentation était multipliée soudainement par dix. Chaque été depuis cinq ans, nous passions quelques jours de vacances ici, accompagnés de ses parents ou de son petit frère Anthony. La région était magnifique, la villa une véritable aubaine que ses parents avaient dénichée après une mise aux enchères suite au surendettement du propriétaire. Une bonne affaire, à ce que Grégory avait pu m'en dire.

Auparavant, je ne me faisais pas prier pour y aller, pour la simple et bonne raison que les événements de l'année précédente résonnaient encore dans ma conscience. L'été durant lequel nous avons eu la chance d'être seuls, où nous étions devenus encore plus proches et intimes que d'habitude. L'été où nous avons dépassé les frontières pour passer d'amis à amants. En définitive, cela avait été le moment de toutes les transgressions possibles et imaginables. Le meilleur été que j'aie vécu.

Je me souvenais encore de nos fous rires au zoo préhistorique, de nos batailles d'eau au bord du Pont d'Arc. Cela ne datait que d'un an et j'avais déjà l'impression que ces souvenirs remontaient à une éternité. Mais celui qui me troublait le plus était celui de la soirée de fête nationale, où comme deux gosses nous trépignions d'impatience à l'idée que le feu d'artifice débute pour avoir des étoiles plein les yeux. Et comme à notre habitude, nous étions assis sur un rocher en contrebas du pont de Salavas, évitant la foule qui s'attroupait sur celui-ci.

Nous étions côte à côte lorsque le feu d'artifice débuta, parsemant le ciel de bleu et d'orange. Je ne savais pas pourquoi, à un moment, le bruit du feu m'avait fait sursauter. Ce même moment où sa main s'était glissée dans la mienne, me faisant perdre tout mon sang froid. J'avais toujours été secrètement attirée par lui, mais j'avais toujours fait en sorte de le dissimuler de mon mieux, car je savais qu'il ne me voyait que comme une petite sœur de substitution. À cet instant, nos regards s'étaient croisés. Le sien était électrique et durant un quart de seconde il resta là, les pupilles figées, dévorant les miennes avant de fondre sauvagement.

Ce soir-là, je n'avais pas vu le bouquet final : j'avais été trop occupée à l'embrasser. C'est à ce moment-là que tout a dérapé et qu'en rentrant nous avons franchi les limites, car aucun de nous deux n'a été capable de regagner son propre lit. Il m'avait tiré jusqu'au sien, m'ôtant la petite robe moulante à fleurs blanches et noires que je portais, avant de me jeter sur le lit. Je n'avais pas eu la volonté de résister. J'avais rêvé de ce moment très longtemps. Un fantasme c'était réalisé. Mais au réveil nous nous étions pris la réalité de plein fouet et par souci de préserver le lien de notre amitié, nous en sommes arrivés à la conclusion qu'il valait mieux en rester là.

C'est tout du moins ce que nous avons tenté de faire, avant de remettre le couvert une deuxième fois, puis une troisième et ainsi de suite. Rien de sérieux, seulement deux amis qui se sentaient seuls et qui voulaient simplement se faire du bien.

À l'évidence, quelque chose s'était tout de même brisé entre nous. Pourquoi nous étions-nous éloignés ? Comment en était-on arrivés à tant distance entre nous ? C'était lui qui avait décidé de mettre un terme à notre relation ambiguë. Il n'avait jamais vraiment su m'en donner les raisons, mais trop fière pour m'avouer blessée, j'avais acquiescé. J'avais des sentiments pour lui, c'était certain, seulement, je n'en connaissais pas la nature exacte et je crois qu'au fond, trop perturbée par tout ce qui se passait autour de moi, je préférais ne pas le savoir.

Parfois, c'est compliqué de ranger les choses dans des cases. Et s'il n'existait pas encore de catégorie pour classer les sentiments que Grégory m'inspiraient ? Si c'était de l'amour, je le saurais, si c'était amical cela n'aurait pas pris de telles proportions, alors qu'est-ce que cela pouvait être, au juste ? De toute manière, se poser la question était inutile, car il semblait avoir trouvé l'élue de son cœur, le summum de l'incarnation de la fille superficielle, interprétée à merveille par sa

chère et tendre Vanessa.

Cette dernière qui, de retour dans le présent, agitait bêtement ses mains devant mon visage, claquant des doigts et brisant mon rêve.

– Youhou ! J’ai cru que tu t’étais endormie, commenta-t-elle.

– Si seulement, répliquai-je de manière inaudible.

– Quoi ?

– Non rien. J’ai dit « certainement ». Je suis un peu fatiguée, c’est tout.

– Si tu veux mon avis, tu ne devrais pas lire en voiture. C’est connu que ça provoque des migraines et des signes de fatigue, dit-elle sur un ton sérieusement risible.

– Laisse-la ! De toute manière, un rien la fatigue en ce moment, ajouta Grégory, provocateur.

Une pique que je ne relevai pas, trouvant l’argument faiblard. Vanessa, elle, ne sembla pas comprendre notre humour. Gênée, elle s’enfonça allègrement dans son siège, occupée finalement à écrire un énième texto à ses copines pour leur faire part, à mon humble avis, des mêmes broutilles à répétition. Grégory ne fit pas plus attention que cela à ma réaction, attaquant une conversation avec Alex et Nicolas à propos d’un tout nouveau groupe de rock alternatif anglais brillantissime, s’étant fait connaître aux Eurockéennes. C’était devenu une habitude, chez nous, de nous taquiner gentiment. À tel point que nous n’y prêtions même plus attention, à la manière d’un vieux couple.

Arrivés enfin devant la splendide propriété des parents de Grégory, nous descendîmes, les jambes tout de même légèrement engourdies par la durée du voyage. Ce que je préférais dans ces lieux, c’était l’immense jardin peuplé d’une variété impressionnante d’arbres.

Vanessa descendit et je rageai intérieurement que sa joie de vivre ait survécu au trajet. Ces deux jours allaient plus que jamais être longs. Grégory ouvrit le coffre, nous donnant accès à nos valises. Je n’en avais emporté qu’une et le regrettai déjà. Pourquoi ? Eh bien parce que si j’avais eu la bonne idée d’en emporter une seconde, je ne me serais pas retrouvée comme une imbécile à pousser la cinquième valise de Vanessa, qui devait peser une tonne tellement j’eus du mal à la traîner jusqu’à sa chambre. Celle-ci n’était pas celle qui renfermait ses dessous, c’était certain.

Elle me remercia avec le même sourire niais qu’elle affichait depuis le début

du voyage. Grégory l'aïda joyeusement à défaire ses bagages et devant cette démonstration sentimentale dégoulinante de mièvrerie, je préfèrai m'éclipser et rejoindre ce qui était ma chambre depuis toujours – malheureusement pour moi trop proche de la leur, car juste à côté. Cela ne me dérangeait pas lorsqu'il était seul, parce qu'ainsi il était toujours là pour moi lorsque je faisais un cauchemar, prêt à se glisser dans mon lit pour me réconforter, tentant par tous les moyens de me changer les idées.

Assise sur le lit, je me remémorai nos fous rires, recouverts par cette couverture d'un horrible vert fluo. Je me souvins de ces moments où il me chatouillait jusqu'à ce que je le supplie d'arrêter, hors d'haleine, jusqu'à ce qu'il me fasse chanter, me faisant promettre de l'embrasser sur la joue s'il arrêta, ce que je finissais toujours par faire. Puis blottie dans ses bras, je parvenais enfin à retrouver le sourire. Nous étions complices à cette époque.

Ce soir, il ne viendrait pas. Si je me réveillais en sursaut, la porte ne s'entrebâillerait pas, je ne croiserais pas à nouveau son regard soucieux. Rien n'avait changé ici et pourtant c'était la première fois que je m'y sentais seule.

Alex et Nicolas avaient pris leurs quartiers dans les deux chambres au fond du couloir et riaient aux éclats. Ma valise toujours entrouverte sur le lit, je me décidai à poursuivre ce que j'étais en train de faire, à savoir trouver une place à mes affaires. Cela fut rapide ; je voyageais toujours léger.

Je n'osai pas rejoindre les autres qui s'amusaient en bas. Il était normalement prévu que nous dînerions ensemble au restaurant, mais vu l'heure avancée de la soirée, le projet tombait à l'eau. Alex était venu s'assurer que je ne m'étais pas enfuie, avant de m'avertir qu'ils allaient commander des pizzas et de me demander ce que je voulais. J'étais exténuée, déjà prête à me fondre dans mon lit pour ruminer toute ma colère, mais Alex était un ange qui n'était pas prêt à me laisser passer la soirée toute seule.

Je finis par accepter pour lui faire plaisir et il saisit ma main, me contraignant à descendre les marches menant jusqu'au salon où les pizzas nous attendaient depuis une minute à peine, accompagnées de quelques bières.

La soirée fut plutôt sympa. Nous poussâmes même la chansonnette. Vanessa me supplia d'interpréter un morceau, ravie à l'idée de nous entendre jouer. La soirée était fraîche et humide et j'appréciai la chaleur du poêle à bois que Grégory avait eu la bonne idée de faire fonctionner.

Une bière à la main, je tentai de rester attentive à la partie d'Uno qui se

déroulait sous mes yeux, seul jeu de cartes qui se trouvait dans la maison. J'allais perdre, j'avais trop de cartes en main, surtout lorsque Vanessa, je ne sais par quel miracle, prononça le « uno » fatidique qui signifiait qu'il ne lui en restait plus qu'une seule. Je n'avais décidément pas de chance. Si j'avais eu une carte piège, je ne l'aurais pas loupée. Ma préférée étant la célèbre carte « plus quatre cartes » que j'aimais tant infliger à Grégory lors de nos parties en tête à tête. J'avais toujours été plus forte que lui à ce jeu. J'avais compris bien plus tard qu'il me laissait gagner, réticent à me piéger. Alex venait de poser un cinq bleu. C'était mon tour, juste avant celui de Vanessa. Voulant être stratégique, je trouvais encore la force nécessaire pour poser mon cinq rouge et tous me fusillèrent du regard lorsque Vanessa déposa son deux rouge. Comment pouvais-je le prévoir ?

– On fait une autre partie, ça vous dit ? proposa-t-elle gaiement, forte de son succès.

– Désolée, mais moi je vous abandonne. Je suis trop fatiguée pour voir encore correctement la couleur de mes cartes. Bonne nuit.

Je finis le fond de ma bière puis me levai tant bien que mal de ma chaise, prête à regagner ma chambre.

– Tu as tout ce qu'il te faut ? Tu ne manques de rien : draps, couvertures, oreillers ? s'inquiéta Grégory.

– Non, j'ai tout ce qu'il me faut, mais merci de t'en préoccuper, répondis-je.

Je le gratifiai d'un sourire un peu mollassé.

– N'hésite pas à demander si tu as besoin de quoi que ce soit, insista-t-il.

– Cesse de faire ta mère poule, rirent les garçons.

– Mon amour, je crois que Camille est assez grande pour se débrouiller toute seule, souligna Vanessa.

– Bonne nuit, conclus-je avant que le moment ne devienne encore plus gênant.

C'était évident qu'il y avait quelque chose de plus le concernant, quelque chose qui en la présence de sa petite amie n'avait pas lieu d'être. Nous étions intimement liés depuis notre plus tendre enfance, difficile de modifier les choses. Je supposai que du côté de Vanessa, l'attitude protectrice de Grégory était perçue comme un signe d'amour fraternel... mais pas du mien. Nous étions restés enfermés sur nous-mêmes trop longtemps, et s'il avait refusé il y avait de cela plusieurs semaines tout contact physique trop poussé, je savais que c'était parce que nous avions franchi une limite que nous nous étions juré de ne jamais

franchir. Amis pour la vie, c'était notre credo, et il avait eu raison de ne pas vouloir empirer plus encore la situation. Vanessa était un moyen de le divertir, de lui permettre de tirer un trait sur ce qu'il ressentait ou ce qu'il avait pu ressentir à mon égard.

Je les entendis redistribuer les cartes alors que je parvenais à l'étage. Après m'être au préalable délestée de mes vêtements, je me glissais sous la couette. Il faisait trop chaud pour prendre la peine de mettre un pyjama, des sous-vêtements étaient le minimum nécessaire. J'étais fatiguée, mais les éclats de rire qui me parvinrent m'empêchèrent de sombrer totalement. Ce ne fut que lorsque j'entendis leurs pas à l'étage et les portes de leur chambre claquer que je pus savourer le silence et sombrer dans les bras de morphée.

La porte de ma chambre grinça, me tirant brutalement du sommeil. L'esprit embrumé, je n'avais pas la force de me lever. J'étais trop exténuée pour quitter le confort de mon lit. Et puis, le parquet grinça. Le matelas s'affaissa. Un corps chaud et musculeux se glissa sous les draps et se colla à moi. Je reconnus cette odeur familière, son érection contre mes fesses. Instinctivement, je me collai un peu plus contre lui. C'était si excitant de sentir la dureté de son sexe contre mes fesses. Ses hanches mimèrent des allées et venues contre les miennes. Un gémissement m'échappa. Mon souffle s'accéléra au contact de ses mains sur mes seins. De son index, il dessina le contour de mon téton.

Je fermai les yeux. Sa paume glissa alors de ma poitrine à mon nombril puis s'arrêta sur mon sexe qu'il caressa doucement. Ses doigts me pénétrèrent. Mon intimité se crispa. Il baisa mon cou langoureusement. Sa langue sur ma peau m'envoyait des décharges électriques dans tout le corps. Le rythme de ses doigts s'accéléra. Puis il suçà le bout de mes seins. J'étais complètement à sa merci. Grégory comptait bien en profiter. Abandonnant ma poitrine, il immisça sa tête entre mes jambes. Le premier coup de langue faillit m'embarquer au Septième ciel. Les orteils recroquevillés, je tentai tant bien que mal de repousser l'orgasme que je sentais venir. Je comptais faire durer le plaisir. Mais la chaleur de sa langue sur mon sexe, la douceur de ses baisers sur mon clitoris n'allèrent pas tarder à m'emporter. C'était si excitant de le regarder prendre plaisir à me manger. Il mordilla mon clito. Puis plongea sa langue en moi. Il fit des allées et venues avec cette dernière. Le plaisir montait. L'orgasme s'empara de mon corps. Prise de tremblements, je poussai un cri. Mais Grégory était loin d'en avoir terminé avec moi. Abandonnant ma chatte pour s'allonger près de moi, il

prit ma main et la posa sur son érection. Son membre était dur et long. Je le branlai quelques secondes. Lentement, puis de plus en plus vite. J'adorais le voir perdre pied.

Sans prévenir, je le goûtai. Je léchai le contour de son gland puis glissai ma langue le long de sa queue. Il tressaillit et agrippa une mèche de mes cheveux. Provocatrice, j'entrepris une gorge profonde. Cette fois, c'était à lui de gémir. Je pris mon temps pour le savourer tout comme il venait de le faire avec moi. Ces préliminaires m'excitaient vraiment. À tel point, que mon sexe se contracta.

— Arrête, je vais venir, me prévint-il.

J'aurais bien poursuivi quelques minutes supplémentaires. Mais mon amant n'était pas de cet avis.

— Mets-toi en levrette, m'ordonne-t-il.

Je m'exécutai, pressée qu'il me pénètre. Il tapota son sexe contre l'humidité du mien. Il prenait plaisir à me tourmenter. Je tentai de reculer pour m'empaler sur lui, mais Gregory me gratifia pour la peine d'une petite fessée. Avant de plonger en moi d'un seul coup et de s'immobiliser dans cette position.

— Tu es tellement bandante, murmura-t-il. Ton cul est un vrai délice.

Je voulais bien le croire vu l'ardeur avec lequel il me martelait. Ses poussées m'arrachèrent des cris. Je me mordis la lèvre. Les mains ancrées sur les miennes, il me prévint qu'il allait bientôt jouir. Mon orgasme n'était plus très loin non plus. Le rythme devint plus soutenu. Et mon orgasme explosa alors que sa semence se déversait en moi. Essoufflée, je tentai de regagner mes esprits.

— Réveille-toi !

Hein ? Je me retournai pour croiser le regard de mon amant, mais il n'y avait plus personne.

— Allez, réveille-toi !

Je sursautai. Les yeux ouverts je tentais de reprendre pied avec la réalité. Avant de réaliser que mes ébats de la nuit n'étaient qu'un rêve. Je me frottai les yeux. Grégory était toujours penché sur moi. Il me parlait, mais j'avais du mal à le comprendre.

— Allez, bouge tout le monde d'attend.

Mais comme je ne semblais pas réagir, il souleva la couette. Soudain prise de

panique, je retrouvai instantanément mes esprits pour lui arracher des mains la couverture et me dérober à son regard.

– Eh, mais ça ne va pas la tête ? T'étais pas obligé de soulever la couverture ! le grondai-je comme un garnement de cinq ans.

– J'ai tout essayé, crois-moi, mais rien n'a marché ! C'était la solution la plus radicale ! Ne t'inquiète pas, il n'y a pas de quoi rougir et prendre cet air offusqué. On dirait une vraie effarouchée ! On n'a plus vraiment de secret l'un pour l'autre de ce côté-là, non ? Je te connais dans les moindres détails et ce n'est pas une petite culotte et un soutien-gorge ridicule qui risquent de me déstabiliser. Désolé si cela ne te plaît pas, mais depuis le temps, tu devrais t'être habituée à l'idée, sourit-il.

– C'est très élégant de ta part ! Je n'en attendais pas moins de toi ! le taclai-je.

– Allez, ne fais pas ta mijaurée, lève-toi ! Tout le monde t'attend pour prendre le petit-déjeuner !

– Tu permets ? dis-je levant la main pour récupérer enfin le contrôle de ma couverture.

– Non ! Je te conseille de te dépêcher de sauter du lit, si tu ne veux pas le regretter.

– Et je peux savoir ce à quoi je m'expose exactement en cas de refus ? le taquinai-je, finalement amusée par ce petit jeu.

– Ceci, dit-il s'abaissant pour me chatouiller et provoquer sans plus attendre mes éclats de rire jusqu'à le supplier d'arrêter.

Ce qu'il fit, n'ôtant pas pour autant ses mains, l'une posée sur mon nombril et l'autre juste en dessous du galbe de mon soutien-gorge. Je crus même qu'il allait m'embrasser et me perdis dans l'expression mélancolique de son regard. Mais la porte s'ouvrit, et l'expression désapprobatrice de Vanessa le fit se redresser net. Son regard taquin n'était plus, il posa au bout du lit la couverture, prenant garde à ne plus me regarder et s'approcha de la porte.

– Je t'attends en bas, termina-t-il avant de disparaître.

La journée allait être amusante ! Je sentais qu'elle démarrait sur les chapeaux de roue. Je ne sais même pas si on pouvait parler de quiproquo. Je ne crois pas, car la scène était en elle-même assez explicite. Je n'avais plus qu'à descendre pour m'apercevoir par moi-même si Vanessa nous tiendrait rigueur de cette petite scène déplacée si on la replaçait dans le contexte actuel, à savoir qu'elle

était officiellement sa petite amie et que je n'étais, quant à moi, que la meilleure amie. Une petite incartade qui ne devrait tout de même pas faire trop de vagues. Vu sous cet angle, c'était certain que j'avais l'air d'un monstre sans cœur et pourtant ce n'était pas moi qui l'avais poussé à s'introduire dans ma chambre.

Vanessa, égale à elle-même, était tout sourire lorsque je descendis, ayant bien évidemment eu le bon goût au préalable de passer rapidement un survêtement et un tee-shirt avant de rejoindre notre petit groupe. Elle me passa le beurre, signe qu'elle ne nourrissait aucune animosité envers ma personne. Moi, à sa place, j'aurais tartiné à n'en plus finir le visage de la pétasse qui aurait eu l'audace d'allumer mon mec. L'atmosphère était détendue. C'était peut-être seulement le calme avant la tempête.



Chapitre 11

Le programme de la journée était chargé. Nous venions ici dans le seul but de nous détendre, alors passer mon temps à respecter les planifications des autres, très peu pour moi ! C'était pour cette raison que j'étais toujours à la traîne. Le planning était une idée de Vanessa ! Jamais auparavant nous n'avions perdu notre temps à planifier quoi que ce soit, pour la simple et bonne raison qu'il y avait toujours quelque chose à faire dans cette magnifique région.

Pour l'instant, je tentais simplement de me réveiller, beurrant silencieusement mes tartines et gourmande que j'étais, je les recouvrais généreusement d'une bonne couche de confiture de fraises. Je n'étais jamais très communicative de bon matin et mieux valait éviter de tenter de me parler. Grégory le savait, mais pas Alex, visiblement, parce qu'il tenta tout de même de savoir comment s'était passée ma nuit.

– Courte, mais le peu que j'ai dormi, j'ai dormi comme un loir, répondis-je.

Je ne lui retournai pas la question et il dut comprendre que je n'étais pas vraiment d'humeur à converser, car il conclut sur un simple :

– Très bien.

Une fois le petit-déjeuner avalé, nous décidâmes de programmer notre passage dans la salle de bains. J'y allai la première, suivie par Vanessa et Grégory, car selon la gente masculine présente dans cette maison, il ne faisait aucun doute que les filles étaient bien plus longues que les hommes pour ce qui était de faire leur toilette. Je me lavai, me brossai les dents et m'attachai grossièrement les cheveux. Je ne pris pas la peine de me maquiller, car de toute façon, mes yeux allaient être protégés du soleil durant toute la journée, alors à quoi bon faire des efforts pour rien ?

Je redescendis ensuite au salon, regardant les garçons brancher la Wii que Nicolas, légèrement geek sur les bords, avait apportée, histoire de pouvoir « se retourner au cas où le temps ne serait pas de la partie ce week-end », se justifia-t-il. Ils firent une partie de bowling en attendant que chacun soit passé dans la salle de bains. Je ne savais pas ce que Grégory et Vanessa avaient pu se dire durant leur douche commune, mais elle semblait encore plus souriante qu'au petit-déjeuner.

Lorsque tout le monde fut prêt, nous prîmes chacun un sac à dos et montâmes dans le 3008 en direction du centre de loisirs où nous avions l'habitude de nous rendre pour louer un canoë-kayak. Grégory et sa copine ont pris un biplace alors que je me retrouvais entre Nicolas et Alex sur un canoë trois places.

Tous vêtus d'un gilet de sécurité et d'un casque, nous embarquâmes dans le canoë. Les courants étaient plutôt calmes. Même si je ne l'appréciais pas plus que cela Vanessa, j'appréciais ses nombreuses gaffes. Le moment le plus drôle ? Lorsqu'elle avait par inadvertance laissé échapper ses lunettes de soleil et s'était penchée dangereusement pour les rattraper. Heureusement pour elle, son chevalier servant n'avait pas tardé à voler à son secours, non pas pour rattraper ses lunettes de soleil, mais pour l'empêcher de virer de bord et d'aller ainsi faire coucou aux poissons.

Le meilleur moment de cette petite balade sur la rivière fut celui où nous passâmes sous le pont d'Arc, ce pont de roche naturelle, simplement magnifique. Je regardai les touristes se baigner, certains riaient en s'éclaboussant. Nous n'étions pas les seuls à faire du canoë en cette chaude journée. Le paysage était toujours aussi surprenant.

Nous déjeunâmes ensuite sur le pouce en revenant en ville, avant de filer au zoo préhistorique et faire ainsi plaisir à Vanessa qui était impatiente de le découvrir. Pour ma part, c'était du vu et revu. En fin de journée, nous pûmes enfin profiter de la rivière, installant nos serviettes de bain sur la plage du pont d'Arc, à l'ombre d'un arbre. Le site était déjà bien rempli. Grégory tartina généreusement sa chère Vanessa de crème solaire et je fis de même. Ma zone dorsale étant inatteignable, je ne pus répudier la proposition d'Alex qui m'étala la crème dans le dos avec beaucoup de minutie.

– Bon, tu as fini. Je crois que son dos est suffisamment protégé, maintenant, s'agaçait Grégory.

Celui-ci se releva et tendit sa main à Vanessa dans l'idée d'aller piquer une tête.

– C'est bon, j'ai terminé. Tu viens ? me demanda-t-il également.

– Non. Allez-y ! Je vous rejoindrai plus tard. Je vais profiter un peu du soleil, esquivai-je l'invitation.

– Tu n'as pas besoin de profiter du soleil, tu es déjà bien bronzée. Allez, viens ! me supplia-t-il.

– Non, je suis fatiguée. Je vais me reposer un peu, conclus-je alors que tous les

autres trempaient déjà leurs pieds dans la rivière.

– Comme tu voudras, dit-il en s'éloignant, déçu.

Je subissais déjà de visu l'assaut de Vanessa tentant de prendre possession du dos de Grégory, qui finit par la faire basculer en arrière. Elle se releva, les cheveux mouillés, terriblement sexy. Déboussolée, je m'allongeai sur ma serviette et fermai les yeux pour ne plus avoir à subir leur petit manège. Je finis par m'endormir et récupérer les quelques minutes de sommeil dont j'avais été si lâchement privée ce matin, jusqu'à ce que je m'aperçoive que des gouttelettes d'eau froide jetée sur mon visage me fassent sursauter. Je levai les yeux pour confondre mon agresseur. Alex agitait sa main mouillée au-dessus de mon visage.

– Tu avais promis de venir. Allez, viens, ce serait dommage de te priver de baignade ! L'eau est bonne, je t'assure ! essaya-t-il de me convaincre.

– Une promesse est une promesse...

Je me relevai pour me laisser tenter par un petit rafraîchissement alors que je transpirais à grosses gouttes.

Il me tint la main pour m'aider à me mettre debout et ne la lâcha pas jusqu'à ce que nous soyons parvenus au bord de la rivière. Je me mouillai les jambes et la nuque puis m'immergeai dans l'eau, à quelques mètres de Grégory et Vanessa qui s'enlaçaient amoureusement. Nicolas, lui, était occupé à embêter une jeune fille sur la plage.

– Alors, n'avais-je pas raison ? Elle est bonne, n'est-ce pas ? me questionna Alex.

– Je mentirais si j'affirmais le contraire, avouai-je.

– Je crois que pour la peine, tu as bien mérité une petite punition, insinua-t-il.

– De quel genre ? demandai-je en commençant à m'éloigner.

– De ce genre, répondit-il s'approchant de moi rapidement.

Il me saisit par les jambes afin de me soulever et de me lancer à l'eau. Un cri s'échappa de ma gorge et je l'éclaboussai en représailles alors qu'il tentait de revenir vers moi à la nage. Une fois nos enfantillages terminés, nous nageâmes tranquillement, discutant de choses et d'autres. Nous terminâmes notre conversation assis au bord de l'eau, les pieds encore immergés, à parler chacun de notre enfance, de nos familles, du boulot. Rien qui ne soit vraiment trépidant. Grégory, Vanessa et Nicolas, honteusement éconduit par la jeune fille qu'il

courtisait, lézardaient sur la plage.

Afin de finir la journée en beauté, Alex proposa qu'après dîner nous allions tous boire un verre dans un bar. Personne n'opposa de résistance et nous atterrîmes donc au Café du Nord, un verre de tequila à la main, accoudés au bar à rire de vieilles anecdotes. Un concert était donné par des musiciens anonymes sur la place de l'hôtel de ville. La musique résonnait jusqu'à l'intérieur du café.

J'écoutai Grégory raconter aux autres notre mariage d'enfance. J'avais douze ans et lui treize. Je m'en souvenais comme si c'était hier. Il était allé à un distributeur de jouets miniatures dans la grande surface du coin et y avait introduit une pièce pour obtenir une boule. La première comportait une figure de Dragon Ball Z et dans la seconde, il y avait une bague en plastique rouge. Il m'avait alors regardée bizarrement, et sans que je n'y comprenne rien, me fit promettre de porter une robe blanche le jour suivant.

J'avais tenu ma promesse et quelle ne fut pas ma surprise, le jour d'après, lorsqu'il me tira à la récréation dans un coin ombragé de la cour, invisible aux yeux des autres, tout près du local à poubelle. L'odeur était terrible. Il n'y avait pas de témoins, seulement deux jeunes adolescents. Je me souviens encore avoir rougi lorsqu'il s'est agenouillé pour me demander de me marier avec lui, un faux mariage pour nous promettre que jamais, ô grand jamais, nous ne laisserions qui que ce soit nous séparer !

Il avait ouvert sa boule transparente et m'avait fait tout un discours que je n'avais pas oublié. J'en connaissais encore chaque mot. Je le revoyais, portant un jean noir, basket et tee-shirt blanc, agenouillé, le regard levé vers moi, prononcer ces paroles qui m'avaient tant touchée à l'époque. Un pacte d'enfance. Des enfants qui pensaient que tout était possible, que peu importaient les épreuves de la vie, si on voulait on pouvait.

À présent, les choses étaient devenues beaucoup plus compliquées et la simplicité de ces paroles s'était envolée. Je me souvenais du timbre de sa voix alors qu'il souriait, très à l'aise parce qu'il avait récité son discours appris par cœur avec tant de sincérité : « Camille, si je suis là devant toi aujourd'hui ce n'est pas pour te demander de m'épouser pour la vie, moi Grégory Marchand, mais pour être ton meilleur ami, ton confident, ta carte routière lorsque tu perdras ton chemin. Je te promets de ne jamais t'abandonner quelles que soient les étapes que nous traverserons. Promets-moi que nous les traverserons ensemble. Veux-tu devenir ma meilleure amie pour la vie ? » Ma Réponse ? « Je le veux ». Il m'avait alors passé la bague en plastique rouge au doigt puis baisé

la joue avant de me soulever, heureux.

Tous rigolaient, telle une bande de joyeux lurons, alors que Grégory étalait ce souvenir sans gêne, comme s'il ne s'agissait que d'un vulgaire racontar sans importance. Nicolas riait beaucoup. Je pensais que la plaisanterie s'arrêterait là, je pensais qu'il ne désacraliserait pas cet instant davantage en déblatérant plus encore là-dessus, en se comportant comme si cela n'avait aucune importance à ses yeux, mais l'alcool aidant, il mit à mal toutes les émotions que j'éprouvais lorsque je repensais à ce moment.

– Au fond, t'es un grand sensible. Je ne t'imaginai pas comme ça, mais tu sais que c'est très mignon, ricana Nicolas tout en lui tapotant la joue.

– Heureusement que tous ne sont pas aussi hommes des cavernes que toi, souligna à juste titre Vanessa à l'adresse de Nicolas.

– Tout le mérite en revient à une série télé de l'époque. J'avais entendu ça dans un épisode et je rêvais de pouvoir le redire, dit Grégory tout en me regardant droit dans les yeux.

Mes mains s'engourdirent subitement sous l'effet de la surprise.

– La grande classe, en effet, se moqua Alex.

Quant à moi, je le fusillai du regard, le maudissant déjà intérieurement pour ce qu'il venait de dire. Il avait gâché les souvenirs de ce moment que je pensais authentique. Je ne le connaissais peut-être pas aussi bien que je le croyais. Naïvement, j'avais toujours cru qu'il était incapable de me cacher quoi que ce soit. J'étais déçue qu'il se comporte avec autant de légèreté, qu'il balaie d'un revers de la main ce qui était pour moi le symbole de notre amitié. Le silence s'installa, son regard immobile braqué sur moi.

– Tu viens danser ? le secoua vigoureusement Vanessa.

Il se leva et la suivit sans opposer de résistance, ravi certainement d'échapper au malaise qui avait gagné notre petit groupe après cette malheureuse phrase de trop. Je les regardai quitter la pièce et gagner l'extérieur.

– Je crois que je vais les imiter. Tu devrais en faire de même, vieux, j'ai remarqué quelques filles canon, poursuit Nicolas en ponctuant sa tirade par un clin d'œil ringard.

– Plus tard, esquiva le concerné.

Nicolas s'éloigna lui aussi, nous laissant Alex et moi en tête à tête avec nos verres encore pleins. Je saisis le mien et l'avalai d'un coup, préférant être

ailleurs plutôt que coincée ici avec eux tous, avec Alex qui, j'en avais bien l'impression, me faisait du rentre-dedans depuis le début de la journée sans même prendre la peine de s'en cacher au moins par égard pour Grégory. Il minaudait comme un chat le ferait à l'approche d'une chatte en chaleur. Dommage pour lui, moi j'étais un iceberg en perdition : glacée, dure et imperceptible.

– Un autre, dis-je à la serveuse qui regardait Alex avec des yeux de tigresse.

Elle semblait prête à lui sauter dessus.

– Tu devrais arrêter de boire, dit-il.

– Et pourquoi ça ? le provoquai-je.

– Parce que je ne pense pas que l'alcool puisse t'aider à trouver une solution à tes problèmes, avoua-t-il.

– De quels problèmes parles-tu ?

– Je ne sais pas ! À toi de me le dire ! Ce n'est pas moi qui joue la carte du mystère.

– Tu veux mon avis ? Il vaudrait mieux pour toi que tu évites de venir fourrer ton nez dans des affaires trop compliquées pour toi, répliquai-je.

– Compliquées ? Ça me paraît plutôt limpide, insinua-t-il malicieusement.

– Santé ! levai-je mon verre dès que la serveuse l'eut posé devant moi.

– Il se passe quelque chose entre vous, n'est-ce pas ? insinua-t-il.

– Quoi ? m'offusquai-je, manquant de peu de souiller le bar, surprise qu'il ose proférer une telle insinuation.

Je déglutis difficilement pour faire passer la tequila de ma bouche à mon estomac sans encombre, de manière à écarter tout risque de suffocation. Ne pouvait-il pas simplement se taire, passer tout ça sous silence et feindre l'ignorance comme tout le monde ? Non, bien sûr, ce n'était pas son genre. Au lieu de cela, il fallait qu'il fouille et retourne les vieux placards... pour obtenir quoi ? La satisfaction d'avoir eu raison ?

– Vous avez un comportement étrange, tous les deux, et puis il a ce regard tendre, caractéristique des types amoureux, quand il pose les yeux sur toi. Vous êtes plus que des amis, je me trompe ?

– Lourdemment ! Nous avons toujours eu beaucoup d'affection l'un pour l'autre, mais ça s'arrête là, me justifiai-je.

– Je ne te crois pas une seconde. Ça crève les yeux !

– Crois ce que tu veux, je m'en fiche royalement de toute manière ! Libre à toi de réinventer la réalité. Si ça te plaît alors ne t'en prive pas, car cela ne me préoccupe pas le moins du monde, le taclai-je.

– Je ne dis pas ça pour t'embarrasser. J'essaye juste de déchiffrer vos attitudes, de comprendre pourquoi il se comporte de manière totalement différente dès que tu es dans les parages.

– Il n'est pas différent !

– Si tu n'as rien remarqué, c'est que tu ne le connais pas aussi bien que tu veux le faire croire.

– Laisse-moi te rappeler que je le connais depuis beaucoup plus longtemps que toi. Dix ans, pour être exacte. Je ne pense pas que tu sois en mesure de m'apprendre quelque chose dont je ne sois pas déjà au courant le concernant !

– C'est peut-être ça qui t'empêche d'ouvrir les yeux, de lui porter un regard neuf ! Je veux dire, vous vous connaissez depuis pas mal d'années, vous pensez tout connaître l'un de l'autre, et vous êtes persuadés de toujours avoir la même personne devant vous. Le temps change beaucoup de choses...

Un silence de mort s'installa à la fin de sa phrase. Impossible de trouver quoi que ce soit à redire pour lui prouver qu'il avait tort. Je ne me fichais pas de mon meilleur ami, je n'étais ni aveugle ni insensible aux questions qui concernaient son devenir, notre avenir. Alex commanda une tequila, vida son verre avant d'oser parler à nouveau.

– Tu viens danser ?

– Non, merci. Je préfère rester ici. Je ne suis pas bonne danseuse de toute manière. Tes pieds en pâtiraient certainement.

– Allez, amuse-toi ! Une danse n'a jamais conduit personne devant l'hôtel de ville pour présenter ses vœux. Détends-toi !

Je le scrutai sérieusement, ne parvenant pas à croire qu'il puisse faire preuve d'autant de toupet. Mais, au-delà de cela, je découvrais que ce qui me déplaisait autant chez lui m'attirait également. C'était sa redoutable clairvoyance. Il était bien différent de toutes les personnes que j'avais rencontrées, très différent de moi. Raison pour laquelle je savais que ça ne collerait jamais entre nous d'une manière autre qu'amicale. Il n'était pas homme à faire semblant et savait aller droit au but.

Mais Grégory et moi avions conclu un accord, celui de ne jamais révéler notre petit arrangement vis-à-vis de nos anciennes parties de jambes en l'air. Je n'avais jamais failli à ma parole et je ne comptais pas commencer aujourd'hui. Ce pacte, nous l'avions conclu au pied du lit de Grégory, paniqués après avoir entendu le son de la sonnette, alors que j'enfilais mon tee-shirt de la veille et tentais dans le même temps de mettre la main sur ma petite culotte perdue parmi toutes les affaires qui jonchaient le sol.

Il avait agité le bout de tissu sous mes yeux, mais avant que je n'aie pu lui reprendre, il l'avait cachée dans son dos puis il avait prononcé précisément cette phrase : « Rien ne sort d'ici. Tout ça reste entre nous deux. Il ne s'est jamais rien passé. ». Ce à quoi j'avais répondu par « Mais de quoi tu parles ? ». Souriant, il m'avait alors tendu le bout de tissu rose, me permettant ainsi de dissimuler mon intimité. Puis il avait ajouté : « Je ne regrette pas ce qui s'est passé. Je ne regretterai jamais cette nuit. » À la suite de quoi, touchée et apeurée, je m'étais réfugiée dans la penderie en vitesse, alors que la personne qui avait eu la précaution de sonner, un copain de longue date de Grégory, tambourinait désormais à la porte comme un forcené, prêt à réveiller tout l'immeuble. Grégory avait fini par ouvrir la porte. Il avait ensuite rapidement quitté l'appartement avec ce dernier. J'étais encore tout émoustillée de ce qui venait de se passer lorsque je ressortis de la penderie après avoir été comprimée derrière tous ces vêtements.

Rien de tout cela n'était pourtant prémédité. Je n'avais rien vu venir, je ne l'aurais jamais cru même si une diseuse de bonne aventure me l'avait prédit, mais c'était arrivé, encore et encore. Nous étions entre adultes consentants et je pensais de mon côté qu'il ne pouvait pas y avoir de mal à se faire du bien entre amis. Je ne réalisais pas encore à quel point cet acte serait lourd à porter pour nous deux, et pourtant cela ne m'avait pas empêchée de récidiver, finissant chaque fois par culpabiliser, bercée au creux de ses bras, à me jurer que cette fois se serait la der des ders avant de laisser la part belle au sommeil.

Mais sans volonté on finit toujours par replonger, et j'avais fait pas mal de plongeon en compagnie de Grégory tout au long de ces huit derniers mois. Trop pour laisser notre lien intact. Évidemment qu'il y avait quelque chose de changé entre nous. Il fallait être aveugle pour ne pas l'avoir remarqué. Nous ne l'étions ni l'un, ni l'autre, et ayant finalement retrouvé tous les deux notre volonté d'antan, nous avions finalement conclu un second accord afin de mettre un terme à tout ça. Accord que j'avais failli ruiner un mois auparavant, alors que je

l'agrippais sauvagement après qu'il m'ait eu raccompagnée ivre morte pour me coucher bien sagement dans mon lit.

Alex pinça mon bras avec vigueur, ce qui me fit sursauter et manqua d'envoyer valser mon verre à terre.

– Tu es encore avec moi ?

– Passe devant, je te suis, dis-je finalement prête à m'amuser.

Je ne voyais pas pour quelle raison j'aurais dû rester là à broyer du noir, alors que Grégory ne se privait pas de s'amuser. Je suivis Alex, marchant dans ses pas jusque sur la place où Vanessa semblait être aux anges, attentive au moindre mouvement de son partenaire de danse. Nous passâmes devant les tables en terrasse où je ne fus pas étonnée d'y voir un intrus, prénommé Nicolas, de nouveau en période active de conquête féminine.

Un petit groupe de musiciens, pas mauvais du tout, jouait des airs catalans plutôt festifs. Je saisis les mains d'Alex et me laissai guider, essayant de faire de mon mieux pour être dans le rythme. Alex me fit beaucoup rire, tout comme les quelques regards désapprobateurs de Grégory dès qu'Alex lui tournait le dos. Je n'y prêtai pas attention et redoublai de joie de vivre lorsque Nicolas vint nous rejoindre, poussant son comparse pour me faire danser alors que sa midinette avait dû partir. Nous inventâmes même le slow à trois, pas pratique du tout, mais très amusant. J'avais conscience que nous nous donnions en spectacle et que tous les regards étaient portés sur nous, mais je m'en moquais.

Finalement, Alex laissa ses clés à Grégory. Il était le seul en état de conduire. Arrivés à destination, au lieu de monter rejoindre nos chambrées respectives, je me retrouvai à sautiller comme une greluce sur un pied et tourner sur moi-même avec difficulté, mon sens de l'équilibre en ayant pris un coup en cette heure tardive. Tout ceci sur une musique de Lena Meyer intitulée *Satellite*, devant le jeu *Just Dance 3* que Nicolas avait eu la bonne idée d'emporter dans ses bagages « pour pimenter nos soirées », disait-il. Pimentée, elle le fut sans aucun doute, lorsque les garçons décidèrent d'effectuer tous les trois la chorégraphie que le jeu nous proposait sur un morceau mythique de Britney Spears – à prendre au second degré bien sûr – *Baby One More Time*.

Seulement, ils ne se décidèrent pas à danser avant de s'être déguisés en filles, en empruntant quelques robes d'été dans le dressing de la mère de Grégory. Vanessa et moi, exténuées, les regardâmes se ridiculiser, assises sur le canapé. Le moins que l'on puisse dire, c'était qu'ils avaient arrangé à leur sauce la

chorégraphie. Les voir habillés en robe et jupe à fleurs était hilarant et vu leur déhanché ridicule, on ne pouvait pas passer très loin de la catastrophe. Lorsque Nicolas voulut imiter les danseuses du jeu en terminant la chorégraphie par un saut jambes écartées, il finit écrasé par terre. C'était le terme adéquat, vu la manière peu élégante avec laquelle il avait subi les dures lois de l'attraction. Rien de cassé fort heureusement. Tous trois parurent exténués, recroquevillés au milieu de la pièce et à bout de souffle, ce qui nous conduisit enfin à aller dormir. Pour ma part, je somnolais déjà à moitié sur le canapé.

Je m'endormis comme un bébé jusqu'à ce que des gémissements provenant de la chambre voisine me réveillent. Ils devaient avoir retrouvé toute leur énergie pour mettre autant d'ardeur à la tâche. J'avais tenté durant les cinq premières minutes de me boucher les oreilles à l'aide de mes oreillers, mais rien n'y fit. Pour patienter, en attendant que nos deux acolytes veuillent bien finir par se coucher, je descendis faire un petit tour dans le réfrigérateur histoire de me servir un verre de jus d'orange. Et pour que ce dernier ne se sente pas seul, je cassai aussi une barre dans la tablette de chocolat au lait, cachée par mes soins bien au fond du placard, afin qu'aucune main mal intentionnée autre que la mienne ne tombe dessus. Une disparition définitive de cette dernière m'aurait définitivement mis le moral à zéro pour tout le week-end.

Je m'assis sagement devant la table de la cuisine, bus une gorgée de jus d'orange et m'arrêtai aussi sec après avoir entendu des pas dans les escaliers. Ce fut finalement Nicolas qui déboula dans la cuisine, les yeux cernés. Il prit un verre et le passa sous le jet d'eau froide du robinet pour le remplir. Il s'assit en face de moi, sérieux.

– Du mal à trouver le sommeil ? L'ambiance est plutôt chaude, ce soir, constata-t-il.

– Je ne te le fais pas dire.

– Dis-moi, ça te dirait... toi, moi, un plan à deux en tout bien tout honneur ? demanda-t-il, sérieux.

– Dégage ! le chassai-je, pas d'humeur à écouter ses idées stupides.

– Bon, très bien. Je suppose que ça veut dire non ?

– Tu supposes bien !

– Même pas par charité ?

– Non, dis-je amusée par ce petit rigolo de service.

J'étais certaine que si j'avais eu l'audace de dire oui juste pour rire, il aurait pris ses jambes à son cou.

– OK, pas de problème, dit-il.

Il se leva de sa chaise, son verre à moitié vide dans la main avant de chiper à la vitesse de l'éclair ma barre de chocolat laissée négligemment sans surveillance.

– Reviens ! Rends-moi ça, dis-je alors qu'il approchait de l'escalier.

– Viens la chercher, ma belle, me provoqua-t-il.

Il agita la barre de chocolat sous mon nez.

– C'est quoi, ce bazar ? grogna Grégory avant que Nicolas n'ait atteint la première marche de l'escalier.

– On devrait te retourner la question. Figure-toi que vos activités nocturnes nous empêchent de dormir, souligna Nicolas, haussant des sourcils.

Grégory, gêné, reporta alors son attention sur moi,

– Tu as une petite fringale après avoir fait tant d'exercice ? blagua Nicolas.

– Dégage ! répondit du tac au tac Grégory.

Ce dernier s'exécuta et Grégory entra dans la cuisine, plaquettes de chocolat à l'air, me rappelant celle que je venais de perdre. Il prit une brioche dans le placard et revint vers moi, prenant place sur la chaise juste en face de la mienne. Je le regardai mordre dans sa brioche et pensai que lorsque nous faisons cela tous les deux, jamais il ne m'avait abandonnée pour manger, jamais il ne s'était relevé du lit, restant toujours tête posée contre mon front.

Je secouai la tête pour m'enlever toutes ces idées. J'étais en manque, voilà pourquoi je pensais à ces épisodes qui devaient être classés par tous les moyens dans les cases « sans suite » et « sans importance ». J'avalai d'une traite mon jus d'orange, et me levai, prête à remonter dans ma chambre. Il se leva à son tour.

– Bonne nuit, dis-je.

Il saisit mon poignet. Je me retournai, intriguée.

– Oui ?

Il tenta de m'embrasser, mais j'eus le temps de tourner la tête avant que nos lèvres ne puissent entrer en contact.

– Qu'est-ce que tu fais ? le questionnai-je.

– Ce que j’ai envie de faire depuis le début de la soirée, avoua-t-il.

– Je crois que l’alcool t’est monté au cerveau ! On devrait aller se coucher, si tu veux mon avis, avant de finir par dire quelque chose qu’on pourrait regretter.

– Non. Ça fait trop longtemps que j’ai envie de te dire ce que j’ai sur le cœur.

– Demain, si tu veux bien... Je suis fatiguée, tentai-je de m’extirper de ce guêpier dans lequel je venais de tomber.

– Non ! C’est ce soir ou jamais. Demande-moi d’oublier notre pacte, demande-moi de la plaquer ! Dis-le et je le ferai sans hésiter ! dit-il se rapprochant, de sorte que je pouvais sentir son souffle chaud dans mon cou.

– Je ne peux pas. Désolée, m’excusai-je.

– Pourquoi ? Pourquoi tu me fuis ?

– Je ne ressens pas la même chose que toi, avouai-je difficilement.

J’hésitai à m’épancher davantage puis préférai ne rien ajouter d’autre qui risquerait de le blesser.

Il détourna la tête, déçu, et s’écarta pour me laisser passer.

– Désolée, conclus-je.

– Ne le sois pas, je le suis plus que toi, termina-t-il.

Je grimpai à la hâte les marches et fermai la porte à clé derrière moi, venant de réaliser ce qui venait de se passer. Ce que je craignais s’était réalisé. Il avait des sentiments. Il venait de me les faire partager. Je venais de le repousser avec peu de ménagement. Il me détestait, c’était certain, du moins il me détesterait cette nuit. Je m’allongeai, non plus perturbée par le moindre bruit, mais par ce qu’il venait de me dire et qui résonnait encore dans mon esprit. Pourquoi la nuit ne me portait jamais conseil, à moi ? Une fois réveillée la situation me paraissait toujours plus catastrophique que la veille.

Le lendemain se déroula comme je l’avais prédit, à savoir qu’il agit comme si de rien n’était, à mon plus grand soulagement. Cela ne signifiait pas pour autant qu’il avait oublié et encore moins qu’il avait tiré un trait sur l’aveu de mes sentiments non partagés, mais j’étais néanmoins tranquille jusqu’à la fin de la journée. Impossible, vu le nombre d’oreilles qui nous entouraient, qu’il puisse aborder le sujet, et ce n’était pas plus mal. Je préférais que tout ça soit survolé et oublié rapidement, car plus d’explications ne seraient que néfastes, j’en étais convaincue, pour lui comme pour moi.

Je ne voulais pas qu'il pense que j'avais joué avec lui, avec ses sentiments, car ce n'était pas le cas. C'est vrai, je paraissais jalouse chaque fois qu'une fille s'approchait de lui, mais simplement parce que je le voulais pour moi toute seule. Il était ma deuxième famille, ma béquille et le voir avec une autre me donnait l'impression de le perdre. C'était déjà une porte de sortie qui lui était offerte sur un plateau d'argent pour m'échapper. C'était égoïste et je n'en ressentis pourtant pas la moindre honte.

On a tous besoin de savoir que quelqu'un sera toujours là pour nous, quoi qu'il puisse se produire. Il était cette personne pour moi, *ma* personne. Je savais que je devrais lui rendre sa liberté, mais je n'arrivais pas à abandonner l'emprise que j'avais sur lui, tout comme celle qu'il avait sur moi. Rien à voir avec de la chimie, entre nous c'était mécanique. On était fait pour s'entendre, on s'emboîtait de manière quasi parfaite comme des Lego... Mais il y avait ce petit quelque chose entre nous qui me faisait dire que cela ne pourrait pas coller. On était des sortes d'aimants, on s'attirait autant qu'on se repoussait.

Je ne voulais pas lui mentir, ni utiliser ses sentiments simplement pour éloigner Vanessa et avoir l'exclusivité de l'attention de mon meilleur ami, qui aurait tôt fait de croire que je m'étais servie de lui simplement pour me rassurer moi-même. Ce que je voulais, c'était rester la personne la plus importante à ses yeux, garder cette position que j'entretenais depuis des années. Ne serait-ce pas injuste que, du jour au lendemain, après avoir toujours été là pour lui, je prenne la deuxième place ? Pour une fois que j'étais première dans quelque chose, il n'était pas question que je rétrograde à la seconde place. Il pouvait l'aimer, sa Vanessa, lui faire autant d'enfants qu'il le voulait, je m'en moquais complètement tant qu'il me portait la même attention.

Je fus la première à me réveiller. Les yeux mi-clos, je descendis à tâtons les escaliers et mis mes lunettes de soleil pour cacher ma mine affreuse. J'entrepris de faire un peu de café pour tout le monde et m'installai à la table, attendant que la machine ait fini de cracher l'or noir pour me relever.

Lorsque je n'entendis plus aucun bruit, je me levai pour me servir une tasse. Je n'eus le temps de boire qu'une seule gorgée en solitaire, car Vanessa entra dans la cuisine, suivie de près par Grégory qui veillait à ne m'adresser aucun regard, se contentant d'un rapide et solennel « Bonjour ». Il s'assit, attendant que Vanessa leur serve une tasse chacun. Comme c'était attendrissant, mimi tout plein ! pensai-je. Déjà des habitudes de vieux couples !

Le silence fut le maître mot du petit-déjeuner, jusqu'à ce que Nicolas et Alex

se joignent à nous et évoquent la folle soirée de la veille, s'amusant à se remémorer le très glorieux épisode de la Wii. Vanessa confirma qu'ils étaient totalement ridicules et qu'elle était d'ailleurs déçue de ne pas avoir pensé à immortaliser ce moment.

Après ça, je ne me souvins plus de quelle manière elle s'évertua à gaspiller sa salive, car je me focalisai sur la pelouse extérieure et le bruit de mastication de Nicolas qui dévorait ses tartines à la vitesse d'un ogre du même acabit de *Shrek*. Je décidai soudain de reprendre pied avec la réalité et me concentraï à nouveau sur la conversation.

– Laisse-moi rire ! Si tu me devances, tu gagnes cinquante euros. Dans le cas contraire ils sont à moi ! rétorqua Nicolas, qui je le supposai, s'adressait à Alex.

– Pari tenu, je te prends au mot, confirma ce dernier.

– Ce n'est pas par les mots qu'il faudra me prendre, mais par l'effort, rétorqua Nicolas.

– Tout est sujet à compétition, entre vous, souligna Vanessa, agacée.

– Vous devez bien connaître ça, vous les filles ! Il me semble que vous êtes les premières à avoir instauré ce principe entre vous. Tiens, d'ailleurs pour appuyer mon propos, j'ai lu hier soir sur internet qu'une Anglaise sur quatre postait volontairement des photos moches de ses amies, si ce n'est pas de la compétition, alors qu'est-ce que c'est ? rebondit Nicolas.

– Personnellement, je ne m'abaisserai jamais à faire ce genre de choses, répondit Vanessa.

– Tu viens avec nous ? la coupa Alex en me regardant.

– Je ne sais pas, répondis-je.

– C'est équivalent à un oui ? questionna-t-il.

– Non, chez elle, c'est équivalent au fait qu'elle est incapable de prendre les bonnes décisions quand le moment se présente, souligna Grégory.

Je tentai de contenir mon agacement à l'entente de cette remarque déplacée. S'il voulait se faire griller et attirer l'attention sur nous, sur notre difficulté à définir notre relation, il tenait le bon bout.

– Vous vous êtes disputés hier soir, après que j'aie quitté la cuisine, c'est ça ? demanda Nicolas dont la discrétion était inexistante.

– Non ! nous écriâmes Greg et moi de concert.

– Comment ça, vous vous êtes disputés ? questionna Vanessa, étonnée et soudain intriguée.

– On ne s’est pas disputé, mentis-je.

– Très bien, le message est clair. Alors tu viens ou non faire un peu d’accrobranches puis chevaucher ton vélo cet après-midi ? reprit Alex.

– Non, je suis fatiguée. Je crois que je vais me reposer un peu ici, m’excusai-je n’ayant aucune envie de voir Grégory et Vanessa se coller l’un à l’autre suspendus aux arbres, plus complices que jamais, sans oublier que je n’avais aucune envie de pédaler durant des kilomètres en pleine nature.

– Tu as raison, repose-toi, conclut Grégory sur un ton sarcastique.

Je devinai que cela devait autant l’arranger, si ce n’était plus que moi, de ne pas m’avoir dans ses pattes après notre discussion d’hier soir. Ainsi, il digérerait plus rapidement le contenu de cette conversation et l’amertume que mon aveu avait déclenchée en lui.

– Je peux te tenir compagnie, si tu veux, se proposa Alex.

– Camille est une grande fille ! Elle n’a pas besoin qu’on la chaperonne et encore moins qu’on lui tienne la main, rétorqua Grégory à son ami.

Sa jalousie s’exprimait et il était certain que les intentions d’Alex ne lui étaient pas inconnues depuis hier soir. Il n’approuvait pas ce rapprochement. Il voyait bien que les pensées de son ami allaient au-delà du domaine amical. Il n’avait aucune envie qu’il s’immisce de façon trop importante dans ma vie.

– Inutile de faire ton petit numéro de dragueur. Il n’y a rien à faire, crois-moi. Hier soir, je lui ai proposé de nous amuser gentiment dans ma chambre pour faire plus ample connaissance et elle a refusé sans ménagement, rit Nicolas.

Grégory rit aussi, mais jaune. Quant à Alexandre, il détourna son regard dans ma direction avant de le reporter sur Grégory puis sur Nicolas, doutant probablement que sa remarque soit sérieuse.

– Allez, ne fait pas cette tête ! Il y a des millions d’autres filles, sans vouloir t’offenser Camille. Tu trouveras forcément quelqu’un qui te correspondra, Alex. De toute manière, c’est étrange, mais je ne vous imagine pas du tout ensemble, tous les deux. Vous n’êtes pas suffisamment bien assortis, souligna Nicolas.

– N’importe quoi ! Les couples qui paraissent parfois les plus mal assortis se retrouvent être les plus solides ! Regarde, c’est comme Arielle Dombasle et Bernard Henri Lévy, le philosophe flanqué de sa poupée Barbie ! s’écria

Vanessa, accentuant la gêne ambiante.

– Je te remercie, mon amour, pour cet exemple très parlant et après toutes ces paroles très profondes, je crois que nous devrions nous préparer... excepté Camille puisque tu as décidé de rester ici, conclut Grégory.

– Ne vous inquiétez pas pour moi, ajoutai-je.

– C'est vrai, j'avais oublié à quel point tu te suffis à toi-même, termina Grégory se levant de table pour couper court à la conversation.

– On a raté un épisode ? Ne me dis pas que je me fais des idées. Je le connais assez pour dire qu'il paraît avoir une dent envers toi, alors ? questionna Vanessa interloquée, la puce à l'oreille.

– Une dispute de rien du tout. Il s'en remettra, ce n'est pas la fin du monde.

– À propos de quoi, si ce n'est pas indiscret ? demanda-t-elle.

– Tu n'as qu'à lui poser la question, renvoyai-je la balle dans le camp adverse.

Après tout, il n'avait qu'à assumer la portée de ses paroles et les conséquences de ses actes. C'était lui qui m'avait avoué ses sentiments, lui qui avait admis tenir si peu en estime sa copine qu'il était prêt à la jeter sur un simple acquiescement de ma part. Il n'avait qu'à se débrouiller avec elle. C'était son problème, nullement le mien.

J'imaginai déjà sa tête si j'avais eu l'audace de lui avouer d'une main de maître la vérité. Cela aurait été une expérience jouissive et Grégory aurait sûrement écopé d'une belle crise de jalousie. Mais l'idée s'évapora aussi vite qu'elle m'était venue. J'étais bien incapable de lui faire une chose pareille, même si je pensais nerveusement qu'il mériterait que je le fasse, rien que pour lui montrer que je n'étais pas prête à encaisser toutes les critiques émanant de lui sous prétexte qu'il était mon meilleur ami, que j'avais peut-être laissé les choses dérapier, de sorte qu'il en était venu à ressentir à mon égard plus que des sentiments amicaux. Mais cela s'était fait à deux. Si responsables il y avait, il était également mouillé jusqu'au cou.

Vanessa se leva de table. Nicolas et Alex l'imitèrent, me laissant seule, à débarrasser bêtement la cuisine. C'était l'unique moyen d'éviter de les croiser avant qu'ils ne soient sortis de cette maison. La motivation semblait faire défaut à Grégory, qui veilla du mieux qu'il le pouvait à m'ignorer. Alex tenta de s'assurer que j'étais certaine de ne pas changer de décision, ce en quoi je le rassurai.

Une fois la porte claquée, j'expirai de soulagement, envoyant valser l'éponge dans l'évier. J'allais avoir un moment à moi aujourd'hui, un moment pour moi. La solitude était parfois salvatrice. C'était un excellent palliatif à la tension qui régnait dans cette maison.

Pour me détendre, rien de tel que de me défouler sur *Heavy Cross* de Gossip, une serpillière espagnole à la main, sautillant de partout. Le meilleur sport qui soit. Puis, toute poisseuse de transpiration, je pris le soin de me doucher avant de descendre en flèche le réfrigérateur comme moi seule en avais l'art et la manière, puis je filai faire un petit tour à vélo dans les rues de Vallon afin de dénicher quelques tabloïds. Je finis par me diriger vers la plage. Il n'y avait rien de mieux pour se détendre que de lire toutes ces âneries.

J'avais pris deux exemplaires de ces torchons. Je savais que je ne devrais pas lire ce genre de magazines ! Le premier magazine people comportait des pages et des pages sur la relation Paradis/Depp, des semaines qu'on nous rabattait les oreilles avec ça. Monsieur faisait sa crise de la cinquantaine et Vanessa était concurrencée par une jeunette, Amber Heard. De toute manière, dans ce milieu, tromper ou être trompé est devenu le lot de toutes les stars, à tel point que les couples présentés sous un angle bien sous tout rapport paraissaient plus louches que ceux qui empruntent des tournures de scénarios aussi tirés par les cheveux qu'*Amour, Gloire et Beauté*. Ça n'en finit jamais ! Il y a de quoi inspirer les plus mauvais scénaristes du monde entier.

Le premier magazine dévoré, je jetai ensuite mon dévolu sur le second. J'y retrouvai beaucoup d'informations similaires. Cependant, la page seize fut celle qui subjuga totalement mon attention. La faute à une photo d'Olga qui prenait la pause à côté de son producteur de mari, une coupe de champagne à la main, tout sourire. Dans le texte, une phrase se détachait du reste, en caractère gras, elle disait : « Olga n'a jamais autant aimé un homme qu'elle aime Jean Philippe. C'est l'homme de sa vie. Elle a tout prévu pour sa fête anniversaire... ». Je finis de lire l'article, sautant au passage quelques lignes inutiles. Dita, une chanteuse italienne produite depuis plus de dix ans par Spark serait là, probablement pour faire don de ses talents musicaux. Une marque d'affection touchante, entachée néanmoins par les rumeurs d'une ancienne liaison entre les deux. La petite sauterie devait avoir lieu à la résidence de ce dernier. Voilà quelque chose d'intéressant qu'il allait falloir creuser !

Ce serait bientôt l'anniversaire de Spark. Je ne devais louper ça et trouver le moyen de m'immiscer incognito à la petite fête. Comment ? Il me restait un peu

de temps pour planifier tout ça. Une bonne quinzaine de jours à peu près.

La journée touchait à sa fin et je me décidai à remballer ma serviette, enfiler mon short et mon débardeur puis sauter dans mes tongs pour retourner clore mes valises à la maison. Ils étaient tous déjà prêts à partir.

Ma valise déposée précautionneusement dans le coffre, je repris la même place qu'à l'aller, me replongeant également dans le même ouvrage. Ce ne fut que tardivement dans la soirée qu'Alex s'arrêta devant mon humble demeure. Je saluai Alex, car Nicolas et Vanessa dormaient déjà, harassés par leur épuisante journée. Ils étaient faits pour s'entendre, ces deux-là. Grégory descendit de la voiture pour m'ouvrir le coffre et m'aider à récupérer ma valise.

– Merci. Bonne nuit, dis-je lui déposant un timide baiser sur la joue, soucieuse de ne plus me montrer aussi démonstrative qu'auparavant afin de ne plus provoquer le moindre malentendu entre nous.

– Bonne nuit.

– On s'appelle ? demandai-je.

– Je pense qu'il vaudrait mieux qu'on laisse un peu d'eau couler sous les ponts avant. J'ai besoin de digérer tout ça, ce que tu m'as dit. Ça m'a fait mal, tu sais.

– Je suis sincèrement désolée. Ce n'était pas mon intention.

– Ce n'est pas ta faute. Je l'ai bien cherché, mais pour l'instant, te voir me ferait plus de mal qu'autre chose et je n'ai pas envie que tu en pâtisses également.

– Je suppose que tu préfères que je ne vienne pas le week-end du Quatorze Juillet.

– Je crois que c'est préférable. Le temps que le malaise se dissipe...

– Tu connais mon numéro, conclus-je.

J'attrapai ma valise et me dirigeai vers la porte d'entrée du bâtiment.

J'entendis la portière claquer et le moteur redémarrer. Je ne pouvais pas lui en vouloir, à sa place, j'aurais réagi de la même manière. Pourtant, savoir cela ne m'ôtait pas le poids que j'avais sur la conscience.



Chapitre 12

Cela faisait une semaine que nous étions rentrés d'Ardèche et les sept jours que la semaine comportait ne semblaient pas être suffisants pour permettre à Grégory de reprendre son souffle. Je n'avais pas osé faire le premier pas. C'était lui qui avait tenu à cet éloignement, c'était donc à lui de revenir vers moi. Ce n'était pas à moi d'aller le chercher par la main, il était suffisamment adulte pour s'en rendre compte.

Ma vie sociale désormais ne relevait que du seul cercle professionnel, à tel point que je n'étais jamais aussi enthousiaste que le matin à l'idée de pouvoir bavarder avec quelques collègues autour d'un café. Je ne me plaignais jamais, ne faisais jamais allusion à ma vie privée. J'étais beaucoup trop discrète pour me faire remarquer. Je parlais de banalités désarmantes qui ne nécessitaient jamais que les autres me posent des questions ou rebondissent sur ce que je venais de dire. La vie des autres, à les écouter, me paraissait beaucoup plus mouvementée que la mienne.

Ces derniers jours, mon existence était d'un calme plat, d'un ennui mortel. J'avais bien tenté d'y mettre un peu de piment en cherchant à tort et à travers sur la toile un moyen de rentrer en contact pour la seconde fois avec Jean Philippe Spark, de m'introduire de manière incognito à sa fête d'anniversaire, seul moyen pour moi de faire une démonstration de mes talents, d'effacer ma dernière prestation totalement minable.

Pour me remonter le moral, je pouvais toujours compter sur Adam. Au vu de la situation merdique dans laquelle je me trouvais, je n'avais pas eu le cœur à refuser son invitation au Sport's Beach Café. C'était notre endroit préféré, on adorait s'y retrouver pour bavarder à l'abri des oreilles familiales, de manière à se livrer à nos petites confidences. Je ne rencontrais d'ailleurs Simon, son petit ami actuel, que dans cet endroit chaleureux, plongé dans une ambiance cocooning.

Le Sport's Beach était un endroit fréquenté en période estivale. Normal, le cadre était à tomber par terre, situé au bord de la plage du Prado et offrant une piscine extérieure. J'avais convié ma collègue, la brunette frisée prénommée Sara, à venir se joindre à nous, histoire de noyer le poisson si mon frère posait trop de questions. Nous devons nous retrouver à dix-huit heures pour l'After

Work du Sport's Beach afin de prendre l'apéro et faire trempette dans la piscine, puis poursuivre avec la soirée salsa à vingt et une heures trente, de quoi prolonger ce qui devrait être un bon moment de décompression. Pour l'occasion, le code vestimentaire était le blanc et j'avais revêtu ma plus belle robe blanche en lin.

Je me garai le long de l'Avenue Pierre Mendès France, parée de mon sac de plage, prête à me détendre. C'était du moins mon intention, jusqu'à ce que j'aperçoive une Audi Q7 noire foncer à vive allure sur l'avenue. Un rapide coup d'œil à la plaque d'immatriculation me confirma qu'il s'agissait de mon homme. Je tenais mon moyen de l'approcher. Je n'eus pas le temps de réfléchir. J'avais une occasion qui se présentait à moi. Je me jetai rapidement devant la voiture. Puis je fis semblant d'échapper malencontreusement mon sac sur le bitume afin de m'arrêter au beau milieu de la route pour le ramasser, ne calculant point le danger imminent qu'un impact produirait, priant pour qu'il parvienne à s'arrêter à temps.

Les pneus crissèrent. J'avais fermé les yeux, pas assez téméraire pour assister à toute la scène. Comme je m'y attendais, la portière côté conducteur s'ouvrit, mais ce n'était pas celui que je m'attendais à voir qui posa pied-à-terre. Cependant, son visage ne m'était pas inconnu. Il s'agissait de ce monsieur je-sais-tout que j'avais croisé à la soirée de charité de Spark. Il était vêtu simplement, une paire de lunettes de soleil sur le nez. Il s'empressa de me rejoindre, posant ses deux mains sur mes épaules dénudées.

– Vous allez bien ?

– Oui, confirmai-je, intimidée par cette deuxième rencontre soudaine.

C'était donc lui le propriétaire de cette voiture, lui que j'avais vu quitter la villa de Spark le soir où j'étais restée cantonnée à mon poste d'observation à épier la demeure. Il y avait quelque chose entre eux. Rencontrer l'un me permettrait de rencontrer l'autre, je commençais à en avoir la certitude. Mais pour l'instant, mon interlocuteur semblait vraiment en colère.

– Vous ne regardez jamais avant de traverser ? s'énerva-t-il.

– Et vous, vous roulez toujours aussi vite ? le narguai-je.

– Ça dépend...

Il s'arrêta brusquement de parler et fronça les sourcils.

– Oh, ça explique tout. Je comprends mieux le pourquoi du comment

maintenant, reprit-il.

– Pardon ?

– Vous êtes la fille déjantée qui a chanté durant la soirée de charité. Celle qui atterri ivre morte dans les toilettes des hommes, puis risqué de tomber du toit de l'hôtel si je n'avais pas couru à votre rescousse. Alors, il n'y a rien d'étonnant finalement à ce qu'il ne vous vienne pas à l'esprit de regarder autour de vous avant de traverser, conclut-il.

– Vous jugez toujours les autres avec autant de facilité ?

– Toujours, dit-il sévèrement.

Je ne répondis rien, soudain prise d'une violente migraine, et posai seulement la main sur mon front. Le contrecoup de l'adrénaline certainement. J'eus la subite impression d'avoir été frappée en traître sur le devant du crâne par une casserole en fonte. Le sol vacillait dans mon esprit. Je sentis son bras passer sous mon épaule et me soutenir quelques secondes, me laissant le temps de retrouver mes esprits.

– Vous êtes sûre que vous n'avez pas été touchée ? Vous devriez peut-être passer des examens à l'hôpital, histoire d'être rassurée, s'inquiéta-t-il.

– C'est juste l'effet du soleil, une insolation.

– Ça m'embête de vous laisser là, comme ça, dit-il.

– Si vous voulez vous rendre utile, vous n'avez qu'à me conduire jusqu'à la gare Saint Charles, m'empressai-je de le pousser à prolonger ces retrouvailles forcées.

Je ne perdais pas le nord. Autant prolonger l'instant le plus longtemps possible, histoire d'en apprendre un peu plus sur mon mystérieux et très appétissant inconnu. Pourquoi avoir choisi la gare Saint Charles ? Eh bien parce que j'étais certaine qu'une fois déposée là-bas, je retrouverais facilement un taxi pour revenir ici. Adam allait me tuer ! J'allais être en retard, mais cet instant était plus important que tout le reste. J'avais l'étrange sensation qu'il était la clé du dénouement de toutes mes tentatives infructueuses pour approcher le grand manitou Spark. Il était mystérieux et j'aimais justement percer à jour les mystères qui me résistaient.

– Un train à prendre ?

– Quelqu'un à retrouver, bluffai-je.

– Alors, je vous y emmène. C’est le moins que je puisse faire, dit-il avant de faire le tour du véhicule pour m’ouvrir la portière côté passager.

Je m’installai confortablement sur le siège en cuir beige. L’habitacle était frais, un délice par cette chaleur étouffante. Il prit place derrière le volant, en apparence concentré sur la route.

– Vous ne m’avez pas dit votre nom, le blâmai-je.

– Je m’appelle Maxime Spark.

IL dévia le regard une seconde fois dans ma direction. Puis reporta son attention sur la route.

Maxime Spark. Spark ? J’aurais dû m’en douter... Le fils bien sûr.

– Vous ne me demandez pas comment je m’appelle ? m’étonnai-je.

– Je le sais déjà. Il a été prononcé par le maître de cérémonie à la soirée de bienfaisance avant que vous ne débutiez votre prestation, Camille.

– Vous avez un lien de parenté avec Jean Philippe Spark ?

– Vous êtes plutôt perspicace, à ce que je vois. Effectivement, si nous ne partagions que le nom de famille, j’en serai satisfait... mais je suis son fils.

J’avais voulu capturer le père dans mes filets et j’y retrouvais le fils. Voilà qui expliquait leur proximité troublante lors de la soirée à l’hôtel Marriott et sa présence à Cassis. Pourtant, dans la grâce de ses traits, je ne retrouvais nullement ceux du père. Aucune ressemblance frappante n’aurait pu me faire croire à l’existence tangible d’un lien de parenté entre les deux hommes, aussi éloignés qu’ils puissent être. Certaines personnes ne ressemblaient pas du tout à leur parent. Attraper le fils n’était pas si mal, c’était une bonne voie pour atteindre le père.

Je n’accordai que peu d’importance aux routes qu’il empruntait jusqu’à ce qu’il s’arrête sur le bas-côté, juste devant les feux tricolores dans la rue Bernex à côté du Longchamp Palace, surnommé ici le café des artistes.

– Je n’en aurai pas pour longtemps ! dit-il avant de quitter le Q7 pour pénétrer dans le bar.

Avais-je le choix de faire autrement que d’attendre bien sagement ? Le Longchamp Palace était connu pour avoir été dans les années cinquante le repère des artistes du septième art. J’avais entendu beaucoup de vieux marseillais raconter dans toutes les rues de la cité phocéenne à tous les touristes qui

voulaient l'entendre que Pagnol et Raimu auraient dégusté à l'époque un pastaga au Longchamp Palace, de quoi faire de ce lieu un endroit mythique de Marseille. Il avait conservé un style très art déco.

Je n'avais pas remarqué tout de suite son téléphone portable posé près de la boîte de vitesse. J'étais tentée de le subtiliser. C'était une mine d'or qui renfermait des informations précieuses. Sans y réfléchir plus longtemps, je le glissai dans mon sac, priant pour qu'il ne remarque rien.

Je ne savais pas ce que Maxime fabriquait à l'intérieur, mais je le vis ressortir accompagné d'un probable homme d'affaires, lui serrer la main et se diriger à nouveau vers le Q7. Il remit le contact, reprit la route pour remonter le Boulevard National puis tourna ensuite sur le Boulevard Voltaire. Le déposé minute de la gare Saint Charles n'était plus qu'à quelques mètres.

– Bon, nous y voilà, déclara-t-il.

– Merci.

Je détachai ma ceinture et pressai la poignée de porte.

– Attends ! s'écria-t-il.

Soudain le stress me gagna : avait-il remarqué la disparition de son téléphone ?

– Oui ?

– Je... je voulais juste te souhaiter une bonne journée, conclut-il, tout sourire.

Je ne savais pas ce qu'il voulait me dire initialement, mais vu le ton faux qu'il avait emprunté en prononçant cette phrase, je me doutai que me souhaiter une bonne journée ne faisait pas partie de son intention de départ. Je le gratifiai d'un sourire tout aussi surjoué que le sien et quittai l'habitacle luxueux de la voiture pour regagner l'entrée de la gare, à l'affût du premier taxi qui voudrait bien de moi. Ce n'était pas gagné, vu le nombre de voyageurs pressés qui semblaient avoir en tête la même idée que la mienne. Une bataille de taxis s'annonçait et à ce petit jeu, je pouvais en coiffer plus d'un au poteau.

Je jetai un bref coup d'œil au Q7 qui s'éloignait de la gare, non sans être déçue que la conversation n'ait pas été plus riche que celle que nous avions eue, mais j'étais certaine de le revoir, surtout maintenant que j'avais son téléphone en main. Si je ne pouvais voir le père, alors je me rabattrais sur le fiston. Et puis, son côté belle gueule était assez agréable à admirer, je dois dire. Ma mission cachée et le jeu de séduction qui étaient en train de naître s'alliaient à merveille.

L'un dans l'autre, je trouvais un certain plaisir à sa compagnie. Je n'allais pas médire sur l'attrance physique qu'il m'inspirait même si je ne perdais pas de vue mon but ultime. Interdiction formelle de tomber amoureuse. Aucun lien, aucune attache, c'était la nouvelle règle que je m'instaurais. Juste une relation physique platonique. Rien qui ne puisse m'empêcher d'atteindre mon objectif.

Le premier taxi qui passa fut mien. Je dus courir pour devancer une femme avec un certain embonpoint et me jeter sur la banquette arrière. Je refermai la porte, priant le chauffeur de me conduire au Sport's Beach Café.

Lorsque le taxi me déposa devant le bar, ma montre affichait dix-huit heures quarante-sept. Ils allaient me tuer ! Je payai la course en liquide et me hâtai. Je pénétrai avec anxiété dans l'enceinte de l'établissement, les voyant tous les trois regroupés autour d'une table, à quelques mètres de la piscine, un verre de mojito pratiquement vide posé devant eux et savourant quelques délicieux tapas. Lorsqu'ils m'aperçurent, ils se levèrent. J'embrassai Simon, Sara puis Adam et m'assis sur la seule chaise de libre.

– Tu es en retard, me fit remarquer Adam.

– Désolée, j'ai eu un léger contretemps, m'excusai-je.

– Quel genre de contretemps ? questionna Adam.

– Laisse-la ! Tu vois bien que tu l'embêtes, avec tes questions, le morigéna Simon, connu pour sa douceur et sa gentillesse.

– J'avais quelques courses de dernière minute à effectuer et lorsque je suis repartie, j'ai été témoin d'un accrochage. Tu penses bien j'ai dû patienter jusqu'à que les conducteurs parviennent à remplir le constat, mentis-je.

– C'est pour cette raison que tu arrives en retard pour fêter nos un an ? s'étonna Adam.

Mon frère posa sa main sur celle de Simon, l'air heureux.

– Vos un an ? m'exclamai-je, surprise.

– Oui, cela fait un an jour pour jour que nous nous connaissons, avoua Simon.

– Désolée, j'avais complètement oublié, dis-je, gênée de ne pas avoir fait le lien avec leur invitation pressante.

En secret, je pensai également que cela faisait un an qu'Adam cachait sa relation avec Simon à tout son entourage. Il n'y avait que moi et Rose qui étions au courant, ainsi que la famille de Simon qui est beaucoup plus ouverte que la

nôtre. Mais je ne voulais pas gâcher leur enthousiasme ce soir.

– Ce n'est pas grave. Maintenant que tu es là, il n'y a pas une minute à perdre.

Adam héla un serveur. Il commanda une seconde assiette de tapas ainsi que leur meilleur champagne. Quand Adam était heureux, il ne comptait pas, et ce soir, il n'avait aucune envie de regarder à la dépense.

Nous nous déridâmes autour d'un verre de champagne et l'atmosphère se détendit. Sara m'était d'un précieux soutien à chaque question gênante que mon frère me posait. Elle jouait son rôle de bouclier à merveille. Une fois rassasiés en tapas et en boisson, nous profitâmes d'un petit plongeon dans la piscine. L'eau y était bonne. La chanson *Rayos de Sol* de José de Rico résonna, annonçant le début de la seconde partie de soirée.

Les pas de danse salsa s'enchaînèrent jusqu'à l'épuisement total. Cette soirée m'avait autant remonté le moral qu'épuisée, et ce fut à moitié endormie que je parvins à retrouver mon chemin et à m'allonger dans mon lit. L'autre chose qui occupait une bonne partie de mon esprit, c'était le téléphone portable de Maxime. Je n'avais pas eu le temps de le fouiller de fond en comble, mais demain j'y apporterai une expertise tenace.



Chapitre 13

Mon plan d'action, je l'avais finalement échafaudé, de sorte que rien ne puisse relever du hasard. J'avais pas mal cogité sur ce qui s'était passé, sur la manière dont ce téléphone m'avait sauté furtivement dans les mains. Même si l'acte n'était guère glorieux, je ne pouvais le regretter, car c'était devenu mon pass d'entrée pour la petite fête intimiste – au sens seulement de la planète people – donnée en l'honneur de l'anniversaire de Spark. S'il y avait un invité dont je ne craignais pas l'absence, c'était bien Maxime, son fils. Il y aurait au moins une tête parmi la foule qui ne me serait pas inconnue.

J'avais passé au crible son téléphone portable durant des heures, inspectant chacun de ses voyages, mettant à mal sa vie privée, sans égard pour les messages un peu coquins qu'il comportait, ce qui au passage me faisait dire que sa petite amie officielle, Stéphanie Lacoste, n'allait pas être facile à combattre vu la verve avec laquelle elle s'adressait à son compagnon dans des textos parfois un peu crus. Il y avait de quoi écrire un roman porno, avec tout ça. Enfin, à condition d'ôter tous les messages qui s'incrustaient entre ces derniers, qui étaient de l'ordre d'une dizaine par jour et qui répétaient toujours la même chose : « Je t'aime. Tu me manques ». Avait-elle si peu confiance en elle pour écrire cela à longueur de journée ? Comme si répéter inlassablement ces mots pouvait accroître les sentiments du destinataire. D'ailleurs, j'avais remarqué que Maxime ne se donnait même pas la peine de répondre à tous ses messages, se contentant parfois dans un élan de bonté, de la réponse concise, évasive et véritablement exaspérante : le « moi aussi ».

Pour tout dire, il y avait un nombre impressionnant de contacts dans le répertoire de son téléphone portable, un réseau social et professionnel remarquable. Maxime Spark avait de nombreuses cordes à son arc. J'avais pu repérer dans ses listes d'appels les personnes qu'il contactait plus fréquemment que les autres et je ne m'étais d'ailleurs pas privée pour taper leurs noms dans un moteur de recherche et découvrir à qui j'avais à faire. Parmi ses appels fréquents, il y avait son avocat, d'autres producteurs bien sûr, sa décoratrice d'intérieur, des studios d'enregistrement, des musiciens, et sa chère et tendre qui au vu des rumeurs qui circulaient sur internet, l'était bel et bien, mais de manière

plutôt cyclique. Ils semblaient être les champions olympiques toutes catégories de la séparation éclair.

Stéphanie Lacoste était mannequin à ses heures et ayant un peu perdu de sa prestance et de sa plastique avec ses trente ans bien tassés, les podiums semblaient la bouder de même que les magazines de mode et les publicistes. Elle s'était alors rabattue sur la peinture, à ce qu'en disaient certains sites web. J'étais curieuse de savoir ce qu'elle pouvait bien peindre. Enfin, toutes les pages internet qui faisaient allusion au couple semblaient s'accorder sur la folle passion qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre et l'impossibilité qu'après une dispute ils ne parviennent à se réconcilier. Quel journaliste pouvait sortir des âneries pareilles ? Bon d'accord, cela faisait six ans selon mes sources qu'ils se connaissaient et vivaient une romance épique, mais si l'on déduisait le temps qu'avaient duré leurs nombreuses séparations, j'étais certaine qu'on pouvait réduire cette durée de moitié. Ne dit-on pas que l'amour ne dure que trois ans ? Ils étaient donc proches de la fin, ces deux-là.

Je ne savais pas encore à quelle sauce je m'apprêtais à être mangée en me risquant à débarquer à cette fête, mais j'avais mon ticket d'entrée. Une petite usurpation d'identité ne pouvait pas m'être fatale. J'avais retenu le nom d'une cousine éloignée à ce qu'avait pu m'en dire internet, et il ne me restait plus qu'à découvrir si cela suffirait à m'ouvrir la porte d'entrée.

Je n'allais d'ailleurs pas tarder à le savoir, car, vêtue en accord avec les circonstances d'une robe noire en dentelle légèrement décolletée et moulante, je tournai le volant pour emprunter le chemin menant à l'entrée de l'immense propriété où devaient avoir lieu les réjouissances mondaines. J'avais choisi cette tenue parce qu'elle m'était apparue comme étant une réplique d'une robe signée d'Alexander McQueen.

Deux gardes se trouvaient devant l'entrée de la propriété, vêtus d'un costume-cravate, lunettes de soleil noires et oreillettes dans les oreilles. Une parfaite réplique de Kevin Cosner dans *Body Guard*. L'un d'eux me fit signe de m'arrêter. Il s'approcha de la vitre et me fit signe de l'abaisser. Il se pencha vers moi, me scruta quelques secondes puis dévia le regard dans l'habitacle de la voiture.

– Votre nom ?

Visiblement, les formules de politesse ne semblaient pas faire partie intégrante de sa mission de protection. La tension monta d'un cran. Allait-il s'apercevoir de

quoi que ce soit ? Allais-je me faire griller, là, à seulement quelques mètres du but ?

Je pris une grande inspiration pour éviter à mes pauvres joues de prendre une teinte rosée et d'éveiller ainsi la curiosité du pitbull qui m'observait minutieusement, avant de formuler ma réponse pré-élaborée depuis quelques jours avec soin :

– Émilie Barcens, balançai-je sans vergogne.

– Veuillez patienter quelques minutes, dit-il avant de s'éloigner.

Je le regardai avec inquiétude tenir l'oreillette de sa main droite et discuter avec un interlocuteur mystère. Se doutait-il de quelque chose ? En même temps, j'avoue que la tentative était osée. Si la vraie Émilie était déjà présente, alors je n'avais aucune chance de parvenir à fouler la pelouse de cette luxueuse propriété ou pire encore, si le visage de la demoiselle était connu de cet affreux énergumène, j'étais fichue !

Mais ce n'était qu'une cousine éloignée, et qui dit éloignée, dit que les rencontres ne devaient pas vraiment faire partie du quotidien. Sans compter que la jolie Émilie Barcens devait très certainement être en train de fouler le sol américain en ce moment même, selon certaines sources que j'avais pu consulter. Alors, il n'y avait que très peu de chance qu'elle puisse faire acte de présence ce soir, mais, comme je n'étais pas connue pour être chanceuse, je patientai en essayant nerveusement d'arracher quelques peaux mortes sur le côté de mes ongles. Mon pitbull revint, la mâchoire toujours serrée. J'hésitai déjà à faire marche arrière.

– Allez-y, dit-il en procédant à l'ouverture des grilles.

J'étais prête à crier de joie, mais je contins mon excitation pour ne pas attirer l'attention sur moi. Je m'engouffrai dans l'enceinte de cette villa aux allures de château. Une masse compacte de voitures s'accumulait au fond de la propriété. Je me garai, descendis de la voiture et en fit le tour pour ouvrir le coffre. À l'intérieur, j'y avais soigneusement plié la veste de Maxime. Celle qu'il m'avait délicatement posée sur les épaules, ce premier soir où j'avais fait sa connaissance dans les toilettes des hommes. Pourquoi l'avais-je embarquée avec moi dans cette soirée ? Eh bien, parce qu'elle faisait partie intégrante de mon plan final. Il fallait terminer la soirée en beauté. Ainsi, je ne lui laissais aucune chance de m'ignorer. J'avais tout prévu, et cela dans les moindres détails. Il n'y avait aucune minute à perdre.

La veste suspendue à mon avant-bras, je me dirigeai vers l'arrière de la propriété. Je n'étais pas étonnée d'y retrouver déjà une foule plantée dans l'immense jardin qui revêtait des airs de golden party élyséenne. La plupart des dames étaient odieusement coiffées de ces chapeaux que l'on ne voyait habituellement qu'à la cour d'Angleterre. Tous semblaient sortir d'un autre monde et je parvins non sans mal à distinguer parmi tous ces invités de haut rang, le maître de maison en grande discussion avec un petit groupe d'hommes et de femmes du beau monde. Son épouse était à ses côtés.

Je fis le tour du jardin, observant de loin les invités. Je devais me faire la plus discrète possible si je voulais que mon plan se déroule sans accroc. Je m'inquiétais tout de même de ne pas voir Maxime. Il ne pouvait pas déceintement zapper l'anniversaire de son père. Je ne sais pas pourquoi, cela me mit d'un coup de mauvaise humeur. Mais la vue de cette chère Irina me remonta le moral.

Elle était splendide dans sa robe en mousseline rouge et, tel un rapace, je ne la quittai pas des yeux. Elle était mon premier cheval de bataille ce soir et je devais commencer par la travailler au corps. Je vous rassure, je n'avais aucune idée macabre derrière la tête, seulement l'intention de l'écarter du devant de la scène, juste pour quelques minutes.

Je m'approchai de ma proie qui bavardait longuement avec un jeune homme au physique plutôt agréable, me glissai à leur côté pour être aux premières loges de la conversation, faisant mine d'être très intéressée par une coupe de champagne. Je ne me détournai pas, trop inquiète à l'idée qu'elle voit mon visage, car même si je n'avais pas marqué les esprits la première fois que nous nous étions trouvées dans une même pièce, il restait tout de même une infime probabilité qu'elle se souvienne de ma minable prestation.

Leur conversation tournait exclusivement autour de ses prochaines apparitions télévisuelles. Je la regardai minauder et avaler quelques gouttes de champagne. Par miracle, elle posa son verre sur le rebord d'une table et s'excusa auprès de son ami, prétextant devoir se refaire une beauté. Une fois disparue et le fils à papa auquel elle s'adressait parti compter fleurette à une autre, je m'approchai furtivement de son verre. Je ne pensais pas que cela pouvait être si facile !

Je saisis la petite fiole que j'avais dissimulée dans mon sac et en déversai le contenu dans la coupe de champagne. Je ne voulais pas l'empoisonner, seulement faire en sorte qu'elle soit indisposée pour la soirée. J'avais trouvé ce produit sur un site internet. Il s'agissait d'un diurétique. Les conseils d'utilisation sur l'étiquette indiquaient de ne pas verser plus de cinq gouttes dans

un litre d'eau. Un flacon entier devrait donc avoir l'effet fulgurant que je recherche. De sorte qu'Irina serait obligée de camper sur la cuvette des toilettes. Je n'aurais plus qu'à prendre sa place.

Je laissai le verre en évidence et décidai de me rendre à l'intérieur de la villa. Là, une employée de maison me proposa de me décharger de mon sac et de la veste de costume que je tenais encore fermement en main. Je lui laissais le tout.

Une fois les bras libres, je pris l'initiative de faire le tour du salon. Comme je ne trouvais pas l'objet de mes recherches, je retournais vers le lieu de mon crime pour voir si mon plan avait fonctionné et, forcée de constater que non, car le verre était toujours plein et n'avait pas bougé d'un millimètre. J'étais forcée de passer au plan B. Si mademoiselle n'avait pas l'intention de porter à nouveau ce verre entre ses mains, alors j'allais le lui mettre moi-même.

Je me dirigeai à nouveau vers l'intérieur de la villa à la recherche d'Irina, mais lorsque j'aperçus un couple d'amoureux en sortir bras dessus, bras dessous, tout sourire, je dus bifurquer. Du coin de l'œil, j'avais évidemment remarqué qu'il s'agissait de Maxime et de sa Stéphanie. Je croisai quelques secondes son regard et je crus y lire de l'étonnement. Il sembla se figer un instant alors que sa dulcinée lui dévorait le cou. Quant à moi, apeurée qu'en m'ayant remarquée il fîche tout par terre, je m'étais terrée dans un coin à l'abri de tous les regards. Je crus m'évanouir lorsqu'un serveur me surprit et me demanda si j'allais bien. Je lui confirmai que tout allait pour le mieux et fis lentement demi-tour, et lorsque j'aperçus leurs silhouettes, près d'un immense noyer au fond du jardin, je fus soulagée. Je m'empressai de regagner l'intérieur avec l'objet de mon plan machiavélique.

Je n'eus pas de mal à retrouver ma proie et à m'en approcher. Je ne cessai de me répéter intérieurement que je pouvais le faire. J'avais assez de cran maintenant pour aller jusqu'au bout sans jamais sourciller. Elle me tournait le dos et le miracle que j'espérais se produisit sans même que je n'aie eu à bouger le petit doigt. Elle posa le verre qu'elle avait dans les mains sur la table basse juste à côté d'elle. Je le subtilisai et déposai celui que je gardais précieusement en main depuis quelques secondes.

Lorsque je la vis le saisir, je jubilai intérieurement. Elle le porta à ses lèvres et en avala le contenu. Première mission accomplie. Je m'éloignai rapidement. Cependant, lorsque j'aperçus Maxime par la fenêtre passer en revue le jardin, je pressai le pas et demandai à une employée de maison le chemin des toilettes. Le meilleur endroit pour me planquer.

Je restai de longues minutes enfermée dans les W.C., à guetter les allées et venues. Puis, lorsque plus personne ne fit son entrée, je compris que le moment le plus important de la soirée était venu. Je m'échappai de ma cachette et regagnai le jardin où Jean Philippe Spark donnait un petit discours pour remercier tous les invités d'être venus et de s'être montrés généreux. Il finit par remercier sa sublime femme qui lui souffla un baiser. Il la couvrit de compliments devant la foule entière. Il n'eut pas un mot pour son fils, qui d'ailleurs ne semblait pas présent dans la foule amassée. Il conclut en souhaitant à tous une bonne soirée et remercia sa nouvelle pépite Irina pour son talent hors du commun, qu'elle allait s'apprêter à nous faire partager.

Cependant lorsqu'il l'appela à maintes reprises et qu'elle ne se manifesta pas, éveillant la curiosité de tous, je ris intérieurement. Embarrassé, Spark décida de faire patienter tout le monde en les invitant finalement à déguster le dessert avant d'écouter la voix enchanteresse d'Irina. Je le vis quitter le micro planté devant la piscine et questionner quelques employés de maison, sûrement pour savoir où était passée sa chanteuse phare. Il pénétra ensuite dans la maison où des employés sortaient à tour de rôle pour apporter aux invités d'immenses gâteaux. C'était un véritable branle-bas de combat.

Je lissai ma robe, satisfaite de mon ingéniosité. J'avais gagné la partie. Je saisis un verre de champagne et l'avalai d'une traite. Lorsque j'aperçus Maxime dans le jardin venir à ma rencontre, je me précipitai vers le micro. Il se figea d'effroi alors que je le saisissais à pleine main. Je m'éclaircis la voix et provoquai un silence quasi immédiat parmi la foule des invités, qui m'observaient comme une bête curieuse. Je pris mon courage à deux mains alors que Monsieur Spark réapparut dans le jardin en compagnie d'Irina, blanche comme un linge. Il s'arrêta net à l'entrée de la villa, ne comprenant pas ce qui se passait. Cela n'aurait pas pu mieux se dérouler.

– Bonsoir ! Ne vous inquiétez pas, je ne vais pas vous importuner très longtemps. Cependant, je ne peux résister à l'envie de souhaiter un bon anniversaire à Monsieur Spark en chanson. J'espère que vous ne m'en voudrez pas pour ce petit aparté, conclus-je.

Chanter a capella était un stress supplémentaire, mais je me jetai à l'eau sans hésitation. J'avais choisi une chanson de Francis Cabrel, *Je t'aimais, je t'aime, je t'aimerais*. Je saisis le micro dans mes mains dès les premiers mots prononcés et ne pus me résoudre à quitter des yeux Maxime, alors que sa petite amie avait sa tête couchée sur son épaule. Certains couples se mirent à danser un slow.

L'émotion était au rendez-vous. C'était une de mes chansons préférées depuis toute petite, les paroles étaient tellement belles et sincères qu'elles ne pouvaient laisser de marbre.

Les guitaristes d'Irina étaient derrière moi et prirent le relais pour m'accompagner. L'instant était magique, j'avais l'impression de graviter dans la stratosphère, bercée au creux d'un nuage. J'étais aux anges. J'avais réussi ! Pour la première fois que je planifiais quelque chose, j'avais obtenu ce que je voulais.

Je jetai un œil à Spark. Les yeux écarquillés de surprise, aux côtés d'une Irina contrite par ses maux de ventre et qui faillit même vomir sur les chaussures du célèbre producteur. Un moment d'extase, qui dura jusqu'aux dernières paroles de la chanson. Tout le monde tourna alors son attention dans ma direction. Je conclus cet instant en souhaitant un joyeux anniversaire à Spark et filai à toute allure à l'intérieur de la maison pour y retrouver mes affaires, tout en prenant soin d'éviter de passer près de Maxime et de sa chère Stéphanie. Je réclamai mes affaires à une employée de maison. Lorsqu'elle me donna la veste, je lui tendis à nouveau.

– Ce n'est pas la mienne, mais celle de Maxime Spark, vous pouvez lui rendre pour moi, s'il vous plaît ? lui demandai-je.

– Bien sûr. Comptez sur moi Mademoiselle, acquiesça la servante.

Je fis le tour de la villa pour retrouver ma voiture. Je fouillai mon sac à la recherche de mes clés et lorsque je les eus trouvées, je déverrouillai les portières. Les feux clignotèrent, mais je n'eus pas le temps d'ouvrir la porte avant qu'une main atterrisse sur mon épaule. Je me retournai, me doutant déjà qu'il s'agissait de Maxime. Je lui fis face. Il était là, planté devant moi dans son sublime costume-cravate. Ses traits étaient tirés.

– Tu t'immisces souvent dans les soirées privées sans y être invitée ? demanda-t-il.

– La preuve, répondis-je tout sourire.

– Tu t'es plutôt pas mal débrouillée, cette fois-ci.

– Plutôt ? m'offusquai-je.

– Si l'on considère le fait que tu ne chantais pas faux, le terme « plutôt » est le bienvenu. Tu aurais pu faire mieux, je pense. Qu'est-ce que tu cherchais en venant ici ?

– Je ne sais pas, mais mon petit doigt me dit que tu as une idée, le provoquai-

je.

Les sourcils froncés, il m'incendiait du regard. Il avait l'air très en colère.

– Je pense que tu es une opportuniste. Je commence à trouver cela étrange que tu sois toujours sur ma route...

– Je ne sais pas ce que tu vas imaginer ! m'agaçai-je.

– Je ne m'imagine rien, je constate, trancha-t-il.

– N'as-tu pas pensé que c'était toi qui te trouvais toujours en travers de la mienne ?

– Non et je te soupçonne d'avoir une idée derrière la tête !

– Laquelle ? demandai-je, intriguée.

– Je ne sais pas, mais si c'est ce que je pense, laisse-moi te dire que tu perds ton temps !

Je n'avais nullement envie de me lancer dans ce genre de discussion maintenant. C'était le moment de filer.

– Bonne soirée, dis-je ouvrant enfin la portière de ma Mini.

– Attends ! dit-il en la retenant pour m'empêcher de la refermer.

– Quoi ?

– Tu n'aurais pas quelque chose à me rendre ?

– Je ne vois pas de quoi tu parles, mentis-je.

– Ah non, vraiment ? s'étonna-t-il.

– Non, réaffirmai-je sèchement.

– Je te rencontre pour la première fois à cette soirée de charité, puis tu te jettes littéralement sous les roues de ma voiture. Maintenant, tu t'introduis chez mon père en te faisant passer pour une cousine. Ne me prends pas pour un idiot ! Tu te doutais bien que tu ne passerais pas inaperçue. Je n'ai pas voulu faire de scandale, c'est la seule raison pour laquelle je n'ai pas ordonné aux gardes de te mettre dehors, mais la prochaine fois, je ne serai pas aussi tendre, me prévint-il.

– Il n'y aura pas de prochaine fois, me vexai-je.

– Très bien, conclut-il en refermant la porte, me tournant le dos pour se diriger vers la propriété.

Non, mais quel abruti de première classe, celui-là ! Il se prenait pour qui, pour

me parler sur ce ton ? Qu'il aille au diable ! Je déglutis amèrement en repensant au petit mot que j'avais laissé dans sa veste. C'était foutu, il n'aurait plus le moindre doute sur mes intentions maintenant. J'aurais peut-être dû attendre. J'avais certainement franchi une étape trop vite, mais il était trop tard pour faire marche arrière. Il m'avait vue venir et cela était prévisible. Mais malgré tout, rien n'était perdu. Je comptais bien le travailler au corps autant que je le pourrais. S'il fallait atteindre le fils pour toucher le père, je n'aurais aucun scrupule à le faire. Il avait en plus pour lui un physique avantageux.

J'éclipsai néanmoins tout net de mes pensées la volupté de ses merveilleux traits, de tous ses charmants attraits pour me concentrer de nouveau sur le but ultime de ma mission, le nec plus ultra de toutes les opportunistes en quête de reconnaissance rapide et fulgurante : le jeu dangereux de la séduction. Tout n'était pas perdu. Il avait peut-être vu juste dans mes intentions, mais j'étais bien placée pour savoir que les sentiments et les attirances physiques peuvent faire basculer bien des situations compromises par avance. Le jeu n'en devenait que plus amusant.

Puisque le chant ne semblait pas être suffisant pour parvenir de manière honnête à obtenir ce que je désirais, alors il me fallait y mettre les formes. Heureusement pour moi, mère nature m'en avait doté de généreuses.

Je démarrai le moteur et quittai la propriété pour dévaler en sens inverse les routes escarpées qui m'avaient permis d'y arriver. Il restait encore une petite chance que Maxime change d'opinion. D'accord, la deuxième phase de mon plan, celle qui devait se poursuivre après la fête d'anniversaire, était déjà mise à mal, mais même s'il passait à côté de mon mot, je ne comptais pas le laisser filer entre mes doigts aussi facilement. Si je devais une fois de plus me jeter sous ses roues, je n'hésiterais pas.



Chapitre 14

Je me souvenais encore du soin avec lequel j'avais rédigé, sur la carte de visite vierge, cette simple phrase : « Rendez-vous demain soir, 19h, au Longchamp Palace. » Le message était on ne peut plus clair. Allait-il se risquer à venir ? Je commençai à en douter, alors que j'étais accoudée tristement au bar, une bière à la main, à attendre depuis plus de trente minutes qu'il veuille bien faire acte de présence. Chaque fois qu'un imposant véhicule noir passait devant le bar, un espoir naissait en moi pour mourir aussitôt.

Ce n'était pas un simple retard. Je venais de me faire poser un lapin. En même temps, je l'avais bien cherché. Pourtant, je pensais que l'invitation l'intriguerait assez pour faire le déplacement. Impossible qu'il n'ait pas eu le message. J'avais expressément demandé à l'employée de maison de lui rendre sa veste.

Je finis ma bière lentement. J'aurais pu en commander une autre, mais cela faisait déjà une heure que j'étais assise comme une idiote à siphonner désespérément des bières. Il était temps de me résoudre à rentrer chez moi.

Je réglai les consommations et sortis sans prendre la peine de récupérer ma monnaie. Les trois bières que j'avais avalées m'avaient éreintée. Le regard légèrement brouillé je montai dans ma voiture et glissai la clé dans le contact. Mais le moteur ne démarrait pas. Cette soirée était vraiment merdique.

Désabusée, je posai mon front sur le volant, espérant qu'un miracle se produise. Je n'avais pas l'argent nécessaire pour appeler un dépanneur. Je relevai la tête et remarquai qu'une carte avait été déposée sous mes essuie-glaces.

Curieuse, je descendis de la voiture pour la lire. Je ne connaissais pas cette écriture, mais en la lisant, je reconnus mon interlocuteur : « Attention à ne pas se faire prendre à son propre piège. Qu'est-ce que cela fait d'avoir le sentiment d'être prise pour une idiote ? Maintenant, c'est moi qui fixe les règles du jeu... ».

Quelle ordure ! Évidemment ! Le coup de la panne, ça ne pouvait venir que de lui ! Maxime Sparks ! Le moins que l'on puisse dire, c'était que je ne m'attendais pas à une telle entourloupe. Je venais de me faire avoir en beauté. Il était beaucoup plus malin que je ne le pensais.

Je déchirai le bout de papier en petits morceaux. Je n'avais plus le choix.

Surfant sur mon mobile, je composai le numéro d'un garagiste. A ce moment-là, un véhicule me frôla puis s'arrêta à mon niveau. La vitre passager se baissa me dévoilant l'identité du mystérieux conducteur.

– Garage Demures et Fils, que puis-je faire pour vous ? ... Allô ? Allô ? ... Vous m'entendez ? ... Al...

Je raccrochai immédiatement. Maxime me dévisageait, l'air satisfait. Que fabriquait-il encore dans les parages ?

– Monte ! ordonna-t-il.

Je ne bougeai pas d'un millimètre, croisai les bras, trop contrariée par sa petite machination ridicule pour avoir envie de lui répondre. Je le fusillai du regard. Pour ainsi dire, j'avais deux mitraillettes à la place des yeux et si elles avaient été chargées à l'heure, il agoniserait déjà.

– Monte ! répéta-t-il plus sèchement.

– Non ! protestai-je.

– Si tu veux pouvoir rentrer chez toi, tu n'as pas vraiment le choix, lâcha-t-il d'un sourire espiègle.

– Le coup de la panne, bien sûr ! Bravo ! Quelle brillante idée ! le houspillai-je.

– Je n'aime pas quand on me force la main, répliqua-t-il.

– Alors tu te venges en sabotant ma voiture ? Quelle classe ! ironisai-je.

– J'ai seulement pris les devants. Je ne vois pas ce qui te dérange dans ma façon de procéder. Tu ne t'embarrasses pas non plus des convenances, tu t'introduis chez les gens sans y avoir été invité.

– C'est quoi ton problème au juste ? Tu devrais consulter un psy ! Il y a quelque chose qui ne tourne pas rond chez toi ! sortis-je de mes gonds.

– Ne t'inquiète pas pour ta voiture, c'est juste la batterie. D'ici qu'on soit revenus, je peux t'assurer qu'elle sera de nouveau en état de marche. Alors, tu montes ? Je n'ai pas toute la nuit.

– Tu me le jures ? Je pourrais rentrer chez moi avec ma voiture ?

– On t'a déjà dit que tu étais pénible ?

– Des milliers de fois ! Et je le suis encore plus lorsque je n'obtiens pas les réponses à mes questions, arguai-je.

– Tu veux vraiment une réponse ?

Je hochai la tête.

– Je te promets que lorsque tu retrouveras ta voiture, elle sera comme neuve, dit-il.

– Je ne te connais pas ! Je ne sais pas ce que valent tes promesses ! Qu'est-ce qui me dit que ce n'est pas que du vent ?

– Allez, monte maintenant ! Tu voulais me parler, non ? Tu as intérêt à monter dans cette voiture, reprit-il.

Un Kangoo vert se dirigeait vers nous. Le feu tricolore passa au vert. La voiture s'arrêta puis klaxonna rageusement.

– Très bien, *je te laisse ici ! Bon courage avec ta voiture !*

Maxime releva la vitre côté passager puis roula au pas. Malgré l'énervement qu'il venait de me procurer, je ne pouvais pas me résoudre à laisser passer cette occasion. Je courus derrière le Q7, le suppliant de s'arrêter. Les feux-stop du Q7 s'allumèrent. Je saisis la poignée et m'assis péniblement sur le siège passager.

Maxime ne prononça pas un mot. Où allions-nous ? Je regardai la route par la fenêtre à la recherche d'indices. Le silence devenait tellement pesant alors que j'entrepris d'allumer l'autoradio. Je trouvai mon bonheur sur une station locale qui diffusait un morceau de Gossip : *Move in the Right Direction*. Maxime me regarda du coin de l'œil, visiblement de mauvaise humeur. J'augmentai le son de manière à ce que la chanson résonne dans l'habitacle. Il tendit le bras en direction de l'autoradio pour baisser le son avant de poser son regard inquisiteur sur moi :

– Je ne te pensais pas du tout fan de ce genre de musique, lança-t-il.

– Pourquoi ?

– Eh bien parce que toi, comparée à l'énergique Beth Dito, c'est comme comparer le jour et la nuit. Elle vit ce qu'elle chante, elle s'accapare la scène, elle la dévore à pleines dents, elle donne tout ce qu'elle a à son public. Tandis que tu chantes d'une manière intimiste, complètement enfermée dans ta bulle. On a presque le sentiment de déranger quand on t'écoute. C'est très perturbant.

Eh bien, il n'y allait pas avec le dos de la cuillère ! La critique était sévère et dure à digérer. Mais au fond de moi, je savais qu'il disait vrai.

– Ce que je veux dire, c'est que tu as beaucoup de travail à faire sur toi-même

avant d'atteindre un niveau comparable au sien, reprit-il.

– Pas la peine de te fatiguer, j'ai compris, répliquai-je, heurtée par ses propos.

– Non, tu ne comprends pas et c'est ça qui t'empêche d'avancer ! Tant que tu n'auras pas compris pourquoi tu chantes et qu'est-ce que cela implique, tu ne pourras pas t'améliorer ! Hier soir durant un instant, il s'est passé quelque chose, mais ce n'était pas suffisant. C'était beaucoup mieux que la première fois, mais si tu veux faire carrière, il va falloir *faire beaucoup plus que ça ! Donner tes tripes !* Sinon tu ne convaincras jamais personne de t'écouter, expliqua-t-il.

– Si je suis aussi mauvaise que cela, alors tu peux m'expliquer ce que je fais ici ? Pourquoi tu es venu ?

– Parce que j'ai écouté ta voix ! Tu as du potentiel Camille ! Et je crois que je serai capable de l'exploiter à bon escient.

– Et ? repris-je.

– Et tu en sauras plus lorsque le moment sera venu, conclut-il.

– Comment tu as fait ?

– Quoi ?

– Pour t'arranger afin de mettre hors d'état de marche ma voiture et pour débarquer au moment même où je sortais du bar ?

– J'ai des yeux et des oreilles partout, dit-il en souriant.

– C'est le patron du bar qui t'a prévenu ?

– C'est un vieil ami, il n'a pas hésité à me rendre ce petit service et à te distraire pendant qu'un de mes amis s'occupait de ta voiture.

– Donc tu étais dans les parages ? Tu ne trouvais pas plus simple plutôt que de me laisser poireauter de venir discuter dans le bar et de me dire tout ça de vive voix ?

– Non, tu avais besoin d'une leçon.

– Tu obtiens toujours tout ce que tu veux ? demandai-je.

– La plupart du temps, oui.

— Je m'en doutais !

— Ah oui et pourquoi ?

– Parce que tu fais partie des gens nés sous une bonne étoile qui obtiennent toujours tout ce qu'ils veulent !

– Et toi, tu fais partie de ces gens qui ne voient pas plus loin que le bout de leur nez et qui sont persuadés de toujours avoir raison, rétorqua-t-il.

La contrariété exprimée par ses muscles faciaux me fit rire.

– Eh bien au moins, on sait à quoi s'en tenir l'un vis-à-vis de l'autre ! Nous devrions être rassurés. Nous ne sommes pas parfaits, plaisantai-je pour détendre l'atmosphère.

Il sembla se détendre légèrement après ma remarque. Il haussa les épaules avant d'enchérir :

– *On dirait qu'on est enfin sur la bonne longueur d'onde tous les deux, se détendit-il.*

Il tourna son regard pour croiser le mien un instant, avant qu'il ne divague à nouveau sur le tracé escarpé et sinueux de la route sur laquelle nous nous trouvions, au sud de Marseille. Ce ne fut qu'à cet instant-là, alors que nous nous approchions des calanques, que je compris que notre destination était le port de Callelongue. Alors que le Q7 faisait son entrée sur le port, Maxime se gara le long de la route. Le ciel était déjà sombre. Nous étions loin de la nuit noire, mais la faible luminosité naturelle du lieu était contrecarrée par l'éclairage artificiel du port. Maxime arrêta le moteur et détacha sa ceinture. Il ferma sa porte et je descendis à mon tour, les jambes quelque peu engourdis. Je fis le tour de la voiture pour le rejoindre. Il ôta ses lunettes de soleil et admira une minute la beauté du lieu. J'observai tous ces cabanons. Le coin semblait perdu, loin de la civilisation marseillaise. Maxime s'éloigna et marcha le long de la route.

– Où vas-tu ?

– Suis-moi, dit-il simplement avant de descendre quelques marches.

L'escalier menait sur le quai. Je le suivis. Pour dire vrai, je commençais à prendre goût à ce petit jeu. Ce garçon avait l'art et la manière de créer l'effet de surprise, ce que je n'aurais imaginé sous ses dehors de monsieur-je-sais-tout. Il m'avait paru être l'archétype même du type fortuné, qui se sait beau gosse et qui en joue. Je m'étais aperçu au fil du temps passé à ses côtés qu'il ne roulait pas des mécaniques comme les gars des beaux quartiers. Il parvenait, pour une raison que je ne m'expliquais pas encore, à me captiver et cette idée m'angoissait déjà. Il possédait une prestance et une élégance naturelle. Note à moi-même : il fallait que j'arrête de le dévisager comme ça, sinon il allait finir par s'en apercevoir. Tête haute, épaules relevées, je chassai tous les sentiments controversés qu'il m'inspirait et descendis l'escalier en pierres, au pied duquel il

m'attendait. La suite de notre aventure ne devait pas être loin. Les deux pieds à quai, il marcha puis se posta devant un bateau de pêche. Puis il me fit signe de le rejoindre.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Ça ne se voit pas ? répliqua-t-il, amusé.

– J'ai le mal de mer, dis-je craintive à l'idée de monter dans ce mini bateau.

– Ne fais pas l'enfant !

J'hésitai.

– Bon très bien, puisque tu ne veux pas monter, je m'en vais seul, reprit-il.

Il approcha la main de la corde qui maintenait le bateau attaché au quai.

L'argument fit mouche. Je lui tendis la main afin qu'il m'aide à me hisser sur la coque du bateau.

– Tu vois quand tu veux, tu sais prendre de sages décisions, me taquina-t-il.

– Où va-t-on ? Ça tangué beaucoup, quand même. Je te préviens, je ne suis pas bonne nageuse !

– Cela fait un domaine de plus dans lequel tu n'excelles pas. Ça commence à faire beaucoup, s'amusa-t-il à mes dépens.

– Tu prends le risque d'avoir ma mort sur la conscience ?

– Ce n'est pas une idée qui m'est vraiment désagréable, mais nous ne sommes pas là pour ça. Ne t'inquiète pas, nous n'allons faire que quelques mètres seulement. Pour ton information, tu ne risques rien, j'ai passé des heures et des heures à pêcher sur ce bateau et jamais la houle n'est parvenue à le faire chavirer !

Je devenais de plus en plus pâle à mesure que le bateau bougeait.

Maxime détacha ensuite la corde et prit possession de la barre. Je n'avais jamais fait de bateau dans ma courte existence, mais je compris pourquoi ce moyen de locomotion n'était pas fait pour moi chaque fois que j'éprouvais un haut-le-cœur.

Une fois le port loin derrière nous, je remarquai que nous perdions de la vitesse. Les yeux levés vers l'horizon, je vis à une vingtaine de mètres un sublime yacht. J'en étais bouché bée. Le bateau tout éclairé se trouvait quelques mètres devant nous. Maxime croisa mon regard :

– Impressionnée ? Je ne t’entends plus, dit-il.

– C’est le tien ?

– Non. Le propriétaire est un très bon ami à moi et si je t’ai fait venir ce soir, c’est pour que tu le rencontres. Il était à La Ciotat cet après-midi et nous avons décidé de nous retrouver ici. Alors, qu’en penses-tu ?

– C’est magnifique.

– Tu n’as encore rien vu !

– C’est quel genre de « très bon ami » ? Je veux dire, sur une échelle de zéro à dix, il occupe quelle position ?

– Intéressée ? m’interrogea-t-il, surpris par ma question.

– Pas du tout. C’est juste que j’imagine que des amis comme ça, ça ne doit pas courir les rues.

– On se connaît depuis de nombreuses années. Et pour ta gouverne, je ne choisis pas mes amis en fonction de la valeur de leur patrimoine. J’ajouterais à la liste de défaut que j’ai pu établir te concernant que tu es vénale ! plaisanta-t-il.

– Très bien, et moi j’ajouterais à la mienne que tu n’es qu’un vilain rabat-joie ! le taclai-je.

Maxime se positionna derrière le bateau et jeta l’ancre. Puis il sauta sur le rebord en parquet du yacht. Il me regarda, attendant que je l’imite. Mais le bateau tanguait et les quelques centimètres d’eau de mer qui séparaient les deux engins ne m’inspiraient pas confiance.

– Allez ! Saute ! d

Il me tendit la main, prêt à m’apporter son aide.

– Je ne peux pas. Je vais tomber, refusai-je.

– Tu te moques de moi ! Il n’y a que trente centimètres tout au plus, je suis certain que si tu écarter un peu plus les jambes, tu devrais parvenir à poser tes deux pieds sur ce bateau !

– Et s’il y avait un requin, là en bas, qui se prépare à attaquer ? protestai-je, encore plus paniquée.

Il éclata d’un rire franc. Je savais que je n’aurais jamais dû visionner *Les dents de la mer*. J’en étais toujours autant traumatisée malgré les années.

– Je crois que tu as plus à craindre des méduses, répliqua-t-il.

– Tu plaisantes ? m’inquiétais-je.

Je fixai l’eau pour m’assurer que rien ne bougeait à la surface.

– Arrête de faire l’enfant et saute ! m’ordonna-t-il.

– Je te préviens, si je tombe à l’eau, tu tombes aussi ! le menaçai-je.

Pour toute réponse, il me tendit la main une seconde fois. Je l’attrapai. Il tira sur mon bras d’un coup sec, me faisant perdre l’équilibre. Je percutai son torse brutalement et nous projetai tous les deux contre le parquet. Sa tête heurta le sol. Je l’écrasais de tout mon poids.

– Tu m’étouffes ! Fais-moi penser d’ajouter à ma liste que tu as un sens de l’équilibre vraiment douteux.

Il se releva et se frotta l’arrière du crâne.

– Tu m’as déstabilisée ! me défendis-je.

– Il ne te faut pas grand-chose pour l’être ! Suis-moi, dit-il.

Il grimpa l’escalier qui se trouvait devant nous pour parvenir au premier étage du bateau puis s’attaqua aux marches du second escalier qui menaient au deuxième étage. Je le suivais, un peu stressée. Nous fûmes accueillis chaleureusement par le propriétaire du yacht. Un homme de taille moyenne âgé d’une quarantaine d’années, plutôt bien bâti, les cheveux légèrement grisonnants. Maxime fit les présentations.

– Je te présente Camille, dit-il.

Le concerné s’avança vers moi et me tendis sa main pour une poignée de main bien ferme.

– Vincent Delorme, enchanté de vous rencontrer ! J’ai beaucoup entendu parler de vous !

Instinctivement, je braquai mon regard sur Maxime, craignant le pire. Qu’avait-il pu lui raconter ?

– Je ne sais même pas pourquoi je suis ici, mais je suis pressée de le découvrir, répondis-je.

– Suivez-moi, dit-il.

Nous le suivîmes. Delorme poussa les portes vitrées qui nous permettaient d’accéder au luxueux salon intérieur. Le sol était en parquet nacré et du côté des fenêtres trônait un imposant canapé en cuir blanc en forme de U. Une petite table en bois exotique lui faisait face et un gigantesque écran plasma était accroché sur

le mur, en face du canapé. Des coupes de champagne semblaient déjà nous attendre, posées sur un plateau en argent sur la petite table basse. Un seau avec des glaçons dans lequel reposait le magnum de champagne était positionné juste à côté. Vincent Delorme nous invita à prendre place autour du canapé. Il nous tendit les coupes de champagne et vint s'asseoir à côté de Maxime.

– La traversée n'a pas été trop mouvementée ? questionna Delorme.

– Légèrement, souffla Maxime, me jetant un regard accusateur.

– Tu as pu réfléchir à ma proposition ? demanda Delorme à Maxime.

– Je n'ai pas encore de réponse, si c'est ce que tu veux savoir, mais j'y pense. Pour l'instant, ce n'est pas le bon moment. Elena n'est pas là ? tenta de changer de conversation Maxime.

– Elle arrive. Nous sommes allés faire un petit tour dans le jacuzzi avant votre arrivée, elle se change. Je vais la chercher. Je reviens tout de suite, faites comme chez vous, termina-t-il, avant de se lever pour traverser la pièce et rejoindre un couloir.

C'était le moment ou jamais de poser la question qui me brûlait les lèvres.

– Pourquoi tu m'as amenée ici ?

– Pour que tu le rencontres.

– Je m'en doute. Je veux dire, pourquoi tu veux que je le rencontre ?

– Vincent est producteur, confia-t-il.

– Et ? rebondis-je.

– Et nous sommes associés depuis quelque temps. Nous sommes producteurs, tu es chanteuse : voilà le schéma ! Je ne pense pas devoir arrondir les angles pour que tu voies où je veux en venir.

– C'est une proposition de contrat ? m'étonnai-je.

– Absolument pas ! nia-t-il.

– Alors, c'est quoi ?

– Une opportunité qui se présente à toi de le séduire, et alors la proposition de contrat tombera. Je l'ai convaincu de te rencontrer, ce qui n'est pas chose facile. Il est pas mal occupé en ce moment.

– Je croyais que tu n'aimais pas ma manière de chanter, soulignai-je, complètement perdue.

– Ce n’est pas ce que j’ai dit. Ce n’est pas ta manière de chanter qui ne me déplait, c’est ta froideur et ton manque d’entrain. Néanmoins, tu as un timbre de voix intéressant et des possibilités dont tu n’as certainement pas encore conscience. J’ai le sentiment qu’avec pas mal de travail on peut parvenir à faire quelque chose de bien. J’ai produit quelques d’artistes, et tous se sont révélés être de pures merveilles. La dernière en date, c’est Nolwenn Agostini, révéla-t-il.

Nolwenn, petite blonde aux yeux verts, était une chanteuse tout juste âgée d’une vingtaine d’années, à la voix grave et suave dont le dernier single avait caracolé en haut du classement durant quelques semaines d’affilée. Une entrée dans le monde musical par la grande porte. Son single est devenu, en l’espace de quelques jours seulement, le hit du moment archi diffusé sur les stations de radio. Impossible de passer à côté à moins d’être un ermite reclus dans la forêt amazonienne.

– Tu es son producteur ? m’étonnai-je.

– Nous le sommes tous les deux, Vincent et moi.

– Comment vous vous connaissez tous les deux ?

– Par le biais de nos pères respectifs, tous deux producteurs, tantôt amis et ennemis. À l’époque, on s’est retrouvé dans la même école privée en Angleterre. Une sorte de pension à la française. Nous avons partagé la même chambre. Nous avons fait les mêmes études, tous deux passionnés de musique. À l’université, un soir, nous en sommes venus à plaisanter en nous imaginant associés. Puis nos chemins se sont ensuite séparés après l’obtention de nos diplômes. Je suis allé vivre à Paris, il est resté sur Londres. Nous nous sommes croisés il y a deux ans à une soirée et depuis nous avons fait en sorte de garder le contact. Une jeune chanteuse a toqué à ma porte. Je l’ai tout de suite contacté pour savoir si cela pouvait l’intéresser. Il l’a écoutée, a été emballé et lui a fait signer un contrat dans la foulée, conclut-il.

– Qu’est-ce que je vais devoir faire ? m’inquiétai-je.

– Rester naturelle. De toute évidence, ce qui n’est pas ton fort !

Notre hôte revint très rapidement avec sa chère Elena derrière lui. Cette dernière nous salua et au son de son accent chantant, je devinais ses origines italiennes. Elle portait une robe violette dont le qualificatif était plus proche de celui d’un tee-shirt que d’une robe, au vu du mince bout de tissu qui avait peine à cacher entièrement ses fesses. Je ne la connaissais pas, mais je me doutais qu’elle devait appartenir au milieu du mannequinat, vu sa taille et la finesse de

ses membres inférieurs. Une harmonie corporelle parfaite avec laquelle elle nous en mettait plein la vue. Elle était grande, mince, les cheveux mi-longs, châtain clair et empruntait dans le visage quelques expressions à l'actrice anglaise Keira Knightley.

Elle s'assit très rapidement dans un coin du canapé, après nous avoir salués et fit disparaître le contenu de sa coupe de champagne en un tour de main. Elle devait avoir vraiment soif ! Elle ne parlait pas, se contentant de balancer quelques rires et exclamations de-ci, de-là, pour ponctuer la conversation des deux mâles dominants dans la pièce. Ils parlaient vacances, boulot, musique, nouveauté, concurrence et mécanique. Rien qui ne méritait qu'on y prête réellement attention.

Je commençais à craindre que l'objet de notre venue ait été totalement occulté par l'entrain qu'ils mettaient à discuter tous les deux, comme s'ils ne s'étaient pas vus depuis plus de dix ans. Notre hôte, une fois l'apéritif terminé, nous convia à rejoindre la salle à manger. Pour ce faire, un escalier en colimaçon au fond de la pièce nous attendait et nous permis de rejoindre le dernier étage où se trouvait le coin salle à manger.

Une grande table en fer forgé et en verre nous attendait patiemment au milieu de la pièce. Des bougies parfumées à la cannelle parsemaient la table, dont les couverts étaient distribués avec goût. Une jeune femme, employée au service de Monsieur Delorme, passa sa soirée à nous servir. Je parvins à arracher quelques bribes de conversation à Elena en feignant être portée sur la mode. Elle gloussa comme une poule et s'arrêta net lorsque son fiancé producteur de génie posa une question indiscreète et très personnelle à Maxime :

– Alors toi et Stéphanie, toujours pas de marmaille en vue ? Il me semble que c'était dans vos projets pourtant ?

Maxime devenait livide, probablement gêné que l'on fasse étale de sa vie privée avec si peu de forme. Il s'éclaircit la voix.

– On essaye, mais pour l'instant ça ne porte pas ses fruits. On ne perd pas courage en tout cas, si tu veux tout savoir.

– Tu ne t'y prends peut-être pas de la bonne manière, insinua Vincent.

– Je ne vois pas comment je pourrais m'y prendre mieux. Il faut dire qu'avec les vies qu'on mène chacun de notre côté, on n'a pas vraiment le temps de décompresser.

– Elle prend sa température ? questionna Elena.

Maxime et Vincent la regardèrent, dubitatifs, ne comprenant pas le rapprochement.

– J’ai une amie qui prenait tous les matins sa température. Notre température corporelle est de trente-six degrés en temps normal. Si elle chute alors c’est que la période d’ovulation a commencé. Chaque matin où mon amie décelait une baisse de température, ils faisaient l’amour. Elle va bientôt accoucher. D’ailleurs, il faut que je pense à acheter de la layette, souligna-t-elle.

– Je lui passerai le message, mais pour que ça marche encore faudrait-il que l’on ne soit pas séparés géographiquement comme on en a l’habitude ces derniers temps, précisa Maxime.

– Crois-moi, ne sois pas si pressé que cela arrive. Le jour où tu verras ta femme avec dix kilos de plus, tu risques peut-être de le regretter. Je te dis ça en ami. Je sais à quel point tu rêves d’être père, mais assumer un enfant ce n’est pas rieur, reprit Delorme.

– Toutes les femmes ne grossissent pas, certaines deviennent plus minces après leur grossesse, souligna Elena.

– Je ne suis pas aussi goujat que toi, je peux t’assurer que je l’aimerais davantage avec ses kilos en trop, souligna Maxime tout sourire.

– Pourquoi n’ai-je pas jeté mon dévolu sur toi ? demanda Elena à l’attention de Maxime pour taquiner son fiancé.

– Parce qu’il n’est pas aussi riche que moi, chérie, mais libre à toi de partir, rétorqua Delorme.

La concernée se tut, baissant la tête, et son fiancé sembla enfin remarquer ma présence lorsqu’il laissa dériver son regard sur ma petite personne.

– Camille, c’est bien ça ?

Je hochai la tête pour toute réponse.

– Quel est votre avis sur le sujet ?

– Sur le fait d’avoir un enfant ? Je dirais qu’il faut y être bien préparé. Mais j’ai tout de même une question : Stéphanie et toi, vous n’êtes pas mariés, je me trompe ?

– Non, avoua Maxime.

– Pourquoi ne pas faire les choses dans l’ordre en commençant par vous marier ? demandai-je, curieuse d’obtenir réponse à cette question qui me trottait

dans la tête depuis le début de cette conversation.

– Parce que j’aime faire les choses dans le désordre, un peu comme avec toi en ce moment, se moqua-t-il.

– Je vois, conclus-je pour ne pas le mettre plus mal à l’aise qu’il ne l’était déjà.

– Si je ne me marie pas, c’est parce qu’un mariage sur trois aujourd’hui finit par un divorce et que bizarrement dans le milieu artistique, cette probabilité augmente. Jusqu’à preuve du contraire, on n’a pas besoin de se marier pour s’aimer ?

Je me sentis bête. Je n’aurais jamais dû poser cette question, mais je savais pourquoi je l’avais fait, simplement pour vérifier la solidité de leur lien. Ses belles paroles ne me faisaient dire qu’une chose : malgré leurs séparations à répétition, ça crevait les yeux qu’il l’aimait et constater la force de ses sentiments ne me réjouissait pas. Avais-je seulement une chance de l’écarter de ses yeux perçants pour m’y glisser ? En tout cas, j’étais bien décidée à tout tenter et à ne reculer devant rien. Il ignorait encore que sa Stéphanie n’était pas le grand amour qu’il pensait être.

Il y eut quelques minutes de silence durant lesquelles tout le monde s’employa à terminer son assiette, avant que ne vienne l’heure tant attendue du dessert. Une véritable tuerie ! Un délicieux fondant au chocolat parsemé d’une crème anglaise. Delorme choisit ce moment pour m’interrompre dans ma dégustation :

– Depuis quand chantez-vous ? s’adressa-t-il à moi.

– Je suis tombée amoureuse de la musique toute petite. J’ai toujours chanté. Je crois que lorsque je gazouillais, je chantais déjà. J’ai fait quelques petites scènes lorsque j’ai atteint ma majorité, rien d’extraordinaire, mais cela a suffi à faire mon bonheur.

– Vous avez raison, peu importe d’où l’on part, ce qui compte c’est d’arriver au bout du chemin.

– Exactement, conclus-je.

– Comment vous êtes-vous rencontrés, tous les deux ? demanda Vincent.

– Il ne vous a rien dit ? m’étonnai-je.

– Non, il m’a seulement conseillé de vous rencontrer. Il a évoqué votre incroyable potentiel et il n’en a pas fallu plus pour m’intéresser.

– On s’est rencontré à une soirée organisée par mon père, intervint Maxime.

– Je crois qu’il est temps que vous fassiez une démonstration de vos talents. Suivez-moi jusqu’à la salle d’enregistrement.

Vincent Delorme se leva de sa chaise et, inquiète, je ne pus m’empêcher d’interroger mon voisin de table à la recherche d’une explication à cette invitation improvisée.

– Une salle d’enregistrement ? Tu ne m’avais pas prévenue.

– Il fait le coup à tout le monde. Je ne voulais pas te prévenir, sinon tu aurais été dix fois plus tendue que tu ne l’es déjà en ce moment. Je t’avais dit que tu devrais faire tes preuves. Eh bien, c’est le moment on dirait. Respire, tout va bien se passer. Si tu fais le vide autour de toi et ne penses à rien d’autre qu’à chanter et vivre ce que tu chantes, ça devrait bien se passer.

– Je n’ai jamais mis les pieds dans un studio d’enregistrement, chuchotai-je.

– Il faut toujours une première fois à tout, dit-il en me souriant et en me conviant d’un geste de la main à le devancer pour suivre Elena.

Nous passâmes deux portes vitrées et un long couloir avant de pénétrer dans ce qui paraissait être de prime abord une cabine. C’était en réalité un mini studio. Vincent m’invita à passer derrière la vitre, à enfiler le casque sur mes oreilles avant de m’approcher du micro. Maxime lui souffla quelque chose à l’oreille, puis Delorme actionna un bouton rouge pour me parler. Sa voix résonna.

– On va faire un essai sur la chanson *Je t’aimais, je t’aime et je t’aimerais* de Francis Cabrel. Tu es prête ?

Cela m’aurait étonnée que Maxime propose un autre morceau. Il était bien décidé à m’en faire baver. Il me lançait un défi. Celui de faire mieux que la dernière fois, celui de lui prouver que j’étais capable d’apporter plus d’émotion à cette chanson.

– Je le suis, répondis-je.

Les premières notes résonnèrent et je fermai les yeux pour ne penser à rien d’autre qu’à la mélodie et au texte de la chanson. J’entonnai le refrain et me forçai à sortir des sentiments que j’avais enfouis, mais tous ne parvinrent pas à refaire surface. L’émotion n’était peut-être pas totalement au rendez-vous, mais j’avais senti que ma prestation précédait de loin la dernière. Elle était bien meilleure et lorsque je rouvris les yeux, Delorme appuya de nouveau sur le bouton pour me parler via le haut-parleur.

– Je savais qu’il ne pouvait pas se tromper. Maxime a l’oreille. Dommage que tu aies gardé les yeux fermés. Tout n’était pas parfait et il m’avait mis en garde, je dois dire, mais hormis quelques détails qui ont parasité la chanson, je dois avouer que ta voix a du potentiel. On va faire de belles choses ensemble.

– Ça veut dire oui ? demandai-je, excitée comme jamais.

– Ça veut dire oui ! Je marche avec vous dans l’aventure ! conclut-il.

– Tu ne le regretteras pas, ajouta Maxime.

Je m’empressai de les rejoindre.

– Je compte sur toi pour nous la transformer en étoile. Je sais que tu aimes les défis, dit Vincent à Maxime, posant une main sur son épaule.

– Ne t’en fais pas pour ça, je ne manque pas d’idées.

– Je repars pour New York après mes vacances, tu me tiens au courant de la suite ?

– Ça marche, répondit Maxime.

– Quant à vous Camille, j’espère que vous ne nous décevrez pas. On compte sur vous, vraiment.

– Je n’ai pas l’intention de vous décevoir, conclus-je.

– Pourquoi ne pas aller boire un dernier verre de champagne pour fêter ça ? proposa Elena.

– Bonne idée ma chérie, acquiesça-t-il tout en la serrant affectueusement avant de l’embrasser.

Après quelques verres de champagne et maintes discussions concernant leur production commune, les deux hommes décidèrent qu’il se faisait tard et qu’il était l’heure de se faire nos adieux. J’embrassai Elena et serrai la main de mon tout nouveau producteur avant de remonter, cette fois avec plus d’aisance, sur le bateau de pêche dont Maxime venait d’allumer les phares.

Nous levâmes l’ancre et reprîmes la direction du port. Malgré les signes de fatigue qu’il affichait, Maxime resta concentré durant notre traversée. Ce ne fut qu’une fois parvenus au port, rassurée par le fait d’avoir mes deux pieds à terre, que je pensai à le remercier.

– Ne me remercie pas trop vite, tu n’as pas encore fait tes preuves et le plus dur reste à venir. Les prochains mois vont être éprouvants. Il te faudra beaucoup travailler si tu vraiment briller. Nous ne faisons que mettre l’argent sur la table,

tout le reste, c'est à toi de le faire. J'espère que tu en as conscience en décidant de t'engager avec nous dans cette aventure, car ta vie va changer.

– J'en ai conscience.

– Bien, dit-il.

– Bien ? C'est tout ?

– Tu t'attendais à quoi ?

– Je ne sais pas, mais pas à ça en tout cas. On ne peut pas dire que tu débordes d'enthousiasme, soulignai-je.

– Je ne fais pas dans le cirage de pompes. Autant te briefer d'entrée de jeu, je ne suis pas là pour jouer, alors fini les manigances ! Avec moi il n'y a pas de caprices, pas de mensonges, pas de cris, ni de larmes. Tout ce que je veux, c'est une collaboration productive. Je ne vais pas être tendre avec toi alors autant te faire à l'idée dès maintenant.

– Tu es plutôt direct, dis-je, surprise par son changement brutal de comportement.

– Je veux juste éviter que tu te fasses de fausses idées. Si tu es ici, c'est parce que tu as du talent et pour le révéler tu vas devoir souffrir. Ce sera long, dur, éprouvant, mais si tu te plies à mes règles, on y arrivera.

– OK.

– Bien, conclut-il.

– Juste une question, comment vont se dérouler les prochaines semaines ? Qu'est-ce qui est prévu exactement ?

– Je ne le sais pas encore. Je te contacterai.

– Vincent ne compte pas s'investir plus que ça, si j'ai bien compris ? demandai-je alors que Maxime grimpait les escaliers du port pour retrouver son Q7.

– Vincent est un commercial dans l'âme. Lui, ce qu'il aime, c'est l'argent et voir les billets se multiplier. C'est pour cette raison qu'il ne travaille jamais seul. Il apporte les billes et je me charge du reste. En gros, il gère la partie production et distribution. Il est du genre requin. La finance, c'est son truc. Le côté artistique, c'est mon domaine, termina-t-il alors que nous nous trouvions devant la voiture et qu'il débloquait les portières.

Il se glissa derrière le volant et démarra le moteur, puis reprit la route en sens

inverse. Le silence fut de mise durant tout le trajet. Nous étions trop fatigués pour parler et je crois que nous avons épuisé tous les sujets de conversation. J'avais eu toutes les réponses à mes questions et j'étais seulement impatiente à l'idée de découvrir la suite des événements. J'allais leur prouver, à tous, que j'avais raison. J'allais leur montrer que j'étais capable de me battre pour parvenir à mes fins, que je ne me trompais pas de voie. Dans un premier temps, il y avait fort à parier que mon père bouillonnerait de rage et verrait là une ultime provocation de ma part.

Parvenus au début de la rue que nous avons quittée plusieurs heures auparavant, là où ma voiture était en panne, Maxime s'arrêta.

– Qu'est-ce que tu fais ?

– Avant de te laisser partir, j'aimerais que tu me rendes quelque chose à laquelle je tiens beaucoup, précisa-t-il.

– Je ne vois pas de quoi tu parles, mentis-je.

– Tu as promis de ne plus mentir, il me semble. Il se trouve que j'ai perdu un objet qui renferme une liste de contacts longue comme le bras et le plus mystérieux dans toute cette histoire, c'est que la perte est intervenue alors que je te conduisais jusqu'à la gare Saint Charles. Arrivé chez moi, mon téléphone avait disparu. J'ai fouillé toute la voiture, mais plus rien, envolé ! Autre fait étrange, tu pénètres dans la résidence de mon père en te faisant passer pour une cousine éloignée ! Ne me prends pas pour un idiot !

Maxime m'avait effectivement démasquée. Je plongeai la main dans mon sac et sortis l'objet en question pour le lui rendre, honteuse.

– Merci. Maintenant, on peut repartir sur de bonnes bases. Juste un petit conseil : ne t'avise jamais de recommencer ou ce sera la fin de notre collaboration.

Pour toute réponse, je hochai légèrement la tête. Il passa la première et avança pour s'arrêter à la hauteur de ma Mini.

– Tu peux rentrer chez toi sans crainte, la panne est résolue, dit-il.

– Merci, dis-je.

J'étais sur le point de descendre du Q7.

– Attends, dit-il se penchant vers moi pour me saisir le bras.

Surprise, je me retournai sans prendre le temps de trop réfléchir et faillais

toucher ses lèvres avec les miennes. Je rougis immédiatement.

– Tes clés, elles étaient tombées par terre, dit-il le regard vague.

Il recula un peu.

– Merci.

Je me dépêchai de quitter son véhicule pour me jeter dans le mien. Maxime était toujours à l'arrêt, la position plein phare de ses feux se reflétant dans mon rétroviseur. Je tournai la clé, constatai sans surprise qu'il avait tenu parole et qu'il restait là certainement pour s'en assurer lui aussi. Lorsque j'eus allumé les feux, il fila à toute allure. Je rentrai chez moi sur un petit nuage. Je n'arrivais pas encore à croire à ce qui m'arrivait. Et pourtant, ce qui s'était passé ce soir était bel et bien réel : j'allais enregistrer mon premier disque ! Je me glissai sous mes draps, des rêves encore plein la tête, le cœur léger et l'esprit tranquille.



Chapitre 15

Fraîchement réveillée par des bruits dans le couloir, je constatai qu'il n'était que onze heures du matin. Je fermai à nouveau les yeux, dans l'espoir infime que je puisse parvenir à me rendormir au moins jusqu'à midi, mais la sonnerie de mon téléphone portable acheva de me mettre de mauvais poil de bon matin.

Lorsque je découvris l'instigateur de cet appel dominical, je reposai brusquement le téléphone. Si Grégory attendu tant de temps pour me présenter ses excuses, il pouvait bien attendre quelques heures de plus. J'avoue que l'idée de le laisser mariner dans son jus me plaisait bien.

Néanmoins, au bout de trois appels successifs, je craquai. Ses excuses avaient intérêt à tenir la route. J'eus tout de même quelques remords, au bout de la troisième sonnerie, à le faire patienter.

Je décrochai, encore allongée confortablement dont mon petit lit douillet.

– Allô ?

– Madame daigne enfin répondre, surprenant ! s'exclama-t-il.

– Ce n'est pas le moment. Tu fais chier Greg, je dormais !

– Tu dors encore à cette heure ?

– J'ai eu une nuit plutôt agitée, mais évidemment, tu ne pouvais pas le savoir vu que tu ne me parles plus depuis une semaine ! soulignai-je.

– Il faut que je te voie. On se rejoint sur le Vieux Port ? proposa-t-il.

– T'as pas oublié une étape ? Tu as peut-être la mémoire courte, mais moi non. Je suis toujours fâchée contre toi, si cela t'importe encore.

– Ok, je m'excuse. C'est bon, on passe à autre chose, d'accord ? se radoucit-il.

– Ce sont tes excuses ça ? me moquai-je.

– Je ne peux pas faire mieux, précisa-t-il.

– Il va me falloir beaucoup plus de cirage de pompes si tu ne veux pas que je te raccroche au nez, Greg.

– Je t'offre le déjeuner, ça te va ?

La proposition était plutôt alléchante, mais la perspective qu'il vienne

accompagnée de sa petite amie la rendit tout d'un coup déprimante.

- En tête à tête ? demandai-je.
- Oui, confirma-t-il.
- Ok.
- Dans une heure. Je t'attends au resto du Vieux Port.
- Je saute du lit, à tout à l'heure, raccrochai-je.

J'étais tout de même soulagée de renouer le contact avec mon meilleur ami, après sept jours de communication interrompue qui m'avaient paru durer une éternité. La perspective d'une énième réconciliation me donna le courage de sauter hors de mon lit et d'entamer comme une folle furieuse quelque pas de danse improvisés.

Je pris une douche avant de le rejoindre. Il avait déjà commandé un cocktail de jus de fruits pour moi, mais lorsque j'aperçus l'expression de son visage, mon sourire s'envola. Grégory montrait quelques signes de nervosité. Il se leva pour m'embrasser.

- Alors, de quoi voulais-tu me parler ?
- On ferait mieux de commander et de voir ça après, dit-il.
- Je devrais m'inquiéter ? Qu'est-ce qui se passe ?
- Ça peut attendre qu'on ait fini de déjeuner, insista-t-il.
- Tu t'es séparé de Vanessa ? continuai-je, non sans dissimuler le petit rictus qui me vint aux lèvres.

La nouvelle n'aurait pas été pour me déplaire.

- Non !
- Tu as une autre proposition de représentation musicale à me faire ? continuai-je.
- Non, dit-il avec une pointe d'agacement.
- Tu vas m'annoncer tes fiançailles ? lâchai-je en grimaçant.
- Je te demanderais certainement d'être mon témoin si c'était le cas, mais ce jour n'est pas prêt d'arriver. En tout cas, pas encore. Tu ne veux vraiment pas qu'on déjeune et qu'on voie ça après ?
- Non, répondis-je catégorique.

Je voulais connaître la raison de son étrange comportement.

– C’est pour ça que je t’ai fait venir !

Il jeta un magazine people sur la table, suscitant mon incompréhension la plus totale. Son regard devint plus sévère alors que le magazine se trouvait sous mes yeux. Je scrutai la page de couverture, à la recherche d’une réponse pour m’aider à justifier son agacement. L’illustration en bas de page annonçait un reportage photo sur ces stars en bikini qui avaient quelques kilos en trop.

– Tu n’as vraiment aucune idée de ce dont il peut s’agir ? demanda-t-il.

– Aucune, confirmai-je.

– Ce n’est pas en première page que tu trouveras la réponse, mais dans les pages intérieures.

– Lesquelles ?

– Cherche.

Je feuilletai rapidement les pages intérieures jusqu’à ce que je tombe sur une photo où je crus me reconnaître. Le rouge me monta aux joues. Je n’arrivais pas à croire qu’on ait pu se retrouver dans les pages de ce magazine. Pourtant, je n’avais pas remarqué à un quelconque moment que nous étions suivis.

La photo a été prise à l’instant où moi et Maxime étions en voiture, arrêtés au feu rouge, à l’instant précis où il s’était penché vers moi. Vu le peu de clarté de la photo, il ne faisait nul doute que le paparazzi avait dû utiliser le zoom de son appareil. Il devait donc se trouver à une certaine distance, ceci expliquant que nous n’ayons pas remarqué le flash de l’appareil hier soir. Ce qui me mettait le plus mal à l’aise, c’était l’angle sous lequel avait été prise la photo, car l’image donnait l’impression trompeuse qu’on s’embrassait. C’était sûrement le but, car le titre était assez explicite : « Loin de Stéphanie, Maxime semble donner un nouvel élan à sa vie en compagnie d’une jeune inconnue. » L’embarras me gagnait déjà.

Comment Maxime allait-il le prendre ? La situation était gênante, plus pour lui que pour moi d’ailleurs, car mon nom n’apparaissait nulle part et vu ma cote de popularité, aucune chance que le magazine parvienne dans l’immédiat à mettre un nom sur mon visage. J’avais bon espoir de parvenir à rester une simple inconnue durant quelques semaines. Devrais-je le contacter pour le prévenir ?

– Tu peux me dire ce que tu fabriques avec ce type ? questionna Grégory, visiblement jaloux.

– Comment t’es tombé dessus ?

– Vanessa.

– Hum... Pas étonnant, murmurai-je.

– Alors ? Tu n’as pas répondu à ma question. C’est quoi cette embrouille ?

– Ce n’est pas une embrouille. Ce type est producteur. Il ne s’est rien passé. Il m’a simplement raccompagnée après m’avoir offert un contrat, me justifiai-je.

– Tu veux me faire croire qu’il ne se passe rien entre vous ? J’ai bien vu lors de cette soirée de quelle manière tu le regardais. Tout ça, ce n’est pas le fruit du hasard, je me trompe ?

– Lourdemment ! Il m’a recontactée, point à la ligne. Il faut toujours que tu ailles chercher la petite bête ! Désolée de te décevoir, mais pour une fois, quelqu’un a reconnu mon talent ! Au lieu de jouer au moralisateur, tu devrais plutôt te réjouir pour moi. Qui sait, je pourrais peut-être le convaincre de t’engager !

– Sans façon, rétorqua-t-il.

– Mais puisque je te dis que notre relation est purement professionnelle, je ne vois pas ce qui te dérange ?

– Je me moque bien de ce que tu fais et avec qui tu le fais ! Tu fais ce que tu veux ! En revanche, ce qui me gêne, c’est que tu vas te brûler les ailes si tu l’approches. Tu ne vois pas qu’il va se servir de toi ?

– Pourquoi voudrait-il se servir de moi ? Je suis si nulle que ça ? Et si c’était moi qui me servais de lui ? Tu as pensé à ça ? sortis-je de mes gonds, excédée par son manque de confiance et la manière grotesque qu’il avait de m’infantiliser en permanence.

Il ne répondit rien. Mon meilleur ami sonda mon regard quelques instants, cligna des yeux avant de reprendre le fil de ce qui s’apparentait à un dialogue de sourds.

– Arrête tout ça avant qu’il ne soit trop tard ! Des producteurs, il y en a à la pelle ! m’intima-t-il.

– C’est pour cela que tu n’en trouves pas ? me moquai-je.

– Tout ça, c’est malsain ! La preuve, tu as ce torchon entre les mains. Tu penses que la presse dira quoi quand ton nom sera dévoilé ? Laisse tomber ! Tu ne sais pas ce que cela implique d’être médiatisée. Tout le monde va te voir

comme une briseuse de ménage !

– Je n’ai rien brisé du tout ! Puisque je te dis qu’il n’y a rien eu, m’offusquai-je.

– À d’autres !

– Je pensais que tu me faisais confiance ! répliquai-je, vexée.

– C’est le cas. C’est pour cette raison que je te demande d’arrêter ce que tu es en train de faire avec ce Maxime Spark. Ça ne te mènera nulle part.

– Tu n’es pas mon père ! Je ne l’ai pas fui pour que tu lui succèdes.

– Tu sais ce que je pense ? Peut-être que ton père ne t’a pas assez botté les fesses ! T’es qu’une pauvre petite fille pourrie gâtée qui continue à vivre enfermée dans sa bulle ! T’es dans ton petit monde, tu ne vois rien de ce qui se passe autour de toi ! Il est temps que tu en sortes, Camille ! Pour ton bien, il est temps que tu mesures les conséquences de tes actes ! Tu prends tout pour argent comptant, tu prends tout pour acquis, tu crois que la vie est un jeu ! Descends de ton nuage ! Tu fais mine d’être forte, mais moi, je sais qui tu es. Tu es effrayée. Renoue avec ta famille, pardonne à ton père, tourne la page, reprends des études, et là alors ta vie aura un sens ! Ça ne signifie pas abandonner la musique, mais tu ne peux pas tout miser là-dessus ! s’exclama-t-il.

– C’est pourtant ce que tu as fait !

– Je ne suis pas un exemple à suivre, mais pour ton information, je compte reprendre mes études à la rentrée, annonça-t-il.

– C’est une idée de Vanessa ? demandai-je, moqueuse.

– Non. Contrairement à toi, je n’attends pas qu’on prenne des décisions pour moi.

– Désolée de ne pas être comme tu voudrais que je sois ! m’énervai-je.

– Tu ne comprends décidément rien à rien ! s’emporta-t-il.

– Je comprends que tu es comme tous les autres. Tu penses avoir le droit de me dicter mes choix. Et si pour une fois, j’avais seulement envie d’être moi ?

– Depuis quelque temps, j’ai du mal à te reconnaître...

Mon portable vibra, interrompant le lot de reproches qui sortait de sa bouche, mais avant d’avoir pu mettre la main dessus, il le saisit et le leva au ciel, ultime signe de provocation à mon encontre.

– Donne-le-moi, ordonnai-je.

- Considère que je te rends service !
- C’est lui ? bondis-je de ma chaise, prête à escalader la table s’il le fallait.
- Tu devras me passer sur le corps !
- Donne-moi ça tout de suite ! dis-je en me penchant au-dessus de la table pour tenter de lui retirer le téléphone des mains alors que ce dernier vibrait encore.

Mais l’appareil mit fin à son remue-ménage. Je tendais toujours désespérément la main dans sa direction. Une sonnerie retentit, signifiant que j’avais un message vocal. Greg se décida alors à me rendre mon portable. Je le saisis nonchalamment.

- Tu pourrais dire merci !
- Va te faire voir ! criai-je, agacée.

Je me baissai pour récupérer mon sac puis repoussai ma chaise. Grégory ne bougea pas d’un pouce.

- Je t’avais bien dit qu’on aurait dû manger avant de parler, reprit-il.
- Tu viens de me donner des aigreurs d’estomac, dis-je en contournant la table pour m’en aller, loin, très loin de ses reproches.
- Fuir, c’est ce que tu sais faire de mieux et en toutes circonstances, me provoqua-t-il.
- Je ne fuis pas. J’évite les nuisibles, rétorquai-je.
- Tiens donc, je suis un nuisible maintenant ? Moi, la seule personne qui ait le courage à ce jour de te dire tes quatre vérités. Lorsque tu te rendras compte que j’ai raison, ce sera à toi de venir me présenter des excuses, répliqua-t-il, les sourcils froncés.
- Puisqu’on est en plein dans la séquence des confidences, change de nana, car celle-ci ne te réussit pas ! Depuis que tu la fréquentes, tu es devenu aussi désespérant qu’elle ! Si le Greg que j’ai connu réapparaît, tu connais mon numéro, repris-je,

J’étais vraiment en colère contre lui.

- Je vais y réfléchir. En attendant, tu es la bienvenue si tu veux passer le Quatorze Juillet avec nous en Ardèche, enfin, si tu ne crains pas qu’on ne se montre trop désespérants.
- Dommage, mais j’ai d’autres plans prévus ce soir-là.

– C’est toi qui vois !

– C’est tout vu, conclus-je, passant derrière lui sans prendre le temps de lui dire au revoir.

Je quittai le restaurant et composai le numéro de ma boîte vocale afin d’écouter le message que Maxime m’avait laissé : « Écoute, j’ai de bonnes nouvelles à t’annoncer. Je crois qu’il vaut mieux qu’on se retrouve quelque part pour en parler, alors dès que tu as ce message, rappelle-moi s’il te plaît. »

Je pris le temps de remonter calmement dans ma voiture avant de le rappeler. Une, puis deux sonneries résonnèrent avant que je n’entende enfin le ton rassurant de sa voix.

– Tu as été rapide, dit-il.

– Je ne suis pas d’humeur à plaisanter, aujourd’hui, le coupai-je.

– Alors ce que je vais te dire risque d’y remédier. On dit dix heures au Longchamp ?

– J’y serai.

– OK, à plus tard, coupa-t-il apparemment pressé.

J’entendis les bips signifiant que Maxime avait raccroché. Qu’avait-il à m’apprendre qu’il ne pouvait me dire au téléphone ?

Comme convenu, je le retrouvai déjà accoudé au bar. Je l’embrassai amicalement et le suivis jusqu’à une table, au fond du bar, après qu’il ait demandé au serveur de nous apporter deux coupes de champagne.

– On va déjà enregistrer un premier titre. J’ai obtenu les droits sur la chanson de Cabrel. Je veux que tu la reprennes. On enregistre dans une semaine à Paris pour voir ce que ça donne. De cette manière, ça te permettra de rencontrer les compositeurs et les paroliers avec qui nous allons travailler pour l’album.

– Ce n’est pas un peu tôt ?

– Tu as la trouille ? me questionna-t-il, incrédule.

– Pas du tout. C’est juste que j’ai un boulot. Je ne peux pas me permettre de tout plaquer comme ça pour partir une semaine entière à Paris. Je n’ai pas les moyens de me passer d’une rentrée d’argent.

– Je croyais que la question était résolue, pourtant. Pour moi, il était clair que tu ne pourrais pas poursuivre ton activité professionnelle. Pour ce qui de l’argent, tu toucheras une avance. Un studio est déjà réservé sur Paris pour t’y

loger. Tu n'auras aucun frais à engager si ce n'est ceux alimentaires. Tu es rassurée ?

– Oui.

– Très bien, alors on peut se préoccuper de ce qui est vraiment important maintenant. Trinquons ! conclut-il, levant la coupe de champagne qu'on venait tout juste de nous servir.

Nos coupes s'entrechoquèrent et un léger tintement se fit entendre avant que nous y déposions chacun nos lèvres. Mais malgré l'annonce agréable qu'il venait de me faire et de la concrétisation qu'elle représentait à mes yeux, je ne parvins pas à conserver l'esprit tranquille. L'article dans ce magazine polluait toujours mon esprit. J'étais mal à l'aise.

Trop d'interrogations pour un seul cerveau et cet enchaînement en cascade de questions diverses ne me permit pas de dissimuler mon trouble aux yeux de Maxime. Ce dernier, intrigué par mon silence et mon attitude absente, posa la question que je redoutais :

– Est-ce que tout va bien ?

Je le regardai droit dans les yeux, hésitant à dire la vérité. Je mesurai le pour et le contre puis parvins à la conclusion raisonnable qu'il finirait bien par le savoir, car une telle chose ne pourrait pas passer totalement inaperçue. Plutôt que d'attendre que la nouvelle lui tombe dessus, autant prendre les devants et lui apprendre moi-même, même si cela me mettait très mal à l'aise.

– Il y a des fuites dans la presse sur notre petite virée nocturne d'hier soir. Je ne sais pas si tu es déjà au courant, dis-je.

– Je suis au courant. Tu sais, ce genre de choses est assez courant pour moi et je ne m'en étonne même plus, même si je pensais naïvement ces derniers temps être à l'abri de tous ces charognards. Si c'est ça qui te met dans tous tes états, ne t'en fais pas, ça n'a aucune importance, conclut-il.

– Tu as vu les photos ?

– J'en ai eu connaissance, ainsi que des termes de l'article.

– Et ça ne pose pas de problème vis-à-vis de ta compagne ? Je veux dire, elle n'est pas en colère ? l'interrogeai-je.

– Pourquoi le serait-elle ? Je n'ai rien à me reprocher, l'article est bidonné. On sait très bien toi et moi que tout ça n'est pas vrai. Ce n'est pas la première fois qu'on essaye de me prêter des aventures et encore moins la dernière. Si les

images parlaient d'elles-mêmes, elle aurait de quoi m'en vouloir, mais il est évident que celui qui nous a photographiés a fait exprès de prendre l'image sous un angle qui puisse porter à confusion. Stéphanie et moi avons confiance l'un en l'autre.

À la fin de sa tirade, je me sentis rassurée. J'étais prête désormais à boire chacune de ses paroles, je l'écoutai attentivement m'expliquer ce qui allait se passer, me dévoiler les idées qu'il avait déjà formulées pour le projet et je devais avouer que pour quelqu'un qui au départ me paraissait froid, il était plutôt débordant d'enthousiasme à présent. Un moment de franche rigolade, car comme il s'épuisait à le répéter, la suite des événements allait être beaucoup plus corsée et il allait falloir tenir le rythme sans rechigner.

Il me parla des gars qui composaient son équipe et l'engouement avec lequel il le faisait me fit sourire. Il avait visiblement beaucoup d'estime pour chacune de ces personnes. Je le découvrais un peu plus ce soir et pour dire vrai, j'apprenais à l'apprécier. Il était loin d'être l'homme froid que je m'étais imaginé.

Je ne pus me détacher de ses yeux tout le long de notre entrevue, mais je le dus pourtant lorsqu'il se leva, m'annonçant qu'il devait aller chercher sa fiancée à l'aéroport. Quant à moi, je rentrai chez moi un peu sonnée. Tant de choses s'étaient bousculées ces derniers temps... Dès demain, je donnerais ma démission ...



Chapitre 16

Je chargeai déjà ma valise dans la voiture, prête à me lever de bonne heure demain matin pour prendre la route en direction de la capitale. Maxime s'y trouvait déjà et m'avait fait envoyer par recommandé le plan pour rejoindre mon futur studio ainsi que les clés. Je refermai le coffre et retournai sagement en direction de mon appartement. Je n'avais prévenu qu'Adam de mon départ. Il avait paru vraiment content pour moi et j'étais certaine qu'il ne pourrait s'empêcher de glisser le message discrètement au reste de la famille. Il n'était pas doué pour garder une nouvelle pour lui et encore moins une nouvelle de cette envergure.

Depuis notre petite altercation, Grégory avait tout de même tenu à me souhaiter bonne chance par texto. La nuit fut courte. Pour fêter mon départ, j'avais écumé les bars avec mes collègues.

Le voyage jusqu'à la capitale fut entrecoupé de nombreuses pauses café. Il était quinze heures quinze lorsque je parvins à trouver le petit vingt mètres carré parisien qui m'était destiné, tout près de la gare Paris Nord. Le lieu n'avait rien de folichon, mais j'allais m'y habituer rapidement.

À peine ma valise déballée, je reçus un message de Maxime me prévenant qu'un taxi viendrait me chercher d'ici vingt minutes. Le taxi s'arrêta devant un immeuble à Montmartre, qui selon toute vraisemblance était le lieu de notre enregistrement. Je m'engouffrai dans le bâtiment, croisai une réceptionniste qui m'indiqua de prendre l'ascenseur jusqu'au premier étage et de tourner à droite lorsque j'y serai parvenue. Une grande porte s'érigait devant moi. Je toquai et un homme brun, plutôt svelte, m'ouvrit.

– Bonjour ! Je suppose que vous tu es Camille. Maxime m'a beaucoup parlé de toi.

– En bien, j'espère ?

– Pour dire vrai, il ne cesse de tarir d'éloges à ton sujet. Je m'appelle Sébastien. Je suis chargé de l'enregistrement audio. Maxime ne devrait plus tarder, mais installe-toi. Tu veux boire quelque chose en attendant ?

– Un verre d'eau suffira, merci.

Je restai debout, attendant qu'il revienne dans la pièce, plutôt tendue à l'idée qu'une personne supplémentaire m'observe aujourd'hui. Lorsque Sébastien surgit à nouveau, je ne pus m'empêcher de remarquer le sourire bienveillant qu'il affichait. Il me tendit le verre d'eau et me montra le tabouret, près de la console d'enregistrement pour que je m'y assoie. Il resta debout à mes côtés, dérangeant quelques boutons, l'air concentré.

– Qu'est-ce qu'il t'a dit exactement à mon propos ? l'interrogeai-je, curieuse.

– Rien de très important. Seulement que tu étais son nouveau bébé, que tu avais un potentiel énorme et qu'il allait nous falloir pas mal de boulot pour le retranscrire sur un CD. Ah, et il m'a aussi dit que tu étais quelqu'un d'atypique.

– Atypique dans quel sens ? demandai-je, pas certaine que cela soit un compliment.

– Il a simplement dit que tu n'étais pas une fille comme on en rencontre à la pelle dans les rues parisiennes. Plutôt le genre fonceuse, rentre-dedans, une touche-à-tout qui n'a pas froid aux yeux, je crois que c'est en ces termes qu'il a parlé de toi.

– Il a vraiment dit tout ça ?

– Oui.

Sébastien ne put rien ajouter de plus, car la porte s'ouvrit sur Maxime. Lunettes de soleil sur le nez, mon producteur fit une entrée remarquée dans la pièce, serrant la main de Sébastien avant de se diriger vers moi pour m'embrasser. Il ôta ensuite sa paire de lunettes de soleil, recula et me regarda de la même manière que l'on regarde une bête curieuse.

– Tu as bu ?

– Quoi ? repris-je, surprise par sa question.

– Tu sens l'alcool et tes yeux sont cernés. Je me demande si c'est simplement l'effet du voyage ou bien si tu as passé des heures à boire avant de te coucher à point d'heure pour prendre ensuite la route ? Ce n'est pas comme ça qu'on pourra parvenir à quelque chose. L'enregistrement d'un album, ça demande une hygiène de vie irréprochable ! me fit-il la leçon.

– Je n'ai pu que deux verres et je ne suis pas aussi fatiguée que je peux le paraître ! mentis-je.

– Tu as plutôt intérêt, car je ne vais pas te lâcher tant que je n'aurais pas obtenu le résultat voulu, conclut-il.

– Très bien, repris-je, provocante.

– Alors on peut débiter les choses sérieuses ? interrompit Sébastien.

– C'est parti. Passe derrière, mets le casque sur tes oreilles et montre-nous que tu as des tripes, m'ordonna Maxime.

Je m'exécutai et m'approchai timidement du micro qui me faisait face, attendant que les premières notes me parviennent pour poser ma voix sur la mélodie. La première fois était un simple essai à froid. Les fois suivantes, je dus composer avec les nombreuses recommandations de Maxime. Il avait une idée très précise de la manière dont je devais interpréter ce titre. Il ne voulait pas une simple caricature de toutes les précédentes reprises qui avaient vu le jour. Non, il voulait que je m'approprie la chanson, que j'en fasse un hymne personnel. Je ne pensais pas que ses exigences pourraient être aussi énormes et à la dixième tentative, ma patience s'était totalement envolée, si bien qu'à la fin de la chanson, je commençai à douter sérieusement de mes capacités.

– On peut faire une pause ? J'ai besoin de prendre l'air, demandai-je.

– Tu rigoles ! On est là depuis une demi-heure seulement. On continue. Cherche en toi et tu trouveras ce qu'il te manque. Tu ne fais pas assez d'efforts ! On ne te demande pas juste de chanter. C'est une chanson d'amour, alors chante-là comme si tu t'adressais à celui que tu aimes. Tu as déjà aimé, non ?! Tu dois laisser les émotions remonter à la surface. Tu dois mettre de côté ta pudeur. On recommence, conclut-il sèchement.

Les notes résonnèrent une onzième fois et tout comme les dix fois qui avaient précédées, je ne parvins pas à lui donner satisfaction. Maxime, excédé, ordonna à Sébastien de tout arrêter au beau milieu de la chanson.

– C'est catastrophique ! Je ne te demande pas de faire pire que les fois précédentes ! s'écria-t-il en pénétrant dans la pièce.

Je ne dis rien, exténuée. Moi aussi je commençais à perdre patience. Il se montrait très dur. Je tentai de contenir mon agacement alors qu'il se rapprochait de moi.

– Tu ne chantes pas, tu dérites des paroles dans le vide sans même les comprendre ! Tu attaques mal. Tu respirez au mauvais moment. Tu saccages la chanson. T'es aussi émotive qu'un bout de bois ! Je commence à me demander s'il se cache vraiment quelque chose qui mérite d'être découvert là-dessous, car jusqu'à preuve du contraire, tu n'as jamais été capable de me donner plus qu'un bref aperçu, s'énerva-t-il.

Il s'approcha de moi et plaqua avec force sa main droite sur mon bas-ventre alors que sa main gauche était solidement ancrée dans mon dos. Je sursautai au contact de ses mains froides. J'étais mal à l'aise. Je ne savais pas à quel jeu il jouait, mais son agressivité me déplaisait au plus haut point. Je savais qu'il n'avait pas sa langue dans sa poche, mais qu'il puisse me débiter à ce point, qui plus est devant un témoin, me surprenait autant que cela commençait à m'effrayer. Je ne savais pas s'il n'était vraiment pas dans son assiette, s'il était préoccupé par quelque chose d'autre ou si c'était son comportement habituel, mais je ne pensais pas tenir longtemps en croulant sous toutes ses directives et ses reproches. Pas une fois il ne m'avait dit une parole encourageante, gentille, un quelconque compliment. Tout ce qui semblait pouvoir s'échapper de sa bouche n'était que négatif.

– Inspire, m'ordonna-t-il, les mains toujours collées de part et d'autre de mon abdomen, appuyant avec force sur ce dernier.

Une fois les poumons remplis d'air, il m'ordonna de bloquer ma respiration, relâcha la pression exercée par ses mains sur mon ventre et m'ordonna d'expirer doucement. Il m'obligea à répéter plusieurs fois l'exercice. Puis, une fois qu'il fut satisfait, il m'ordonna de chanter, alors qu'il conservait ses mains sur moi. Je sentis la pression de celles-ci s'exercer chaque fois que je devais respirer et diminuer chaque fois que je devais expirer. Je dus répéter l'opération et à la cinquième fois, je craquai. J'explosai en sanglots, trop fatiguée et meurtrie par la raideur de son attitude. Il ne sembla pas surpris.

– On devrait faire une pause, conseilla Sébastien, ayant assisté de l'autre côté de la vitre à cette séance de respiration.

– Non. Maintenant qu'elle ressent enfin quelque chose, on ne va pas s'arrêter en si bon chemin. Tu vois que tu es capable d'exprimer des choses ! Tu m'en veux certainement de te bousculer, mais c'est pour ton bien, confia-t-il au creux de mon oreille.

– J'ai besoin d'un peu d'eau, repris-je, essuyant les dernières larmes qui s'échappaient de mes yeux.

– Je sais que tu as l'étoffe d'une artiste. Maintenant que tu as révélé une émotion, tu peux réveiller toutes les autres. Lâche-toi, chuchota-t-il.

Sébastien pénétra dans la pièce, un verre d'eau à la main et me le tendit. Je le saisis mais les mains de Maxime toujours ancrées sur mon ventre me perturbaient.

– Tu peux, euh... ôter tes mains, s’il te plaît ?

Maxime les enleva et je fus soulagée d’avoir retrouvé une certaine liberté de mouvement. Il recula alors que je liquidai mon verre d’eau et le rendis vide à Sébastien tout en le remerciant pour sa gentillesse. Celui-ci sortit, suivi de Maxime, et l’enregistrement put alors reprendre son cours.

À la fin de la journée, nous avons répété facilement une bonne vingtaine de fois la chanson, si ce n’était plus. Maxime semblait plutôt satisfait à la fin, mais pas assez pour me féliciter vraiment. Il continuait à dire qu’il manquait un petit quelque chose à mon interprétation. Une deuxième journée d’enregistrement était prévue jeudi, mais avant celle-ci, il tenait à ce que je vienne mercredi dans son appartement pour faire le point sur les choses que je devais rectifier. Il me proposa d’aller boire un verre pour discuter, mais je refusai poliment, trop fatiguée pour tenir encore debout une heure de plus. Il m’avait assez poussée à bout pour la journée. Je devais bien avouer qu’il n’avait cessé de me bousculer, et ceci sans ménagement. Ce fut même d’une manière plutôt distante que je le saluai. Je ne manquai pas de remercier avec plus de chaleur Sébastien avant de reprendre mes affaires et de m’en aller. Je remontai dans le même taxi que j’avais pris pour venir ne pensant qu’à retrouver le confort d’un bon lit. Demain, j’avais une journée entière pour me reposer.

Je me couchai tôt, non sans garder une certaine amertume vis-à-vis de Maxime qui ne m’avait même pas envoyé de message pour s’assurer de mon retour. Il ne m’avait pas posé une seule question sur mon voyage et sur la découverte de ce studio. Il ne s’était pas préoccupé de savoir si je m’y sentais bien. Pour le moment, je tentai de chasser toutes ces frustrations pour profiter d’une nuit paisible.

Lorsque mes paupières se soulevèrent neuf heures plus tard, je restai un long moment à fixer le plafond du studio, réalisant où je me trouvais. J’étais bel et bien là. Ce qui s’était passé la veille n’était pas le fruit de mon imagination nocturne. Je me sentais tout de même plus forte que quelques heures auparavant. Le sommeil avait été bénéfique et je repris du poil de la bête. Je ne comptais pas passer la journée au lit, seulement la matinée. D’autant plus que la journée était ensoleillée, bien loin de l’habituelle grisaille parisienne.

La journée, je la réservais à une marche sur la plus belle avenue du monde. Je flânai et épiâi toutes les magnifiques vitrines des magasins, alléchée par la splendeur des mannequins en toc que l’on pouvait apercevoir, lookées comme de véritables stars. C’était impressionnant toute cette foule de gens qui se baladait.

Difficile de se sentir seule, ainsi entourée. Je commençai même à étouffer, ayant l'impression d'être prise au piège de cette masse compacte de Parisiens entremêlée de touristes.

Ayant conscience que Paris ne se résumait pas à la Tour Eiffel et aux Champs Élysées, je quittai l'avenue, bifurquai et empruntai la rue François Premier dans l'idée de rejoindre les Invalides et comme tous les nombreux touristes dépourvus du sens de l'orientation, je m'aidai de l'application GPS de mon téléphone portable.

Très vite, je parvins à rejoindre le Cours la Reine. D'après ce que m'indiquait mon téléphone portable, je n'étais plus qu'à quatre minutes seulement de ma destination. Parvenue à une intersection me permettant de rejoindre le pont Alexandre III, l'un des plus beaux de Paris, je tournai à droite. Ce pont était magnifique avec tous ses anges et ses sculptures. Il était connu pour être un lieu fréquenté par les jeunes mariés qui se plaisent à être pris en photo. Il était vrai que ce pont puait le romantisme à plein nez, ce n'était donc pas étonnant d'y trouver quelques couples le traverser main dans la main.

Cependant le couple qui marqua mon esprit fut celui qui se bécotait au beau milieu du pont, juste devant les Nymphes de la Navée. L'image était belle, le moment bien choisi. Jusque-là, on aurait pu se croire en plein tournage d'un film romantique, jusqu'à ce que le visage de cette femme me dise quelque chose. Elle avait les cheveux noués grossièrement en une queue de cheval, des lunettes de soleil et un panama en paille orné d'un ruban marron. Je la fixai avec insistance, regardant la manière avec laquelle elle s'extasiait devant la vue qui s'offrait à elle et son amoureux. L'homme pointait du doigt la Tour Eiffel que l'on pouvait apercevoir à quelques mètres de là. Je me rapprochai d'eux, mais lorsque l'homme, pour rire, ôta le panama du crâne de sa compagne, je la reconnus. C'était elle. Stéphanie.

Comment était-ce possible ? Pourquoi se trouvait-elle ici avec un homme qui n'était de toute évidence pas son compagnon officiel et avec lequel elle avait l'air d'être très complice, pour ne pas dire complètement sous le charme ? Une grande question qui mit fin à ma marche instantanément.

Je détournai le regard, gênée à l'idée qu'elle puisse me reconnaître. Je comprenais mieux maintenant pourquoi Maxime avait dû partir plus tôt. C'était dans l'unique but de retrouver sa chère et tendre, qui ne devait pas être si enchantée que ça de voir ses plans de batifolage avec son amant perturbés par la présence de son fiancé. Mince alors ! Je ne pouvais pas croire que cette

malencontreuse rencontre soit le fruit du hasard. C'était un signe du destin.

Je restai à une distance suffisante de ces derniers. C'était l'occasion de la mettre hors-jeu et de pousser enfin Maxime à lever les yeux sur moi. L'homme la poussa vers lui, passant ses deux mains derrière son cou pour l'embrasser. Discrètement, je pris quelques clichés.

Ils reprirent ensuite leur route, traversant le pont, moi sur leurs talons. Ils se tenaient la main comme deux adolescents qui découvraient les joies d'entretenir pour la première fois de leur vie une relation amoureuse. Lui, son visage ne me disait rien. Où avait-elle pu le dénicher ? Aucune idée, mais cela m'importait peu. Évidemment, je ne fus pas surprise qu'ils ne s'attardent pas sur le pont et qu'une fois passés devant l'Ambassade d'Autriche, ils aillent à droite et s'engouffrent dans une autre rue. S'ils voulaient être discrets, se montrer trop longtemps main dans la main aux Invalides, même dissimulés sous un chapeau constituait un risque.

Les amoureux s'arrêtèrent à la hauteur d'une berline allemande aux vitres teintées. L'homme ouvrit la portière à Stéphanie. Je pris encore quelques clichés jusqu'à ce que les deux amants disparaissent dans le flot de la circulation.

A peine de retour dans mon studio, je me jetai sur mon PC pour consulter le site internet de mon magazine people préféré et leur balancer les photos que j'avais prises en croisant les doigts pour qu'ils n'hésitent pas une seconde à les publier.

Les photos envoyées, je ne ressentis aucun remords par la suite. Je ne les avais pas poussés à se voir en cachette, je n'avais pas poussé Stéphanie dans les bras de cet homme. Ils étaient les seuls responsables de ce qui allait arriver d'ici quelques jours, lorsque la vérité aurait éclaté, faisant d'eux une nouvelle cible à suivre pour la presse à scandale. Je n'avais pas oublié que je devais rejoindre Maxime dans son appartement le lendemain après-midi. Je n'allais pas tarder à connaître son point de vue sur le sujet.



Chapitre 17

Ce fut avec délectation que je me jetai sur le premier point de vente de journaux. J'y achetai le nouveau numéro, fraîchement sorti, de *Voilà*, et le lus avant même d'avoir payé. Je sautillais presque de joie en tendant une pièce de deux euros au magasinier. Mes photos étaient bel et bien là, peut-être pas en pleine page sur la couverture, mais elles ne passaient pas inaperçues. Nul doute que Maxime ne pourrait pas passer à côté de la nouvelle. Nul doute non plus que son humeur n'en serait que plus maussade, et j'allais de ce pas m'empresseur de le vérifier en ce début d'après-midi. J'étais sur un petit nuage, car j'avais l'agréable sensation d'avoir enfin pris le dessus sur la situation, d'être dorénavant intouchable.

Ce fut sans aucune hésitation que j'écrasai l'élégante sonnette de son appartement situé dans un quartier très résidentiel, tout près de l'avenue Montaigne et du pont de l'Alma. J'étais déjà conquise par l'intérieur du bâtiment, des couloirs qui n'en avaient pas l'air et un ascenseur qui rappelait ceux des grands hôtels. Difficile de croire qu'il était vraiment possible de vivre dans un tel endroit toute l'année.

Maxime ouvrit la porte, le visage fermé, les traits tirés et le regard grave. C'était certain : il savait ! Je restai immobile dans le couloir, attendant qu'il m'autorise à pénétrer dans l'appartement.

– Entre ! m'ordonna-t-il, s'écartant pour me permettre de me glisser entre lui et la porte d'entrée.

Il referma la porte derrière moi et traversa un mini couloir pour atteindre le salon. Il s'installa confortablement dans le canapé. Cet appartement était un triplex. Le canapé était tourné vers une large baie vitrée donnant sur la rue. Une grande table basse carrée de couleur blanche reposait sur un tapis beige. Je le suivis et m'assis à cinquante centimètres de lui, patientant jusqu'à ce qu'il se décide à débiter une conversation, ce qu'il fit après trente secondes de silence.

– Je suis désolé pour la dernière fois. Excuse-moi. Mes mots ont dépassé ma pensée. Je suis sur les nerfs, en ce moment. Ce n'était pas contre toi, déclara-t-il.

– Ravie que tu saches le reconnaître, au moins.

– Bien, maintenant on peut se mettre au travail. On repart sur de nouvelles

bases, tu veux bien ?

– Je suis d'accord, acquiesçai-je.

– Parfait, suis-moi, dit-il se levant pour monter l'escalier.

L'étage du dessus comportait l'espace cuisine/salle à manger. Une sublime cuisine américaine tout équipée. Une table en plexiglas blanche se trouvait sur le côté de la pièce, juste en dessous de l'escalier. Au milieu se trouvaient un canapé blanc et deux sofas de la même couleur. De l'autre côté, je remarquai immédiatement le magnifique piano blanc. Maxime s'en approcha et s'assit sur le tabouret devant l'instrument de musique. Il souleva le capot, dévoilant les touches du piano. Je restai debout à ses côtés.

– On va commencer par revoir toutes les notes, expliqua-t-il.

Je ne sais pas combien de temps exactement dura cette leçon très particulière, mais elle fut très instructive. Je ne l'avais jamais vu montrer autant de patience. Il était méticuleux. Plus il me reprenait et plus je prenais conscience de son énorme connaissance du milieu. J'avais l'impression d'être la pire des débutantes, debout face à lui, à chanter chaque note de piano qu'il jouait.

Lorsqu'il lui sembla que je ne faisais plus d'erreurs, il m'imposa quelques exercices de respiration, me demandant à maintes reprises d'aspirer autant d'air dans mes poumons que possible, de bloquer ma cage thoracique avant de l'expulser doucement. Nous reprenions chaque phrase de la chanson une à une avant de faire un essai entier. Il faisait nuit lorsque Maxime décida que j'étais parvenue à atteindre son niveau d'exigence.

– Parfait ! J'étais certain que tu pouvais le faire, il ne te reste plus qu'à faire la même chose en studio, déclara-t-il fièrement.

– Je crois que j'en serai capable. Merci, dis-je, sincère.

– C'est plutôt à moi de te remercier, avoua-t-il toujours assis devant le piano.

Il se leva et posa furtivement sa main sur mon épaule avant de se diriger vers la cuisine.

– Tu veux boire quelque chose ?

– Non merci, refusai-je, attrapant mon sac resté à l'abandon au pied du piano.

Je traversai la pièce pour lui dire au revoir, mais au lieu de tendre la joue pour me saluer, il saisit mon poignet.

– S'il te plaît, reste, demanda-t-il comme une supplication.

Je sentais bien qu'il n'était pas dans son état normal et j'en devinai la cause. Je n'avais pas osé rentrer dans le vif du sujet jusqu'ici pour ne pas retourner davantage le couteau dans la plaie.

– Quelque chose ne va pas ?

– Pourquoi cette question ?

– Tu n'as pas l'air dans ton assiette, comme si quelque chose te tracassait. Tu sembles ailleurs, j'ai tort ?

– Stéphanie et moi, on vient de rompre, avoua-t-il d'une traite.

Il était visiblement à la recherche d'une confidente. Seulement, je n'étais pas vraiment la bonne personne. S'il s'était douté du rôle que j'avais joué dans toute cette histoire, il ne serait certainement pas venu pleurer dans mes jupons, même si je considérais lui avoir rendu un fier service en lui permettant par mon intervention d'ouvrir les yeux sur l'infidélité de sa compagne. Cela ne devait pas être la première fois que des cornes lui poussaient sur la tête. Je m'approchai de lui et le pris naturellement dans mes bras, comme une amie le ferait, parvenant tant bien que mal à feindre la surprise après son annonce.

– Je suis sincèrement désolée, chuchotai-je.

– Tu n'as pas à l'être, dit-il, se détachant impulsivement de mon étreinte, quelque peu mal à l'aise après ce bref contact échangé.

– Tu veux en parler ?

– Non. Il n'y a pas grand-chose à dire là-dessus. Il faut juste tourner la page. Je crois que je ne vais pas manquer d'occupation pour cela, et je compte sur toi pour me donner beaucoup de fil à retordre, plaisanta-t-il, non sans parvenir à se défaire de son air mélancolique.

– Souviens-toi de ces paroles lorsque tu me reprocheras de ne pas assez faire d'efforts, plaisantai-je pour dédramatiser la situation.

Il rit aussi, ayant visiblement retrouvé le sourire puis son visage se figea à nouveau. Il me dévisagea avec sérieux. Son regard me troubla plus que je ne l'aurais voulu. Je ne parvenais pas à le supporter, certainement à cause de la part de culpabilité qui était mienne dans ses déboires sentimentaux.

– Je ferais mieux de m'en aller, si je veux être en forme demain, dis-je pour m'excuser de lui faire faux bond.

Il ne répondit rien, s'avança doucement pour se planter à deux centimètres de

moi.

– Reste ! m'intima-t-il.

Il se rapprocha de moi sans oser pour autant me toucher.

– *Je ne pense pas que cela soit raisonnable. Tu as dit toi-même que je devais avoir une hygiène de vie irréprochable et cela commence par se coucher tôt. Je n'ai pas...*

Il se précipita sur moi à la vitesse de la lumière et dévora mes lèvres. Prise de cours, je trouvai pourtant le moyen de rattraper mon retard, répondant avec autant de férocité à ses baisers d'abord sauvages puis très rapidement de plus en plus langoureux. J'avais du mal à récupérer mon souffle lorsqu'il écarta son visage du mien, ses mains soulevant mon tee-shirt. Je levai les bras pour l'aider à m'en débarrasser. Il me contempla un instant et revint à la charge.

Je n'avais pas prévu ce qui était en train de se passer, du moins pas ce soir. Le séduire faisait bien partie de mes plans initiaux, mais je ne pensais pas qu'il se laisserait prendre aussi facilement. Ce que je n'avais pas prévu, c'était l'excitation soudaine que ce moment me procurait. C'était mal, très mal. Tout allait peut-être trop vite.

Il ôta sa chemise et je plaquai instinctivement mes mains sur son torse brûlant, alors qu'il continuait de m'embrasser. Sa peau était chaude. L'odeur boisée de son parfum m'enivrait. Maxime était beau, bien bâti, intelligent. Après tout, il n'y avait pas de mal à se faire plaisir, non ?

Il me souleva avant de me poser délicatement sur le canapé, me plaqua vigoureusement contre celui-ci. Il saisit une télécommande et activa la descente automatique des stores.

Sans plus attendre, il me déshabilla entièrement. Puis il s'allongea contre moi et suçà mon téton. Je me tortillai de plaisir. Chaque coup de langue me faisait frissonner. Il me léchait sensuellement, prenant son temps pour s'occuper de mes seins l'un après l'autre. Mon vagin se contracta. J'avais tellement envie qu'il me pènètre. Maxime sembla lire dans mes pensées, car il baissa son jean et porta ma main sur son sexe. Il était vraiment bien membré. Il se leva devant moi. Sa tête bascula en arrière sous l'effet du plaisir alors que je la masturbais. Il ressemblait à un dieu dans cette position. Excitée, j'accueillis son sexe dans ma bouche. Il gémit. Je le suçai lentement, prenant tout mon temps pour le savourer. Le galbe de ses fesses me rendait folle. Je m'y accrochai tout en l'avalant le plus profondément possible. Il grogna, surpris. Puis il appuya sur ma tête. Il en

redemandait. Je lui donnai une petite tape sur les fesses pour le punir. Il relâcha mon crâne. Je léchai son gland comme s'il s'agissait d'une sucette. Son regard sur moi me faisait fondre. Je mouillai énormément. Maxime caressa ma joue et me fit signe d'arrêter. Je crois qu'il avait aussi envie que moi de passer à la vitesse supérieure.

L'instant était chaud. J'avais les joues en feu et le souffle haletant. Je réalisai ce que nous nous apprêtions à faire. Son torse plaqué contre le mien, je trouvai le moyen d'échapper à l'un de ses baisers pour prononcer une seule phrase, lourde de sens :

– Tu es certain de le vouloir ? demandai-je, soucieuse.

Il se détacha légèrement de mon corps et rebondit avec sérieux sur mes craintes :

– Ce n'est pas les hommes, généralement, qui posent ce genre de questions ?

– Tu vas peut-être réaliser ensuite que tu as fait une erreur monumentale, argumentai-je.

– J'aurais tout le temps d'y réfléchir demain. Pour le moment, tout ce que je veux c'est toi, répondit-il.

Maxime saisit mes mains, emmêla ses doigts avec les miens et m'allongea délicatement sur le canapé. Il repoussa ensuite mes bras le long de mon visage, les plaqua avec force sur *l'accoudoir* puis descendit son visage jusqu'à mon nombril. Il me baisa le ventre puis lécha ma peau en suivant la ligne plus foncée qui menait jusqu'à mon sexe. La chaleur de sa langue sur mon sexe était divine. Je me frottai un peu plus contre sa bouche. Il mordilla tendrement mon clitoris. Un cri d'extase m'échappa. Puis impatient de fondre en moi, son corps glissa sur le mien. Son sexe m'emplit. Instinctivement, j'enfonçai mes ongles dans son dos. Chacun de ses coups de boutoir m'emportait un peu plus vers l'orgasme. Emportés par notre désir charnel, nous n'avons même pas pensé à changer de position. En sueur, je n'attendais qu'une chose : que l'orgasme m'emporte. J'aurais aimé que l'instant ne se termine jamais. Le sentir en moi pour toujours... Il me procura des sensations que jamais encore je n'avais éprouvées. Il m'avait offert le septième ciel. J'adorais la façon dont ses mains parcouraient les courbes de mon corps, dont elles s'aventuraient au creux de mes reins. Son regard me déstabilisait, il ne me lâchait pas des yeux, s'assurant que j'éprouvais autant de plaisir que lui, s'emparant à tout va de mes lèvres, caressant même mes cheveux.

Lorsque l'instant eut atteint son paroxysme, je m'accrochai vigoureusement à ses épaules, le blessant sans le vouloir. Il gémit, ses fesses bien fermes tressaillirent et il se vida en moi. Il reprit durant quelques secondes son souffle puis me baisa le front avant de se retirer délicatement et de s'allonger sur le côté. Exténuée, je posai ma tête sur son torse. Ses bras musclés et chauds emprisonnaient mon dos. Je me sentais en sécurité ainsi lovée contre lui. Je m'endormis, trop fatiguée pour analyser cet instant charnel explosif. Il s'était passé quelque chose, c'était certain. Je ne savais pas encore ce que je ressentais exactement pour lui, mais ce dont j'étais sûre, c'était que je n'avais encore jamais éprouvé ça pour personne ...



Chapitre 18

Lorsque j'émergeai enfin d'une longue nuit de sommeil, avec la désagréable sensation que mes yeux étaient ecchymosés, je pris conscience que je me trouvais dans un lit des plus confortables, en compagnie d'un homme avec qui j'avais passé la nuit. Il dormait paisiblement, respirant à la manière d'un nourrisson. Il était encore plus sexy lorsqu'il dormait.

Je ne réalisais pas encore la barrière que nous venions de franchir et ce ne fut que lorsque je vis une nuisette rose pâle posée négligemment sur le sofa de la chambre que je reçus le coup de massue derrière les oreilles. Une piqûre de rappel douloureuse. Cela ne faisait pas si longtemps de cela qu'il avait partagé une nuit avec elle. J'étais le lot de consolation, le plat de résistance voire même celui de la vengeance. Stéphanie n'avait même pas récupéré ses affaires, signe que rien n'était vraiment fini entre eux. C'était trop tôt. Je le savais, que c'était trop tôt ! J'aurais dû attendre qu'il soit tout à moi, mais mes pulsions du moment avaient été plus fortes que tout et je m'en mordais les doigts désormais, assise dans ce lit aux dimensions improbables.

Je ne savais pas pourquoi cela me chagrînait autant. Ça n'aurait pas dû être le cas. Cela n'aurait pas dû autant m'affecter. Peu importait qu'il retourne dans ses bras, car avec ce que nous venions de vivre, j'avais un moyen de pression suffisant sur lui pour le pousser à exaucer le moindre de mes désirs, et pourtant cela ne parvint même pas à m'apaiser.

Je sortis délicatement du lit, totalement nue, et grimpai sur la pointe des pieds les escaliers jusqu'au salon où je pus remettre la main sur mes affaires. Je remontai ensuite jusqu'à la cuisine et m'assis dans le sofa. Je ne savais pas vraiment si je devais rester et attendre qu'il se réveille ou bien m'en aller comme une voleuse. Mon instinct me dictait de prendre mes jambes à mon cou pour éviter ainsi le ridicule de la situation.

Je m'assis quelques instants sur le canapé, cherchant à faire le vide dans mon esprit. Tout à coup, je perçus ses pas dans les escaliers et le vis pénétrer dans la pièce, le regard dans le vague, gêné. Il sourit maladroitement et passa derrière le bar de la cuisine.

– Tu veux un café ? demanda-t-il comme si de rien était.

– S’il te plaît, confirmai-je, me levant pour rejoindre un des tabourets devant le bar.

Je ne le quittai pas des yeux, regardant avec quel soin il préparait le café. Il posa une grande tasse devant moi et je ne parvins plus à prendre sur moi. Les images de la veille obnubilaient mon esprit. Il me fallait faire la lumière sur tout ça avant que chacun de nous se fasse de fausses idées, avant que l’on se monte la tête et que les choses n’aillent trop loin.

– À propos d’hier soir... tentai-je d’aborder frontalement le sujet.

– Écoute, je crois qu’on devrait y aller doucement, coupa-t-il.

– Tu as raison, conclus-je, pas vraiment surprise par sa réponse.

– On a passé un bon moment, mais on ne devrait pas se précipiter, et voir où ça nous mène. Je sors juste d’une relation, alors prenons notre temps avant de griller les étapes, tu veux bien ?

– Pas de problème, répondis-je sèchement.

– Tu ne m’en veux pas ?

– Pas le moins du monde. Pourquoi t’en voudrais-je ? Je pense exactement la même chose que toi et tu m’en vois soulagée.

– Vraiment ? s’étonna-t-il.

– Chaque chose en son temps, pas vrai ? Tu as tout à fait raison. On doit d’abord se concentrer sur le travail avant toute chose.

– Je suis content de voir que toi et moi, on est sur la même longueur d’onde, conclut-il avec un air idiot.

L’air qu’avaient tous les types qui n’assumaient pas leurs frasques et cherchaient à se déresponsabiliser de leurs actes passés, en jouant la comédie du gars sympa et détaché. Je bus une gorgée de café puis reposai ma tasse au moment même où la porte d’entrée claqua, révélant le son strident d’une voix féminine qui prononçait le prénom de l’homme censé être son ex. Malheureusement pour ce dernier, celle-ci habituée des lieux et visiblement toujours en possession d’un double des clés, monta les escaliers pour découvrir par ses propres yeux ma présence. Vu la tenue de Maxime, vêtu d’un unique boxer noir, il ne lui en fallut pas plus pour qu’elle comprenne la situation. Stéphanie annonça froidement qu’elle venait récupérer ses affaires.

– Tu sais où les trouver, conclut Maxime, dissimulant par un ton glacial sa

gêne d'être ainsi pris en flagrant délit.

Il l'aimait toujours, cela crevait les yeux. Si ça n'avait pas été le cas, il aurait agi avec plus de détachement qu'il n'était en train de le faire.

– Excuse-moi, dit-il à mon attention, s'apprêtant à la suivre pour un moment houleux.

– Je crois que je ferais mieux de vous laisser, glissai-je à l'attention de Maxime.

Stéphanie dévalait les escaliers pour rejoindre la chambre.

– Je crois que c'est mieux, en effet. On se voit tout à l'heure au studio.

Il dévala à toute allure les escaliers et je les entendis se disputer. Je m'arrêtai un instant sur le pas de la porte alors que j'entendais Stéphanie lui demander s'il avait couché avec moi. Je refermai la porte lorsque je l'entendis nier effrontément la chose. Inutile d'en écouter davantage. J'étais dans tous mes états lorsque l'ascenseur se referma. Lorsqu'il atteignit l'entrée du bâtiment, je ne sais pas comment j'étais parvenue à faire fi de mes ressentiments. Tout ce qui comptait, c'était l'enregistrement studio, rien d'autre ne devait occuper mon esprit.

Je retrouvai Maxime comme prévu au studio, en compagnie de Sébastien, pour la séquence d'enregistrement. Je fis comme si de rien était. Les faux-semblants n'avaient plus de secrets pour moi. Peut-être s'en voulait-il un peu de son comportement du matin, car il ne s'acharna pas sur moi.

Nous parvînmes dans les temps à boucler le titre. Il sembla satisfait et me félicita. Je le remerciai, bien incapable pour autant d'en faire des tonnes. J'avais la gorge nouée. Je m'échappai du studio, le saluant au passage. Il ne fit aucun commentaire sur mon attitude distante, certainement déstabilisé par la présence de Sébastien. Cela ne l'empêcha pas durant les minutes qui suivirent de m'envoyer un SMS pour m'avertir qu'il passerait chez moi pour discuter. Il ne me demandait pas mon avis, m'imposant de toute évidence une discussion.

Lorsqu'il sonna à l'interphone, je n'avais aucune envie de lui ouvrir. Ce fut à contrecœur que je le laissai pénétrer dans le studio.

– Tu as quelque chose à me demander ? l'interrogeai-je.

– En quelque sorte oui, mais d'abord j'aimerais qu'on mette cartes sur table entre nous, m'avisait-il d'entrée de jeu.

– Je t'écoute.

– Ce qui s’est passé entre toi et moi, hier soir, c’était génial...

– Ne te fatigue pas, j’ai compris, le coupai-je.

– Non, tu n’as rien compris, justement ! Tu comptes beaucoup pour moi ! Plus que tu ne l’imagines. Seulement, je sors d’une histoire compliquée et je pense que, tous les deux, on devrait prendre un peu de recul par rapport à ce qui s’est passé et se concentrer sur ce pour quoi on est là. Je pensais que tu étais d’accord avec moi sur ce point, mais vu ton attitude aujourd’hui, je tenais à préciser de nouveau les choses, affirma-t-il.

– Il n’y a pas de problème. Moi-même, je ne suis pas prête à me lancer dans une nouvelle histoire. Ne t’en fais pas. Il n’y a aucun souci entre nous, arguai-je.

– Tu en es sûre ? insista-t-il, pas du tout convaincu.

– Pourquoi toutes ces questions ? Tu as peur qu’après une nuit passée ensemble je fasse un scandale ? Ne t’inquiète pas. J’ai trouvé aussi que cette nuit avait été géniale, mais je crois qu’en effet, on ferait mieux d’en rester là, car de toute évidence, de ton côté, tu n’as pas fini de mettre de l’ordre dans tes affaires sentimentales, et du mien, je ferais mieux de me concentrer sur la nouvelle carrière qui s’ouvre à moi. Nous avons le même objectif, il me semble, alors tout va bien, n’est-ce pas ?

– Je suis content que tu le prennes comme ça, dit-il.

– Tu pensais que je le prendrais comment ? On avait tous les deux besoin de réconfort, point à la ligne. Tu es mon producteur. On collabore ensemble et nos rapports en restent là. Je trouve ça beaucoup mieux comme ça. Je t’assure que tu n’as pas la moindre inquiétude à avoir.

– Ok. Vincent et moi sommes très largement satisfaits de l’enregistrement du titre. Demain soir, j’ai prévu une petite soirée. Je te présenterai aux compositeurs qui vont plancher sur ton futur album et après ça tu seras libre de vaquer à tes occupations jusqu’à ce qu’on ait à nouveau besoin de toi, m’expliqua-t-il.

– Demain ?

– Ne t’inquiète pas, c’est une formalité, rien de plus. Contente-toi de sourire, de marcher habilement, de chanter merveilleusement bien et le tour sera joué. Un coursier te fera livrer une robe dans la journée pour le cocktail et un taxi te conduira à vingt heures au lieu de réception. Sois à l’heure. Je te laisse. Il me reste pas mal de détails à peaufiner. À demain, dit-il, me baisant furtivement la joue gauche avant de s’éclipser tel un courant d’air.

Qu'aurais-je pu faire de mieux que de jouer la carte de l'insensible ? Pourtant, je sentais bien ce petit pincement au cœur me torturer. Je m'étais jurée de ne pas tomber sous son charme ravageur, de tenir les rênes. Je pensais mener la barque et voilà que je n'étais plus certaine d'avoir encore la force de ramer maintenant. J'étais blessée dans mon orgueil. Mon amour-propre en avait pris un sacré coup, mais il était impensable de l'admettre devant lui. Je n'étais pas du genre à me laisser abattre et je n'avais pas encore dit mon dernier mot. Ainsi, il voulait prendre du recul ? J'allais lui laisser tout loisir d'en prendre. L'adage pour les travers amoureux n'est-il pas : « fuis-moi, je te suis ; suis-moi, je te fuis » ? S'il fallait le fuir pour qu'il s'intéresse de nouveau à moi, alors j'allais le fuir comme la peste.



Chapitre 19

Le coursier n'avait pas oublié sa livraison et j'ouvris avec délicatesse la boîte qu'il m'avait livrée après décharge. Qu'est-ce qu'il m'apportait ? Une magnifique robe blanche, cintrée, qui m'arrivait juste au-dessus du genou, et au décolleté tombant. Une élégante paire de boucles d'oreilles et des escarpins blancs l'accompagnaient. Pas de message dans la boîte.

Je m'empressai de la revêtir pour me contempler dans le minuscule miroir que la pièce comportait. J'étais très à l'aise dans cette robe et certaine de faire impression. Un détail manquait seulement, la coiffure. Je pris le temps pour réaliser un magnifique chignon. Je me regardai une dernière fois avant de quitter mon petit studio. L'élégance de cette robe me donnait des airs de femme du monde.

Ne disposant plus d'assez de temps pour m'admirer, je montai enfin dans le taxi que Maxime avait mis à ma disposition pour la soirée. Il me conduisit tout droit devant un hôtel particulier du seizième arrondissement de Paris. Intimidée dans un premier temps, je descendis lentement de la berline ? Un portier m'ouvrit la porte. Il me salua et je lui souris, pas vraiment habituée à ce genre de soirée cérémonieuse. Plutôt gauche, je parvins à marcher d'une manière assurée lorsque je pénétrai la salle de réception de l'hôtel.

Une foule de gens s'y entassait déjà. Pas mal de regards se tournèrent dans ma direction. Je scrutai l'endroit, à la recherche d'un visage familier, à la recherche de son visage, mais je ne le remarquai pas tout de suite, debout au fond de la salle en compagnie de Vincent Delorme. Je me remis en marche pour rejoindre mes producteurs.

Cinq mètres avant que je ne les atteigne, l'arrivée surprise d'une Stéphanie Lacoste plutôt souriante, me sidéra sur place, surtout lorsque je la vis glisser sa main dans celle de Maxime. Était-il possible qu'il soit aussi crétin ? J'étais prête à faire demi-tour pour recouvrer mes esprits, trouver une explication logique à ce que je venais de voir. Mon portable vibra. Il s'agissait juste d'un message de soutien d'Adam. Après avoir lu ce message, je réalisai seulement que ce n'était pas à moi de fuir devant lui, ce n'était pas à moi de marcher tête basse.

Je repris mon chemin et croisai le regard de Vincent, qui leva la main à mon

attention. Maxime et de Stéphanie se tournèrent immédiatement dans ma direction. Dès qu'il croisa mon regard, je le vis retirer immédiatement sa main de celle de sa compagne. Je n'avais plus le choix et m'approchai. Je saluai Vincent en premier, comme si de rien n'était, avant de me tourner vers Stéphanie et Maxime. Je me parai de mon plus beau sourire.

– Tu es vraiment sublime, ce soir ! me complimenta Vincent.

Ce dernier me regarda sous toutes les coutures, apparemment subjugué par ma prestance.

– Merci.

– Maxime, tu ne dis rien ? lui fit remarquer Vincent.

– Tu es très belle, dit-il poliment.

– C'est grâce à toi, rétorquai-je.

Le regard de Stéphanie se riva immédiatement sur le visage de son compagnon.

– Ce n'est pas moi qui la porte, reprit-il.

– Non, mais c'est toi qui l'as choisie, dis-je pour bien enfoncer le clou.

– Excuse-moi chéri, interrompit Stéphanie avant de nous fausser compagnie pour rejoindre un groupe d'hommes en pleine conversation au milieu de la pièce.

Maxime la suivit du regard, attentif aux moindres de ses pas. L'envie était extrême de claquer des doigts devant son visage, espérant le réveiller et lui ôter cet air subjugué qu'il affichait niaisement.

– Je vous laisse également, je vais faire un petit tour de salle, s'excusa à son tour Vincent.

Maxime reporta mystérieusement son attention sur moi, tout en ne manquant pas, par moments, de jeter quelques petits coups d'œil dans la direction de Stéphanie, comme s'il craignait qu'elle ne s'échappe irrémédiablement de son champ de vision.

– Alors, où sont ceux que tu dois me présenter ? lui demandai-je.

– Par ici, reprit-il passant sa main derrière mon omoplate pour me guider vers deux hommes grisonnants.

Il se contenta de nous présenter avant de s'éclipser. Il s'agissait des deux compositeurs qui devaient travailler sur l'album. L'échange fut assez long et agréable. Ces derniers me présentèrent à pas mal de leurs connaissances. Je fis

bonne figure et tâchai de m'intéresser à chacune de leurs remarques alors qu'ainsi abandonnée, je me sentais des plus mal à l'aise. Je ne revis Maxime que trois quarts d'heure plus tard dans un coin de la pièce, en pleine conversation avec Stéphanie. Visiblement, ils étaient en train de se chamailler. Pourquoi courait-il après une fille qui le trompait ouvertement ? Les hommes étaient-ils aussi stupides ? Vincent fit une arrivée surprise dans mon dos, m'empêchant de concentrer toute mon attention sur ces deux-là. Il perçut cependant la direction de mon regard et me conseilla de ne pas faire attention à eux, ajoutant que ce genre de scène était monnaie courante ces derniers temps. Puis il axa la conversation sur la manière dont s'était déroulé l'enregistrement, ajoutant qu'il était très satisfait du résultat et qu'il croyait en moi. Il se chargea à son tour de me présenter comme une jeune artiste à toutes ses connaissances et surtout à certains journalistes qu'ils semblaient très bien connaître. Certains d'entre eux ne se gênèrent pas pour me poser des questions et l'un d'eux me proposa même une entrevue lorsque l'album sortirait dans les bacs. Tout semblait démarrer sur les chapeaux de roue, et Vincent me le fit remarquer sans attendre, arguant que tout le monde semblait être conquis par mon charme.

Il commençait à faire très chaud dans la salle et j'en profitai pour faire un tour du côté des toilettes. Lorsque j'en sortis, je tombai nez à nez avec Stéphanie qui ne m'accorda pas la moindre attention, m'ignorant totalement. Je poursuivis mon chemin, décidée à ne pas me laisser intimider et lorsque Maxime me tomba dessus, je ne me fis pas prier pour lui faire remarquer ses longues minutes d'absence à mes côtés. Pour quelqu'un supposé m'introduire dans l'arène, il semblait bien peu préoccupé par sa mission. Il s'enquit de mon bien-être rapidement, puis me présenta à un homme chauve avec un bon embonpoint, d'une quarantaine d'années, qui selon les explications de Maxime était photographe et allait diriger la séance photo pour la couverture de l'album. Il me conduisit ensuite vers un second homme, la trentaine bien passée également, qui serait chargé par la suite de la réalisation du clip.

Je fis longuement connaissance avec tout ce petit monde. Lorsque je remarquai que la salle s'était vidée de moitié de ses invités, j'entrepris moi aussi de quitter les lieux. Je saluai Maxime. Il insista pour me raccompagner, mais après avoir vivement refusé, il rendit les armes et me laissa m'en aller. Il me souhaita une bonne nuit et m'accompagna jusqu'au taxi. Je ne savais pas quand il était prévu que nous nous revoyions, mais cela ne me faisait ni chaud ni froid, à vrai dire. Je préparai mes valises le soir même et rentrai le lendemain comme

prévu à Marseille.

La semaine fut longue. Maxime ne me donna aucune nouvelle, pas plus que je ne lui en donnai, bien décidée à ne pas faire le premier pas.

Lorsqu'il me contacta enfin, je n'y croyais plus vraiment. J'étais en colère et pas vraiment décidée à l'accueillir avec une voix mielleuse au téléphone. Il me proposa de le rejoindre chez lui à Cassis le soir même, ajoutant qu'il venait juste de rentrer et qu'il avait pas mal de choses à me dire. Je refusai sans ménagement, prétextant que je n'avais pas le temps de passer et lui demandai si ce ne serait pas plus simple qu'il me dise ce qu'il avait à me dire par téléphone. Il insista lourdement et je dus me rendre à l'évidence : je ne pouvais pas vraiment refuser. C'était lui le boss, après tout.

Ce fut sans grand enthousiasme que je parvins jusqu'à sa propriété de Cassis, vêtue d'un jean troué et de ballerines. Je n'avais plus envie de faire des efforts. Il m'ouvrit le portail de sa propriété. Il se trouvait déjà à l'extérieur lorsque je me garai. Il m'embrassa sur la joue et me convia à passer sur la terrasse, à quelques pas seulement d'une immense piscine. Il me proposa un verre de rosée et s'assit en face de moi :

- On n'a pas vraiment eu le temps de discuter, ces derniers temps, débuta-t-il.
- De quoi voulais-tu me parler ? Il y a déjà des dates de fixées pour le shooting photo ? demandai-je.
- Tout est prévu pour le début du mois d'août, dit-il.
- Alors de quoi il retourne ?
- De ce qui s'est passé entre nous, avoua-t-il.
- Je pensais que le sujet était clos.
- Je le pensais aussi, jusqu'à ce que je ne parvienne plus à m'arrêter de penser à toi, avoua-t-il.

Sa main glissa sa main sur la table, *frôla mes doigts*. Par réflexe, je la retirai immédiatement.

- Je ne suis pas la cinquième roue du carrosse ! Je crois qu'on devrait en rester à des relations purement professionnelles.
- Ce n'était pourtant pas ce que j'ai cru comprendre, à voir ta réaction.
- C'est que tu as mal interprété !
- Qu'est-ce que tu as exactement ? Tu as quelque chose à me reprocher ? Tu

t'es quasiment jetée sur moi sans réserve et maintenant tu es distante ! Je ne comprends pas ce revirement, s'agaça-t-il.

– Tu ne voulais pas que ça aille plus loin entre nous, pas vrai ? Tu es retourné avec Stéphanie alors je ne pense pas que tu puisses venir me demander de jouer le rôle de la maîtresse. Très peu pour moi, repris-je.

À ma réplique, il explosa d'un rire quasi incontrôlable. Je me levai, m'apprêtant à m'en aller, mais il se reprit.

– Je ne suis plus avec Stéphanie, pas depuis cette soirée passée ensemble, pas depuis les photos d'elle publiées avec un autre homme dans un magazine. Tu peux me croire. Je ne cherche pas à pimenter ma vie avec une relation extra-conjugale. Ce n'est vraiment pas mon style. C'est vraiment mal me connaître que de penser que je pourrais être capable de faire une chose pareille, de te faire ce genre de proposition malhonnête. Je ne profiterai jamais de la situation. La vérité, si tu tiens à la connaître, c'est que tu me plais énormément. Je me sens irrésistiblement attiré par toi. Si tu ne ressens pas la même chose, tu n'as qu'un mot à dire et je tairais mes sentiments sans tarder.

– Pourquoi te trouvais-tu en sa compagnie lors de cette soirée à Paris ?

– Tout simplement parce que ce n'était pas le bon moment pour officialiser une rupture. On ne voulait pas d'un scandale. Il était prévu de longue date qu'elle serait présente, elle l'était, un point c'est tout. Je ne l'ai plus revue depuis. Tu peux me croire.

– Qu'est-ce que tu attends vraiment de moi ? demandai-je, perdue.

– Rien dont tu n'aies pas vraiment envie. Je voulais seulement savoir ce que tu ressentais de ton côté.

Mon sang ne fit qu'un tour. C'était une déclaration qu'il me faisait là, peut-être pas la plus enflammée, peut-être pas la plus romantique qui soit, mais une déclaration sincère. Il était attiré par moi. Son regard me troublait toujours autant. C'était plus fort que moi.

J'avais rêvé chaque nuit de ce moment que nous avons partagé, espérant qu'il me touche avec la même ferveur que ce soir-là, qu'il me regarde avec la même intensité et me donne autant de frissons que mon corps en avait été parcouru, ainsi lovée dans ses bras. Mon corps entier en redemandait. Mon cœur, lui, commençait à être conquis, à ma plus grande peur, mais je n'essayais de penser qu'à une chose, profiter de ces petits moments de répit que la vie semblait m'offrir. Je l'avais séduit et je crois qu'en faisant en sorte que cela se produise, il

était parvenu, hélas, à me séduire à son tour.

Je fis le tour de la table. Il me suivit du regard, ne comprenant pas ma réaction et lorsque je m'assis sur ses genoux simplement pour l'embrasser, il accéléra la cadence de nos baisers. Lorsque je détachai mon visage du sien et posai mes deux mains sur ses joues, il semblait toujours aussi surpris. C'est à ce moment-là que je fis ma déclaration, me moquant bien des règles que je m'étais fixées.

Malgré tous mes efforts pour ne pas l'être, je devais bien me rendre à l'évidence : j'étais en train de tomber amoureuse. C'était la première fois que cela m'arrivait vraiment.

– Moi aussi je veux essayer quelque chose avec toi. Allons-y doucement, tu veux bien ? proposai-je timidement.

Pour toute réponse, il enfouit sa tête dans ma poitrine puis la releva pour m'embrasser à nouveau. Il me souleva, me posa sur la table, fit basculer mon corps en arrière alors qu'il soulevait mon débardeur pour baiser tendrement mon ventre. Il s'arrêta brusquement, mettant fin à l'authenticité du moment.

– Passe la semaine ici avec moi, avant que je ne sois obligé de remonter à Paris ! Je veux tout savoir sur toi, tout, tu m'entends.

J'hésitai, pas vraiment emballée à cette idée. Je redoutais qu'il ne cherche à trop en découvrir sur moi, sur ma vie et surtout sur mes mensonges, mais je ne pus résister plus longtemps à son regard de braise. J'acquiesçai et l'enthousiasme que ma réponse lui inspira me fit découvrir un tout autre homme. Je ne l'avais jamais vu dans cet état. Sous l'effet de l'émotion, il me souleva et courut vers la piscine. Je lui ordonnai de me relâcher.

– Repose-moi ! Non ! hurlai-je.

Trop tard ! Il sauta à l'eau tout habillé, chaussures aux pieds, m'entraînant avec lui dans sa chute. Je mis quelques secondes avant de ressurgir à la surface. Il fondit rapidement sur moi.

– T'es fou ! m'exclamai-je, plus heureuse que jamais.

– C'est exact et c'est de ta faute. Tu m'as rendu complètement fou de toi, rit-il.

– Je risque d'être contaminée, rebondis-je posant mes mains sur ses épaules.

– De cette manière, tu seras bien obligée de te déshabiller pour te changer, dit-il d'un sourire entendu avant de s'emparer de mes lèvres. Lorsqu'il eut le malheur de s'écarter un instant, d'humeur taquine je l'éclaboussai encore et encore, et comme deux enfants de cinq ans nous nous livrâmes à une véritable

bataille d'eau.

– Arrête ! Arrête ! J'ai quelque chose dans l'œil ! dit-il alors que je continuais de l'éclabousser.

Il se frotta l'œil droit avec vigueur et je m'approchai de lui à la nage pour l'aider, mais lorsque je fus suffisamment près, il me prit par surprise et me coula. Je retrouvai la surface immédiatement après et il s'empressa de m'embrasser à nouveau, ne me laissant pas le temps suffisant pour reprendre mon souffle. Je m'accrochai alors à lui, plus fort, nouant mes jambes autour de sa taille et mes bras autour de son cou.

La nuit commençait à tomber. J'avais la sensation que les cigales redoublaient d'efforts pour se faire entendre. Jamais encore je n'avais vécu ça avec un homme. Jamais je n'avais eu aussi peu envie de me détacher de lui qu'en cette soirée. Il y avait quelque chose de magique, de surprenant et d'intimidant dans ce moment. Quelque chose que j'avais toujours attendu de vivre jusqu'à maintenant. Percevant les tremblements de mon corps, Maxime nous transporta en dehors de la piscine. Je ne le lâchai pas, m'agrippant comme une princesse le ferait à son chevalier servant. L'eau dégoulinait sur les margelles. Mes tremblements redoublèrent lorsqu'il me déposa sur une chaise de jardin.

– Mets-toi en sous-vêtements. Je t'apporte une serviette, dit-il.

Il se dirigea vers l'entrée de la villa et ôta son tee-shirt, son pantalon et ses chaussures qu'il laissa sur le salon de jardin avant d'entrer en boxer à l'intérieur. Attendant qu'il revienne, je m'exécutai et ôtai mes vêtements. Il revint une serviette nouée sur ses hanches et une seconde dans sa main qu'il déposa sur mes épaules.

– On devrait rentrer à l'intérieur, conseilla-t-il.

Je me levai et le suivis. Un grand canapé d'angle en cuir marron occupait la majeure partie du salon. Nous traversâmes la pièce pour parvenir dans sa chambre. Juste à côté de son lit se trouvait une douche.

– Si tu veux mon avis, on ferait mieux de s'y rendre pour nous réchauffer, proposait-il.

Il fit couler l'eau chaude et ôta son boxer avant de rentrer à l'intérieur de la cabine. Je fis de même avec les deux bouts de tissus encore présents sur mon corps et nous nous prélassâmes sous l'eau bien chaude. Il sortit le premier, me laissant savourer ce moment plus longtemps.

Je nouai rapidement une serviette autour de moi avant de sortir de la douche. Il m'avait déposé une chemise sur le lit dont il avait pris soin au préalable de soulever les draps, m'invitant clairement à passer la nuit à ses côtés. Je supposai que je devais la mettre, mais à peine l'avais-je passée et commencé à attacher le premier bouton qu'il revint dans la chambre, se déplaçant furtivement vers moi, passant ses bras derrière mes reins.

– Je crois que tu es encore mieux sans, dit-il.

Il écarta mes cheveux pour baiser ma nuque et me repoussa en arrière, juste devant le lit. Là, sans attendre il se débarrassa de son pantalon, écarta mes cuisses, introduit deux doigts dans mon sexe puis les retira pour les goûter.

– Je ne peux plus attendre, dit-il.

Et sans s'embarrasser des préliminaires, il me pénétra sauvagement. Il m'attira un peu plus à lui. Les yeux écarquillés de surprise, je le laissais me pilonner. Ses allées et venues étaient délicieuses malgré la légère brûlure que ses pénétrations me procuraient. J'en voulais plus. Maxime me retourna sans prévenir, m'ordonna de me mettre à quatre pattes et me martela encore. C'était comme s'il avait un besoin vital de me posséder, de m'emplir. Intrépide, je me touchai pour faire monter plus vite le plaisir. J'étais presque parvenue à l'orgasme lorsqu'il s'arrêta pour me donner une fessée.

– Ne te touche pas.

C'était un ordre. Je laissai reprendre, mais désobéis incapable de résister. Il me fessa plus fort m'extirpant un cri. Mécontent, il me repoussa sur le lit, s'allongea sur moi et emprisonna mon bras.

– C'est moi qui te donnerai ton orgasme, bébé.

Il reprit possession de mon corps. Cette fois plein de douceur. J'appréciais la douceur dont il faisait preuve chaque fois qu'il empoignait mon corps, chaque fois qu'il m'embrassait, à chaque moment où ses mains s'amusaient à parcourir ma peau nue pour la faire frissonner de plaisir.



Chapitre 20

L'oreille collée contre la peau douce de sa poitrine, je peinaï à ouvrir les yeux, encore bercée par la constance de son rythme cardiaque. Je bougeai légèrement ma main. La sienne se posa sur la mienne. Il la caressa doucement avant de remonter vers mes cheveux. J'ouvris tant bien que mal les yeux pour apercevoir son visage lumineux et souriant. À en juger par la beauté éclatante de ses traits, cela devait faire un bon moment qu'il était éveillé. Je tentai de me relever, mais il appuya légèrement sur ma tête en signe de désapprobation pour m'obliger à conserver ma posture.

– Reste un moment tu veux bien ? Je n'ai pas envie que ce moment se termine, confessa-t-il.

– Cela fait longtemps que tu m' observes dormir ? questionnai-je, intimidée par la sensualité de son regard, un regard que je ne lui connaissais pas.

Tout était allé vite et j'avais l'étrange impression que nous nous fréquentions depuis plusieurs mois déjà, comme un vieux couple sur le point de se fiancer. Je dois dire que pour moi, ça en était même flippant. En ce qui concernait mes relations amoureuses, j'étais plutôt de celles qui restent le pied accolé au frein, plutôt que de celles qui foncent, pied au plancher, n'ayant pas peur de se jeter dans le vide et l'inconnu qui s'y rattache. J'avais l'envie contradictoire de rester à jamais collée à son torse dénudé et en parallèle celle de prendre mes jambes à mon cou.

Max me saisit par la taille et s'allongea sur moi. Puis il m'embrassa. Mon esprit était toujours ailleurs alors qu'il prenait plaisir à jouer avec mes lèvres. Il releva soudain la tête, ses avant-bras entourant la mienne, et plongea intensément son regard dans le mien. Je le soutins, effrayée, car il trahissait la naissance de ses sentiments. Il était en train de tomber amoureux ou bien il l'était déjà. C'était un fait. Je ne savais pas comment se passaient ces choses-là. Je ne savais pas comment cela se passait en règle générale. Jamais encore un homme n'était tombé amoureux de moi ou du moins jamais un homme que je pensais aimer sincèrement était tombé amoureux de moi, car plus les jours passaient et plus je commençais à avoir la certitude de mes sentiments. Je l'aimais. J'étais capable d'aimer un homme, mais je ne savais pas encore si j'étais capable de partager ses sentiments. C'était une grande première. Un

plongeon dans l'inconnu désarmant.

– Je veux tout savoir te concernant. Je veux tout savoir de ta vie, absolument tout, affirma-t-il.

– On a tout le temps de se découvrir, dis-je levant la tête pour l'embrasser et mettre fin à ses questions.

Ce n'était pas le moment de ramener sur le tapis des choses qui fâchent, pas le moment de gâcher cet instant magique. Je fermai les yeux, ayant l'impression que nous étions seuls au monde, loin de la gravité terrestre, loin de notre quotidien. Je ne voulais pas me réveiller, éclater cette bulle dans laquelle nous étions tous les deux enfermés loin des regards du reste du monde. Soudain tout paraissait prendre un sens. On pouvait enfin mettre un nom sur nos sentiments. I

– Non, je veux tout savoir de toi, maintenant, tout de suite. Je suis pressé de découvrir tes petits secrets, insista-t-il.

– Je n'ai pas de secrets. Il n'y a pas grand-chose à savoir me concernant, rien que tu ne connaisses déjà, repris-je.

– Tu ne m'auras pas ainsi. Je suis bien décidé à percer à jour ta carapace. J'ai tellement de questions te concernant qui se bousculent dans mon esprit que je ne sais pas par où commencer. Jamais encore une telle chose ne s'était produite...

– Raison de plus pour ne pas y répondre tout de suite. Tu risquerais d'en oublier certaines. Tu devrais commencer par mettre de l'ordre dans tes idées, conseillai-je, un sourire espiègle accroché à mes lèvres.

– Tu ne m'auras pas ainsi, répéta-t-il. Je suis décidé à tout savoir sur toi et si tu ne veux pas toi-même répondre à mes questions, je trouverai bien un moyen pour obtenir mes réponses.

– Très bien, mais cela vaut autant pour moi que pour toi, me relevai-je me libérant de ses bras pour m'asseoir.

Il se releva aussi, tourna son visage vers moi et posa la première question qui lui brûlait les lèvres.

– Tu as de la famille ? Je veux dire, si c'est le cas, tu n'en parles jamais.

La question que je redoutais tant était posée. J'hésitai à feindre le rôle de la pauvre orpheline, mais j'étais trop superstitieuse pour faire cela. J'avais déjà échafaudé la réponse parfaite qui m'éviterait de devoir lui présenter les membres de ma famille.

– J’ai bien une famille comme tout le monde. Une mère, un père, un frère aîné et une sœur plus âgée, mais ils vivent tous en Belgique.

– Tu es belge ?

– Pas du tout. Nous sommes partis y habiter il y a de cela quelques années pour le boulot de mon père.

– Pourquoi es-tu la seule à être revenue ?

– Il fait trop froid en Belgique, dis-je manquant d’éclater de rire derrière le peu de sérieux de ma réplique.

– Sérieusement ? fronça-t-il les sourcils.

– On a toujours vécu ici avant de quitter la France pour la Belgique. À mon retour, j’ai pu y retrouver des amis et puis l’ambiance familiale m’étouffait. Je crois que j’avais besoin de prendre l’air, de me changer les idées. J’ai toujours rêvé de faire carrière dans la musique.

– Pourquoi ne t’es-tu pas installée à Paris ?

– Parce que mon meilleur ami guitariste vit à Marseille. Je ne me voyais pas revenir en France avec que des têtes inconnues autour de moi.

– Tu as un meilleur ami ? questionna-t-il, accueillant la nouvelle avec gravité.

– Oui. C’est un musicien génial et ce n’est qu’un ami, rien de plus, soulignai-je pour dissiper tout malentendu.

– J’ai hâte de le rencontrer. Je suppose qu’il aura pas mal de choses à me révéler te concernant.

– Il est très occupé en ce moment, argumentai-je.

– C’est seulement une impression, ou tu n’as pas très envie que je fasse la connaissance de tes proches ?

– Ce n’est pas ça ! Mais tout ceci est très récent. Je croyais qu’on ne devait pas griller les étapes ?

– Tu as raison, se ravisa-t-il.

– Et toi, tu ne parles jamais de ta famille non plus, déviai-je volontairement.

– Parce que tu sais déjà tout ce qu’il y a à savoir. Tu connais déjà mon père et ma belle-mère. Je n’ai ni frère ni sœur, si on omet la progéniture de mon père en cours de conception, dit Maxime sur un ton peu avenant.

– Et ta mère ?

– Elle est morte, avoua-t-il l'air abattu.

– Je suis désolée, dis-je.

– Ne le sois pas. Elle n'est pas vraiment morte à proprement parler.

– Comment ça ?

– Cela fait longtemps que je n'ai plus de mère. Mes parents ont divorcé, j'avais six ans. De là, ma mère est partie vivre aux États-Unis en me laissant à la charge de mon père. Elle a toujours été plus subjuguée par ses chats que par moi. Je ne crois pas vraiment qu'elle ait voulu avoir un enfant un jour. Le peu de souvenirs que j'ai conservés d'elle, c'est qu'elle était plutôt froide et distante. Elle n'avait aucun don pour la maternité, aux dires de mon père et de tous les employés de maison. Après ma naissance, elle a commencé à s'enfermer sur elle-même. Mon père a eu pas mal d'aventures durant cette période. Après son départ, ma mère communiquait essentiellement par carte postale pour me souhaiter un bon anniversaire, ou un joyeux Noël. Mon père a toujours été pas mal occupé, mais il a toujours été là pour moi, même si nous avons traversé des périodes difficiles. J'ai vu ma mère pour la dernière fois il y a quinze ans, lors des vacances scolaires. J'avais treize ans. Je suis resté une semaine et puis j'ai supplié mon père de venir me récupérer. Elle n'avait pas changé. Toujours en train de rempoter ses plantes ou de nourrir ses chats. Elle me traitait avec moins d'amour qu'elle n'en montrait à ses chats. Lorsque mon père est venu, elle n'a rien dit. Depuis, je n'ai jamais eu de ses nouvelles.

– Tu ne la portes visiblement pas dans ton cœur...

– Si j'avais été un chat, peut-être m'aurait-elle aimé. Mon père est la seule figure parentale sur qui j'ai pu compter. On a vécu pas mal de moments difficiles. Il m'a envoyé en pension et même si on est encore souvent en désaccord, il n'a jamais cessé de me faire passer en premier. Je ne porte pas sa nouvelle femme dans mon cœur, car je continue à croire qu'elle n'en veut qu'à son argent, mais s'il y a une chose qu'il m'a toujours prouvé, c'est qu'il sera toujours à mes côtés pour me soutenir.

– On a tous nos croix et nos bannières à porter pas vrai ?

– Je n'ai jamais eu le temps d'être malheureux. J'essaye juste de ne pas reproduire ce que j'ai vécu.

– Tu es toujours amoureux d'elle, de Stéphanie ? le questionnai-je, craintive à l'idée de connaître sa réponse.

– Les sentiments ne s'en vont pas comme ça. Peut-être que j'éprouve encore certaines choses pour elle, mais j'ai décidé de les oublier. Ce n'était pas la bonne personne. Parlons d'autre chose, tu veux bien ?

– Qu'est-ce que tu veux savoir ?

– Révèle-moi un de tes secrets, quelque chose que tu n'as jamais osé dire à personne !

Il se rapprocha de moi et se tourna sur le côté, la tête posée sur sa main, l'air songeur.

– Je ne peux pas, tu vas te moquer de moi !

– Jamais je ne me moquerai de toi.

– Très bien, dis-je basculant à mon tour sur le côté, mon visage à deux centimètres à peine du sien.

– Je suis tout ouïe, commença-t-il à se moquer avec un air épouvantablement ridicule.

– Arrête de faire l'idiot !

Je saisis un oreiller pour le coller sur son visage et le faire basculer en arrière. Lorsque j'ôtai l'oreiller il m'attira à lui, et je retrouvai ma position de départ, lovée dans ses bras, l'oreille à quelques centimètres seulement de son cœur.

– Alors, quel est ce terrible secret que tu n'as jamais osé dire à personne ? reprit-il.

– Je ne sais pas si je peux te le dire...

– Si tu ne me le dis pas, attention à ce qui va suivre, dit-il effectuant quelques timides chatouilles, me rappelant Greg – que je chassai de mon esprit aussi vite que possible.

– Lorsque j'étais petite, j'étais fan invétérée des chocos BN. Chaque matin, je vidais un paquet neuf avant que mon frère et ma sœur n'arrivent pour récupérer tous ceux qui affichaient des yeux en demi-lune. C'était les plus rares. Ensuite, je remplaçais tous les autres dans le paquet et m'empressai de manger ceux que j'avais eu la chance de dénicher. Dommage que les BN avec des yeux en demi-lune n'existent plus en grand format, avouai-je.

– C'est ça le secret que tu n'as jamais osé dire à personne ? s'étonna-t-il.

– Je savais que tu allais te moquer, le grondai-je.

– Pas du tout. Je trouve ça très mignon, reprit-il.

- Vraiment ?
- Vraiment. Enfin maintenant ce n'est plus un secret. Je suis sûr que ça va intéresser pas mal de journalistes lorsque ton nom sera connu, rit-il.
- Moqueur ! me vengeai-je en lui pinçant le bras.
- Tu ne veux pas savoir quel est mon secret à moi ? reprit-il pour calmer mes envies de violence.
- Quel est-il ? questionnai-je, intéressée.
- Mon père ne m'a pas envoyé en pensionnat à Londres uniquement pour que j'y reçoive la meilleure éducation. Il m'y a envoyé après qu'au petit matin, alors que j'avais dix ans, j'ai eu réduit en fumée les vêtements d'une de ses nombreuses maîtresses qui se trouvait être ma prof de solfège.
- T'étais déjà un vrai rebelle, me moquai-je à mon tour.
- Est-ce que tu as un rêve ? demanda-t-il, sérieux.
- Je suis déjà en train de le réaliser et c'est en partie grâce à toi, avouai-je.
- Je ne parle pas de ça. Tu dois sûrement en avoir d'autres. Il y a certainement quelque chose d'autre que tu rêverais de faire dans ton existence, insista-t-il. Moi, lorsque j'étais enfant, je rêvais de devenir pilote de chasse.
- On ne peut pas dire que tu aies tout fait pour l'accomplir, ce n'est pas vraiment la voie que tu as choisie, lui fis-je remarquer.
- Non, mais seulement parce que mon père y était opposé. Et puis au fil du temps, j'ai appris à aimer la musique.
- Tu as donc sagement suivi les pas de ton père ?
- Oui et je n'en suis pas malheureux aujourd'hui. Et puis, comme tu l'as si justement fait remarquer, je peux dire que grâce à lui j'ai toujours un rêve dans la vie, alors que toi tu sembles ne plus en avoir, rebondit-il, sûr de lui.
- Je n'ai jamais dit que je n'en avais plus, repris-je.
- Dans ce cas quel est-il ? tenta-t-il astucieusement de me tirer les vers du nez.
- Eh bien, j'ai toujours rêvé de jouer du piano en bord de plage, les pieds dans l'eau en chantant *My All* de Mariah Carey. J'ai toujours trouvé l'idée très romantique, terminai-je avant de susurrer à son oreille le début du refrain de cette chanson :

I'd give my all to have

*Just one more night with you I'd risk my life to feel your body next to mine*¹.

Il sourit timidement à la fin de ces paroles et me baisa le lobe de l'oreille.

– Et moi ce que je trouverais très romantique, c'est toi et moi, dans ce lit durant toute la journée... Mais avant ça, j'ai une demande personnelle à t'exposer, à laquelle j'espère tu répondras favorablement, dit-il.

– Laquelle ?

– Je dois partir en début de semaine à Saint-Tropez pour une semaine de vacances chez mon oncle. En vérité, il a insisté pour que je vienne cette année. J'ai toujours su trouver une parade les années précédentes, mais là je ne peux plus y échapper. Viens avec moi !

– Ton oncle ? Il fait quoi à Saint-Tropez ?

– Il tient un club très branché. C'est le demi-frère de mon père. Il ne manque pas d'audace malgré ses soixante-cinq ans.

– Je ne sais pas. C'est un peu tôt pour officialiser les choses, tu ne crois pas ?

– À quoi bon attendre ? On ne peut pas se cacher éternellement ici. Si cela te dérange, je ne te présenterai que comme une amie.

– C'est d'accord, mais à une seule condition ! m'emportai-je devant son minois si attendrissant.

– Laquelle ?

– Que tu me présentes comme ta petite amie, souris-je, prête à sauter le pas.

Il sourit, satisfait de ma réponse, m'embrassa pour marquer le coup. À quoi bon jouer au chat et à la souris avec les paparazzis ? Le fait qu'il soit mon producteur n'était plus un secret depuis notre séjour à Paris. Tout le gotha savait que nous préparions quelque chose et en avait eu un avant-goût. Il ne me resterait qu'une chose à affronter : l'étiquette de la chanteuse arriviste qui couche honteusement avec son producteur pour réussir, mais c'était soit ça, soit se cacher et ne se voir et se toucher que dans de rares moments privés, lorsque nous pourrions trouver le temps de nous libérer. Après tout, c'était un homme libre maintenant, alors libre à nous de batifoler dans les rues tropéziennes comme bon nous semblait.

Cette journée-là, nous fîmes l'amour encore et encore, jusqu'à ce que nous ne soyons plus capables de le faire, nos corps lessivés par la fougue de nos étreintes. Ce fut en tête à tête que nous trouvâmes la force de dîner, après que

Maxime ait passé commande chez un traiteur. J'avais l'impression qu'une nouvelle vie démarrait. L'esprit planant à trois mille mètres d'altitude, je me sentais légère. Maxime ne posa plus de question sur ma vie, sur ma famille. Je me sentais tout de même mal à l'aise de lui avoir menti, mais il n'aurait pas pu comprendre.



[←1] Mariah Carey, *My All* (3'50"), Album: *Butterfly*, Columbia Records, 1997.

Chapitre 21

Je craignais de me mélanger les pinceaux, et pour que la maxime qui prévaut de prêcher le faux pour savoir le vrai ne vienne pas perturber notre fragile alchimie, je me répétais sans cesse ce que je devais dire me concernant à tous ceux qui voudrait l'entendre.

Au-delà des mensonges que j'avais proférés, je me montrais telle que j'étais. Je n'avais jamais cherché à me faire passer pour quelqu'un d'autre. Certes, peut-être avais-je essayé, mais les sentiments que Maxime m'inspirait étaient bien réels. La réalité m'avait vite rattrapée et j'avais conscience que Maxime ne devait jamais rien apprendre de toutes mes petites manigances, jamais.

À présent, je craignais plus que toute autre chose de le perdre.

Arrivée dans la villa de son oncle, je m'efforçai de ne pas parler, en tout cas pas si cela n'était nécessaire, m'assurant ainsi de ne pas dire de bêtises. Je dois dire que son oncle était plutôt chaleureux. Celui-ci nous présenta à son compagnon de longue date. Arrivés depuis un quart d'heure, il était à peine dix-sept heures et nous étions déjà attablés, un verre de vin blanc devant nous.

– Tu vas nous chercher une seconde bouteille, s'il te plaît, implora Sylvain, l'oncle de Maxime, à son compagnon prénommé René.

Ce dernier se leva pour contourner la piscine à débordement et descendre dans l'immense cave de la propriété.

– Vous vous connaissez depuis longtemps ? demanda son oncle, le regard attentif, posé sur nos mains entrelacées.

– Depuis quelques semaines, répondit Maxime.

– Tu ne m'avais rien dit, petit cachottier ! Il faut que je t'invite pour que tu me présentes mademoiselle ? Et qu'est-ce que vous faites dans la vie, Camille ?

– Je la produis, répondit Maxime à ma place, surprotecteur envers moi depuis que nous avons posé un pied ici.

– Tu peux laisser mademoiselle parler, tu sais. Je ne vais pas la manger. Alors, comme ça, vous êtes chanteuse ? Et comment vous êtes-vous rencontrés ?

– Je crois que tu as posé assez de questions pour aujourd'hui, l'interrompit Maxime.

– Laisse-les tranquilles. Ils sont jeunes, ils prennent le temps de s’amuser. Tu les ennues avec toutes tes questions. Peu importe comment ils se connaissent, l’important c’est qu’ils soient là tous les deux pour tenir compagnie à deux vieux snobinards comme nous, coupa René.

Il posant une bouteille de Sancerre sur la table puis saisit le tire-bouchon pour l’ouvrir. Il remplit chacun de nos verres avant de reprendre place parmi nous.

– Santé, dit Sylvain en levant son verre.

Nous l’imitâmes pour les entrechoquer les uns contre les autres. Je portai le mien à mes lèvres, en bus quelques gorgées. Le Sancerre était fruité, équilibré, avec un arrière-goût de pamplemousse. Maxime ne cessait de me dévisager. Je croulais sous les questions de son oncle. Toujours les mêmes. Comment vous est venue l’envie de chanter ? Où se trouve votre famille ? Quelles études avez-vous faites ? Quel est votre style de musique ? Je prononçais éternellement les mêmes réponses.

Son oncle était plutôt blagueur et après un repas assez lourd, nous pûmes rejoindre la chambre d’amis. Nous sombrâmes, entrelacés l’un à l’autre.

La semaine passa plutôt rapidement. Nous n’avions pu échapper aux paparazzis regroupés en cet été sur la Côte d’Azur et plus particulièrement sur le littoral tropézien. Nous avons pourtant passé la plupart de nos après-midi dans un club privé de Saint-Tropez où de nombreuses personnalités comme nous étaient venues chercher repos et tranquillité pour échapper aux photographes. Malheureusement, comme nous le prédisions, nous avons fini dans les pages d’un magazine people. Maintenant, je n’étais plus une inconnue.

Maxime n’en parut pas plus affecté que cela lorsque je lui montrai les photos, même si j’avais pu tout de même déceler un agacement certain dans son attitude à la vue de ces clichés. Cependant, il n’en fit pas étal et jeta le magazine dans une poubelle, avant de saisir ma main pour se promener sur le port de Saint-Tropez. Pour notre dernière soirée, nous devons retrouver son oncle et René dans leur club.

Nous passâmes en vitesse à la villa pour revêtir des tenues de soirée. Pour moi, une robe en soie noire que Maxime venait de m’offrir. Il s’habilla de façon plus décontractée en jean et polo, mais même lorsqu’il était vêtu ainsi il avait une élégance et un charme fous.

– Tu es renversante, me complimenta-t-il.

Lorsque les videurs nous permirent d’entrer sans avoir à faire la queue dans la

boîte très VIP de son oncle, la foule, ou plutôt quelques danseuses en mini-jupes se déhanchaient ardemment sur *Midnight City* de M83. L'oncle de Maxime était en pleine conversation tout près du bar. Maxime m'attira sur la piste de danse pour nous amuser et surtout pour m'embrasser dans l'obscurité quasi totale de la pièce. Nous enchaînâmes ainsi plusieurs morceaux jusqu'à ce que Sylvain vienne enfin nous débusquer de la piste de danse pour nous présenter quelques-uns de ses riches amis. Lorsque je montrai enfin un signe de fatigue, Maxime s'excusa et m'entraîna doucement vers la sortie.

– Ce n'est pas le moment de dormir. J'ai une surprise, souffla-t-il.

Nous retrouvions la fraîcheur de la nuit.

– Une surprise ? À minuit ? m'étonnai-je.

– Il n'y a pas d'heure pour surprendre quelqu'un, pas vrai ? Ferme les yeux, dit-il avant de nouer un bandeau noir sur mes yeux. Tu me fais confiance ?

– J'ai confiance en toi, lui assurai-je.

Il prit ma main pour me guider jusqu'à la voiture, puis conduisit une dizaine de minutes. Il m'incita ensuite à descendre, me poussant lentement. Alors que je descendais de la voiture, je pouvais déjà percevoir le bruit des vagues s'écrasant sur la plage. La mer semblait plutôt agitée à en juger par le vacarme.

– Pourquoi sommes-nous sur la plage ? demandai-je, inquiète, alors que je pouvais clairement sentir mes pieds s'enfoncer dans le sable.

– Patience. Nous y sommes presque, chuchota-t-il à mon oreille.

Nous fîmes encore quelques pas puis il m'arrêta. Ses doigts défirent le bandeau qui jusqu'ici me cachait ce spectacle. Je n'en croyais pas mes yeux. L'effet de surprise me coupa le souffle. J'étais sans voix. Je n'avais pas imaginé qu'il puisse être capable de tout, mais à regarder ce magnifique piano blanc posé à même le sable, l'eau salée chatouillant ses pieds et la multitude de bougies qui l'entouraient, je crus rêver. Mais tout ça était bien réel et il l'avait fait pour moi.

Je m'approchai timidement du piano, ôtai mes chaussures et m'assis sur le tabouret. L'eau vint submerger mes pieds et la partition de musique devant moi n'était autre que celle de *My All*. Il avait peaufiné les détails. Je caressai les touches du piano, n'osant pas encore jouer une note de musique, profitant de ce rêve des plus réels. Maxime vint s'asseoir à mes côtés, l'air ravi.

– À quoi vais-je pouvoir rêver maintenant ?

– À moi ! Tu ne pourras rêver que de moi, répondit-il tout en jouant les

premières notes de la partition.

Je le suivis immédiatement et ce fut à deux que nous exécutâmes la mélodie et que je chantai les paroles. Il enchaîna même quelques morceaux en solo, m'écoutant chanter, assis au bord du piano. Il n'aurait pas pu me faire plus plaisir et je ne lui laissai pas le temps de finir sa dernière mélodie, l'embrassant pour lui démontrer ma reconnaissance. Il tenta en même temps que je m'emparai de ses lèvres de poursuivre à l'aveugle le morceau, mais très vite l'harmonie des notes vola en éclat et il n'occupa ses mains qu'à caresser l'intérieur de mon cou. Alors même que nous poursuivions nos embrassades, il me souleva pour nous remonter jusqu'au parking. J'étais certaine d'une chose lorsque je remontai bien sagement dans la voiture : cette soirée resterait à jamais gravée dans ma mémoire.

Après nous être garés dans la cour de son oncle, nous ne prîmes pas immédiatement possession de la chambre à coucher, profitant de quelques minutes pour nous reposer devant la piscine à débordement. Nous rapprochâmes deux fauteuils côte à côte et nous y allongeâmes. Le silence prit le dessus durant quelques secondes puis Maxime le brisa :

– À quoi penses-tu ?

Je contemplai simplement les étoiles.

– Je ne t'ai pas tout dit. Il y a un autre secret que je suis la seule à savoir.

– Lequel ? demanda-t-il.

– J'ai une étoile à mon nom. Je ne peux pas te dire laquelle parce que je ne m'en souviens plus et cela remonte à quatre ans, mais sur un site, j'en ai acheté une.

À cette révélation, Maxime éclata de rire.

– Quoi ? Pourquoi tu ris ? Ce n'est pas drôle, m'offusquai-je.

– Au contraire ! Je trouve ça plutôt cocasse. Tu es très drôle quand tu t'y mets, reprit-il, ayant du mal à étouffer ses rires.

– Arrête ça ! Arrête de te moquer de moi ! lui ordonnai-je, le frappant au torse.

– Ne te vexe pas ! Ce n'est pas de toi que je ris. Ne t'a-t-on jamais dit que tu es une fille surprenante ? questionna-t-il, paré de son sourire le plus ravageur.

– Non, dis-je sèchement, vexée qu'il s'amuse de ma petite confession.

– Je le pense vraiment, insista-t-il, soudainement très sérieux, son regard

braqué sur mon visage.

C'était un incendie qui se déclarait dans ses yeux et il était plutôt contagieux, car je sentais mes joues s'enflammer. Il posa sa main sur mon visage, caressant de son pouce l'ovale de mon menton avant de le laisser courir sur mes lèvres puis finir par approcher timidement son visage du mien. Il effleura du bout des lèvres les miennes, s'assurant certainement de mon approbation, puis ne voyant pas de réticence de mon côté, il intensifia ses baisers. Je saisis dès lors son visage entre mes mains, me jetai sur lui sauvagement. J'étais à présent à califourchon sur Maxime et complètement livrée à ses moindres désirs. Je n'étais plus que sensations. Je sentais l'excitation palpiter en moi. Tout se bousculait dans mon esprit. Nous aurions pu aller plus loin, concrétiser cet instant au-delà de ce simple baiser s'il ne s'était pas volontairement écarté de mes lèvres, ses mains caressant les courbes de mes cuisses. Ses yeux me troublaient comme jamais. L'étincelle que je pouvais y déceler était à couper le souffle. C'était comme se sentir aspirer par un puissant tourbillon, tenter de résister tout en sachant pertinemment que c'était peine perdue, que l'on aurait tout à gagner à ne pas résister.

– Tu es la personne la plus incroyable qu'il m'ait été donné de rencontrer ! Je crois que je suis... que je... insinua-t-il sans parvenir pourtant à le dire, comme si cela risquerait subitement de nous éloigner l'un de l'autre.

En tout cas, ce fut la plus belle déclaration d'amour que l'on ne m'avait jamais faite. Non pas parce qu'elle était touchante de sincérité. Non pas parce qu'elle était complètement partagée, mais parce que j'avais un mot désormais pour qualifier le tumulte émotionnel qui avait pris possession de mon cœur et je pensais d'ailleurs qu'il était venu mon tour de lui avouer enfin que ce qu'il ressentait n'était pas à sens unique.

– Je t'aime, lui avouai-je pour la première fois.

Il parut d'abord surpris. Il resta l'air hagard un moment. Il parut ému, car je perçus la faible intensité du tremblement de ses mains alors que ces dernières étaient encore figées au creux de mon cou.

– Je t'aime, je t'aime, je t'aime, je t'aime... répétais-je inlassablement pour le faire sortir de sa torpeur.

– Si tu savais à quel point je t'aime aussi, se réveilla-t-il, les yeux brillants, m'embrassant avec encore plus d'ardeur, goûtant à mes lèvres et les mordillant comme il n'avait encore jamais osé le faire. Il n'y avait plus aucune réserve entre

nous désormais.

C'était donc cela que je sentais vibrer en moi, cela qui me faisait rougir comme une tomate trop mûre : mon cœur !

Après s'être embrassé durant de longues minutes, heureux d'être là ensemble, d'avoir la certitude d'être faits l'un pour l'autre, il me transporta jusque dans la chambre où, trop fatigués pour faire quoi que ce soit d'autre, nous passâmes notre nuit à dormir. Il avait raison sur un point : il fut le seul à occuper mes rêves cette nuit-là.



Chapitre 22

Les bagages déposés dans la voiture, nous merciâmes rapidement son oncle et son ami pour leur hospitalité. Ceux-ci semblaient quelque peu chamboulés par notre départ. Maxime empruntait la bretelle autoroutière de l'A7 en direction de Paris. Il n'avait pas dit un mot depuis que nous avons quitté la demeure de son oncle. Il se montrait plutôt distant depuis la fin du petit-déjeuner et la clôture de nos bagages.

– Quelque chose te tracasse ?

– Quoi ? dit-il, ne m'ayant pas écoutée.

– Tu as l'air ailleurs depuis ce matin, je te demandais seulement si tu te sentais bien ? insistai-je.

– Très bien. Juste un peu fatigué, pas de quoi s'inquiéter. Excuse-moi, je ne suis pas très bavard, mais je pensais seulement à tout ce qui nous attend à notre arrivée.

Il détourna la tête pour me sourire, posa brièvement sa main sur ma cuisse pour la caresser avant de la rediriger vers le volant.

– Tu es si stressé que cela ?

– Je ne crois pas que tu réalises les enjeux financiers qui découlent de tout ceci. Les vacances, c'est terminé ! Il va vraiment falloir qu'on commence à plancher sérieusement sur la préparation de l'album. Le shooting sera déjà une bonne chose de faite, conclut-il.

– C'est moi qui devrais être stressée, repris-je.

– Je crois que je le suis assez pour deux. Toi, tu n'as qu'une seule chose à penser : t'amuser ! C'est ton premier album. Ne pense à rien d'autre qu'à prendre ton pied.

– J'ai passé un très bon week-end. Dommage que le temps soit passé si vite, déclarai-je pour changer de sujet.

– Ne t'inquiète pas, nous aurons tout le loisir de prendre un peu de bon temps à Paris.

– Je l'espère, conclus-je.

Je reportai mon attention sur toutes les voitures que nous étions en train de doubler. Lorsque nous arrivâmes en milieu d'après-midi à son appartement, il semblait exténué. La route l'avait éreinté. Nous passâmes le reste de la soirée affalés sur le canapé à regarder la télé, lui couché contre moi, alors que je m'appliquais à lui caresser le crâne.

Le dimanche qui suivit, nous le passâmes à roucouler dans les rues de Paris comme deux amoureux, lunettes noires et chapeaux sur la tête, tâchant tout de même de ne pas trop attirer les regards des passants. Pourtant, même en nous baladant main dans la main, je lui trouvais toujours une attitude distante depuis notre retour de Saint-Tropez. Il prétextait une fois encore qu'il s'agissait du stress, et si au début je l'avais cru bien volontiers, dorénavant j'avais de plus en plus de mal à le croire. Je tentai tout de même de ne pas y faire attention pour ne pas gâcher ce repos dominical parisien qui nous gratifiait d'une belle journée ensoleillée.

Le soir, alors que j'étais allongée sur le lit, il me fit le topo de ce qui m'attendait le lendemain pour la grande journée shooting, ainsi que des nouvelles chansons que j'allais devoir enregistrer les jours suivants, avant de terminer la semaine en beauté par un bref passage dans une station de radio très prisée du jeune public afin de me faire connaître. Un programme plutôt chargé.

Le lendemain matin, il n'était déjà plus à mes côtés lorsque je me réveillai et cette simple constatation suffit à m'entraîner dans une terrible dépression matinale. C'était la première fois qu'il désertait le lit avant même que je ne sois réveillée. En même temps, j'avais conscience que cette période de béatitude amoureuse que constitue le début d'une relation ne durerait pas éternellement.

Mes doutes se dissipèrent bien rapidement lorsque j'entendis la porte d'entrée claquer. Maxime réapparut, un plateau dans les deux mains, deux bols posés sur ce dernier et accompagnés de quelques viennoiseries. Il s'assit près de moi, m'embrassa et me tendit un bol rempli de café.

– Merci. C'est en quel honneur ? Pour te faire pardonner de ton attitude distante de ces derniers jours ? le taquinai-je.

– Il y a un peu de ça, mais c'est surtout parce que je t'aime, et pour te remercier d'être là tous les matins lorsque je me réveille et de m'illuminer de ton incroyable beauté.

– Tu essayes de te rattraper ?

– Pas vraiment. Je voulais juste te faire plaisir et que tu prennes des forces car

je te rappelle que dans moins d'une heure, tu devras sauter dans un taxi pour une longue, très longue journée.

– Tu ne viens pas avec moi ?

– Je te rejoindrai dans la journée. Promis. J'ai des petits détails à régler. Ne t'inquiète pas. Le directeur artistique est l'un des meilleurs. Je te laisse entre de bonnes mains, tu n'auras pas le temps de t'ennuyer.

– Je l'espère.

– Allez, mange, l'heure tourne et tu n'es pas encore habillée, remarqua-t-il.

– Dommage que nous n'ayons pas assez de temps, d'ailleurs... insinuai-je.

– Nous apprécierons davantage les quelques heures que nous aurons la chance de passer en tête à tête ce soir. Je dois filer ! À tout à l'heure, conclut-il.

Il avala d'une traite son café et m'embrassa.

Une fois habillée, parée de la célèbre tenue passe-partout jean, débardeur et tennis, je trouvai le courage de prendre mon sac et de descendre les escaliers du bâtiment. Le taxi me déposa devant une immense bâtisse où devait avoir lieu le shooting.

À peine étais-je parvenue à faire la connaissance du directeur artistique, surnommé Fred, qu'un harem de maquilleuses, stylistes onguilaire, coiffeuses se jetait sur moi. Elles ne manqueraient pas de travail, c'était certain. J'avais eu raison de venir habillée comme un sac à patates, tout compte fait. Fred donna ses ordres et mena à la baguette tout ce beau monde, orchestrant d'une main de maître les étapes de ma future transformation.

Pour clore le tout, il me poussa dans les bras de la coiffeuse pour un démêlage de cheveux intensif. J'obtins des boucles incroyables. Je doutais même qu'il puisse s'agir de mes vrais cheveux. Je n'avais jamais eu des boucles de cette forme ni autant de volume. Ensuite ce fut la maquilleuse qui poursuivit les travaux de ravalement de façade et le moins qu'on puisse dire, c'est qu'elle n'avait pas lésiné sur le nombre de produits à utiliser : crème de jour, correcteur de teint, fond de teint, fard à paupières, eye-liner, crayon, rouge à lèvres, recourbe-cils... Mon regard arborait un léger contraste de bleu et de vert. Je ne me reconnus pas moi-même lorsqu'elle me tendit une glace.

La première tenue revêtue, une longue robe bleue de style bohémien, je m'attachai à suivre les ordres du photographe derrière lequel Fred observait toute la scène. Je me trouvais devant un grand encart vert sur lequel je devinais

qu'ils feraient ensuite défiler toutes sortes d'images de fond. Le moins que l'on puisse dire, c'est que l'image que l'on voulait me donner était bien loin de celle que je représentais en réalité. On me faisait prendre des poses de petite fille sage malgré mes formes avantageuses.

La seconde tenue que j'enfilai était un débardeur bleu sur un jean slim, accompagnés d'une petite veste et de bottes montantes. Je prenais de plus en plus de plaisir à jouer avec mes vêtements ou mes cheveux, comme on me le conseillait, à jouer avec mon regard. Mais lorsque je réalisai que la séance avait débuté depuis plus d'une heure et demie et qu'il n'y avait toujours pas de Maxime à l'horizon, toute la fraîcheur que j'apportais aux photos disparut, si bien qu'après une demi-heure de remontrances, Fred consentit à ce que tout le monde fasse une pause de vingt minutes, pause dont je profitai pour inonder Maxime de textos. Que faisait-il ?

Aucun de mes messages n'obtint réponse et je dus malgré tout reprendre la séance, parée d'une robe bustier rose flashy. Le tout agrémenté d'escarpins dorés de six centimètres de hauteur. Des centaines de plumes roses avaient été lâchées un peu partout sur le plateau pour la séance et ce fut quelques secondes après ce lâchage de plumes que Maxime arriva.

Il me fit un bref signe. Il échangea quelques paroles avec Fred. Il semblait ailleurs durant plusieurs minutes jusqu'à ce que son téléphone sonne. Je compris qu'il était en pleine conversation avec son avocat lorsqu'il décrocha, car je l'entendis prononcer son prénom. Il s'éloigna le temps de prendre cet appel pour ne pas déranger la séance puis revint lorsqu'elle touchait à sa fin. Je pris le temps de me débarbouiller et lorsque je revins vers Maxime, Fred et notre photographe, ils étaient tous en train de contempler les photos sur ordinateur. Il restait pas mal de montages à réaliser, mais globalement tous semblaient satisfaits, ayant déjà choisi l'image qui serait la couverture de l'album.

Il s'agissait de celle où je portais ma robe à plumes, allongée par terre, jouant et faisant voler les plumes qui se trouvaient à terre. Je souriais pas mal sur la photo et quelques plumes s'étaient fourrées dans mes cheveux. Je trouvais l'image plutôt drôle. Fred voulait un fond gris clair. Je glissai ma main dans celle de Maxime pour lui signifier ma présence. Il se détourna, me sourit et me baisa chastement le coin de la bouche avant de s'excuser auprès des deux autres et de nous retirer tous les deux dans un coin à l'abri des regards. Il m'embrassa alors.

– J'ai cru que tu ne viendrais pas, le grondai-je.

– Je n’allais pas rater ça. J’ai eu un souci de dernière minute à régler. Excuse-moi pour le retard. Les photos sont magnifiques. Tu es magnifique, me complimenta-t-il avant de reprendre possession de mes lèvres.

– Tu ne t’en tireras pas comme ça ! J’exige réparation, repris-je me détachant volontairement de son visage.

– À quoi penses-tu ? demanda-t-il, intrigué.

– Je pense à un petit restaurant les yeux dans les yeux, rien que toi et moi. Plus d’album, plus de musique, plus de photos, plus de soucis marketings, mais nous deux. Qu’est-ce que tu en penses ?

– Je pense que ton idée est très tentante et que je risque même d’y penser encore pendant les prochaines heures, mais il me reste encore pas mal de choses à faire. Je dois encore faire un saut au studio pour mettre au point deux-trois trucs, s’excusa-t-il, l’air peiné.

– Je croyais que tu devais tout régler aujourd’hui ?

– Malheureusement, non. J’ai été pas mal occupé, j’ai dû passer beaucoup de coups de fil. Mais je te promets que je me rattraperai demain soir, dit-il en souriant.

– Tu as intérêt à tenir ta promesse ou je ne répons plus de moi, ris-je, consciente qu’il faisait déjà beaucoup pour moi et que trop lui en demander serait injuste.

– Hum ça m’intéresse, juste pour information... jusqu’où serais-tu capable d’aller ?

– Je garde ça pour moi, au cas où, minaudai-je.

– Rentre à l’appartement. Je ne serai pas long. Je t’ai appelé un taxi. Je te promets de me coucher près de toi au plus tard à dix heures. Profite de ta journée pour te reposer, conseilla-t-il avant de me donner un dernier baiser et de s’éclipser.

Quant à moi, je remerciai poliment toute l’équipe et retrouvai l’appartement.



Chapitre 23

Allongée dans le noir, cela faisait déjà deux heures que le couvre-feu était passé. Cela faisait deux heures qu'il aurait dû se trouver à côté de moi. Mais il n'était pas là. En lieu et place, mon téléphone reposait sur son oreiller, téléphone que je déverrouillais de temps en temps pour m'enquérir des minutes qui s'écoulaient. Minuit, et il n'était toujours pas là. J'étais déjà inquiète à m'en ronger les ongles jusqu'au sang. Je commençais à me faire tout un tas de mauvais films sur ce qui avait pu lui arriver pour expliquer son retard et franchement, faire des suppositions à cette heure-ci de la nuit n'était pas vraiment une bonne idée.

Ne supportant plus l'attente et sachant pertinemment que je ne parviendrais pas à m'endormir avant de m'être assurée de son retour en personne, je me levai pour faire quelques pas dans l'appartement, avant de m'immobiliser sur un tabouret de la cuisine, une tasse de café devant moi pour éviter de laisser la fatigue gagner la partie et m'emporter avec elle jusqu'au petit matin.

Il était minuit et demi lorsque la porte d'entrée claqua. Je somnolais, accoudée au bar, ma tasse de café vide. Je l'entendis quitter ses chaussures et monter jusque dans la cuisine. Il sembla surpris lorsqu'il croisa mon regard.

– Tu ne dors pas ? demanda-t-il, s'approchant du placard pour y attraper un verre et se servir un peu d'eau.

– Je t'attendais, confiai-je.

– Tu n'aurais pas dû. Va te coucher. Une longue journée t'attend demain.

– Ça a été long ! Je croyais que tu devais rentrer à dix heures ?

– Oui, j'ai sous-estimé le temps que cela me prendrait, mais je suis là maintenant, dit-il passant derrière le bar pour me baiser le front.

Je clignais des yeux pour combattre la fatigue que je ressentais.

– Tu aurais pu m'envoyer un message. Je me suis inquiétée, le culpabilisai-je.

– C'est vrai, j'aurais pu. Pour tout te dire, j'y ai pensé, mais je ne voulais pas risquer de te réveiller. Je ne pensais pas que tu t'inquiéterais.

– On va se coucher, lui dis-je en lui tendant ma main pour le mener jusqu'au lit.

Il la saisit et éteignit les lumières. Parvenus dans la chambre, je me précipitai vers le lit et m'enroulai dans les draps. Maxime se déshabilla, déposa son iPhone sur la table de chevet avant d'ôter son jean. Il enleva ensuite le reste, mais au lieu de s'allonger dans le lit comme je le pensais, il m'annonça qu'il allait prendre une douche et je le regardai y rentrer ; les vitres étaient floutées et il était de dos. J'allais fermer les yeux, si je n'avais pas perçu les vibrations produites par son téléphone. Il s'était allumé, Qui pouvait bien vouloir le contacter à une heure pareille ?

J'hésitai à rouler de son côté du lit pour tendre le bras et saisir l'objet. Maxime était occupé à se laver les cheveux. Ni une, ni deux, je saisis ma chance et attrapai son téléphone.

Je le déverrouillai et constatai qu'il venait de recevoir un message de Stéphanie. Je savais que quelque chose clochait, je le pressentais. Il n'était pas dans son état normal et ce message allait peut-être me mettre sur la voie du pourquoi. Pourquoi lui envoyait-elle un message ? Qu'y avait-il encore entre eux, au juste ? Était-ce la raison de son changement d'attitude récent ? Allais-je enfin avoir des réponses à mes questions ? Eh bien, pas vraiment, car le contenu de ce message n'était pas des plus explicites : « Je suis tout aussi perdue que toi. Je tenais à ce que tu le saches. Bonne soirée. ». Mais de quoi parlait-elle ? De leur relation ? Avait-il remis le couvert ?

Je fermai le message et me pressai de regarder la liste de réception et de ses émissions d'appels. Il avait reçu quelques appels de Stéphanie et avait passé plusieurs appels à son avocat. Je m'aventurai ensuite dans ses messages et l'avant-dernier était aussi de Stéphanie : « On doit discuter calmement. Je n'aurais pas dû te dire ça par téléphone. Rejoins-moi à dix-neuf heures trente aux Folies. ». Voilà donc où il se trouvait ce soir ! Il avait préféré se rendre là-bas pour voir son ex plutôt que de dîner en ma compagnie. Il m'avait menti. J'en avais la preuve. Il n'était pas plus digne de confiance que moi, finalement.

Que voulait-elle ? Lui dire qu'elle l'aimait encore ? Que cherchait-elle ? Retourner avec lui alors qu'elle avait déjà convolé avec une multitude d'hommes ? Elle s'était peut-être rendu compte, après être passée d'amant en amant, qu'il était l'amour de sa vie ? Il y avait de quoi rire. Mais je ne riais pas vraiment, le téléphone encore aimanté dans ma main.

Lorsqu'il ouvrit les portes de la douche, je m'empressai de reposer le téléphone et de retourner à ma place, me tournant sur le côté alors qu'il se séchait pour ne pas qu'il croise la fureur de mon regard. Ce n'était pas le

moment d'avoir des explications. Je sentais que mes paroles pourraient dépasser ma pensée. Je fermai les yeux, mimant être endormie alors qu'il me caressait le bras pour savoir si je l'attendais encore. Ne constatant pas de réaction, il ne s'attarda pas et éteignit les lumières.

Ce fut à ce moment-là que je rouvris les yeux, plongée dans le noir. Pourquoi faisait-il ça, pourquoi retournait-il vers elle ? S'il n'avait rien à se reprocher, alors pourquoi aller la voir en cachette ? J'allais le confronter dès que je me serais calmée. Il me devait des explications.

Je gâmageai ainsi une demi-heure jusqu'à ce qu'il finisse par s'endormir et que je change totalement d'opinion. Le confronter était trop facile, c'était lui offrir une porte de sortie royale. C'était à lui de se sentir mal, pas à moi. C'était lui qui retournait convoler avec son ex, pas moi. D'accord, je n'avais pas été vraiment honnête au départ, mais maintenant, c'était lui le menteur, lui le manipulateur. Les rôles étaient inversés.

Le lendemain, j'entendis Maxime marmonner sans comprendre ce qu'il disait. Il se leva du lit quitta la pièce puis revint dans la chambre, prit les vêtements qu'il avait laissés la veille sur le sofa et remonta dans le salon. Lorsque j'entendis la porte claquer, je compris qu'il fallait que je le suive.

Je sautai du lit, pantoufles aux pieds, saisis ma veste dans le salon et m'aventurai dans les escaliers en veste, jogging et pantoufles. En me retrouvant dans la rue, je le vis tourner sur sa droite. Je relevai ma capuche et marchai à grandes enjambées pour écourter la distance qui nous séparait. Il s'arrêta devant un café, je ralentis. Je marchai et passai sans tourner la tête devant le café, mais je n'avais pas besoin d'observer davantage la scène pour savoir qui il rejoignait.

Stéphanie était là, tout sourire, un café déjà servi devant elle, des croissants sur la table, elle l'attendait. J'étais en plein cauchemar. Je marchai encore quelques mètres, fis le tour du quartier pour éviter de revenir sur mes pas et passer devant eux à nouveau. Arrivée à l'appartement, j'entrepris de ne plus penser à rien. Je ne pouvais plus dormir alors je me douchai, déjeunai et filai directement au studio.

Parvenue sur les lieux, je montai péniblement les marches qui me séparaient de la salle d'enregistrement. J'y retrouvai Sébastien qui me dévoila les paroles des huit chansons que j'allais devoir enregistrer, en plus de la reprise de Cabrel. Il me fit écouter les musiques qui avaient déjà donné lieu, au préalable, à un enregistrement par des musiciens. Le plus gros était fait. Ne manquait plus que

ma voix. Je devais enregistrer la moitié aujourd'hui.

Maxime ne tarda pas à faire acte de présence. Je ne sais pas grâce à quelle force je parvins à soutenir son regard sans montrer la moindre amertume. J'enregistrai la première chanson et enchaînai les unes après les autres, n'échappant pas à une répétition intensive de chacune d'entre elles. Je ne manquais pas d'émotions pour les interpréter. J'en avais presque la larme à l'œil lorsque j'interprétai les chansons d'amour qu'on m'avait écrites. Soutenir son regard était de plus en plus compliqué, alors à la fin je ne pensais qu'à fermer les yeux pour éviter de craquer. Je n'arrivais pas à m'en tenir à l'ignorer.

Je n'avais jamais mis autant d'émotion dans une chanson. Je ne m'étais jamais autant laissée aller à montrer mes émotions. Peut-être espérais-je lui mettre la puce à l'oreille, mais ce ne fut pas le cas. Tout ce que Maxime trouva à dire, c'était que j'avais été géniale et qu'il était impatient d'entendre le reste. Sébastien était du même avis.

– Beau travail. J'ai entendu une diva aujourd'hui, me félicita Sébastien.

– Tu étais remarquable, approuva Maxime.

Il vint à ma rencontre, me serrant dans ses bras, mais j'étais incapable de le serrer avec la même force que la sienne, de montrer un tant soit peu d'affection sincère dans mes gestes. J'étais figée. Je n'avais qu'une envie : qu'il me lâche enfin et ne cherche pas à en faire davantage. Je savais maintenant que tout ce qu'il faisait n'était pas sincère. Il essayait simplement de passer du bon temps avant de retrouver Stéphanie. Peut-être avait-il tenté de la rendre jalouse ?

– Je n'ai pas oublié ma promesse, chuchota-t-il.

– Je suis désolée, je ne crois pas que cela va être possible, ce soir. Je suis fatiguée, m'excusai-je ne pensant pas pouvoir supporter un tête-à-tête après tous les récents événements.

– C'est vrai que tu as petite mine. Tu es sûre de ne pas couvrir quelque chose ?

– Non. C'est juste un peu de fatigue. Si je veux être autant en forme demain pour terminer l'enregistrement, il vaut mieux que je passe une bonne nuit.

– Tu as raison. On ferait mieux de rentrer. Je te raccompagne.

– Non, ce n'est pas la peine. Reste. Je suis sûre que vous avez des trucs à travailler. Ne t'occupe pas de moi, je suis une grande fille. À ce soir, dis-je en lui donnant un rapide baiser du bout des lèvres avant de sortir du studio.

Lorsque je rentrai, je m'affalai sur le canapé du salon. Maxime rentra plus tôt

que la veille. Il était vingt heures lorsqu'il vint me rejoindre sur le canapé. Il tenta de m'embrasser, mais je mis peu d'entrain à la tâche et il le ressentit.

– Tu es certaine que tout va bien ? Tu as l'air bizarre depuis tout à l'heure, souligna-t-il.

– Oui, je vais bien. Je t'ai déjà dit que j'étais juste fatiguée.

– Tu sembles contrariée depuis la fin de l'enregistrement et je ne sais pas pourquoi. Si c'est par rapport à ta prestation, tu n'as pas à t'en faire, car tu as été plus qu'à la hauteur. Tu nous as hypnotisés ! s'exclama-t-il.

Alors comme ça, il avait remarqué que j'étais bizarre seulement depuis la fin de l'enregistrement ? J'avais raison quand je disais qu'il ne voyait pas grand-chose à ce qui l'entourait, ce garçon. Je ne parvenais plus à me contenir, à tout garder pour moi. Je ne parvenais plus à rester à quelques centimètres de lui, à soutenir son regard, à supporter sa présence. Je ne pouvais pas garder tout ça pour moi plus longtemps, tenir ma langue sur tout ce que je savais, sur ce que j'avais vu. Je ne pouvais pas passer la nuit à côté d'un homme qui n'en avait que faire de moi et ne m'aimait pas vraiment, en tout cas pas autant que moi je pouvais l'aimer.

Je pris mon courage à deux mains. J'étais émue avant même d'avoir prononcé la moindre phrase.

– Tu veux savoir ce qui cloche chez moi ? J'ai vu les messages qu'elle t'a envoyés ce matin. Je t'ai vu sur cette terrasse de café en sa compagnie. Qu'as-tu à dire pour ta défense ? le provoquai-je, les traits tirés par la colère.

– Cela n'a rien à voir avec toi et moi ! Elle voulait seulement me parler. Je n'ai rien fait de répréhensible à part discuter avec une personne qui a occupé pas mal de place dans ma vie, rétorqua-t-il, saisissant mes deux mains pour m'empêcher de m'éloigner de lui.

– Tu l'aimes ?

– Qu'est-ce que c'est que cette question ? Qu'est-ce que tu vas chercher ? s'énerva-t-il.

– Réponds ! C'est une question simple qui nécessite une réponse simple. Tu l'aimes encore, oui ou non ?

– On n'oublie pas quelqu'un comme ça... esquiva-t-il.

– Réponds ! sortis-je de mes gonds.

– Peut-être, je ne sais pas... rétorqua-t-il, agacé.

C'était plus que je ne pouvais en supporter et ma main partit en direction de sa joue sans que je n'aie eu vraiment le temps de prendre conscience de mon geste. Je sanglotai, ravalai ma salive pour éviter de m'épancher de trop et me levai du canapé pour m'éloigner de lui. Je descendis jusque dans la chambre et récupérai ma valise laissée sous le lit. Je la tirai et la posai sur le matelas, décidée à récupérer mes affaires, car je ne pouvais plus rester ici. Il descendit lui aussi.

– Qu'est-ce que tu fais ? demanda-t-il stupidement, comme si cela n'était pas assez évident.

– Ça ne se voit pas ? Je pense qu'il vaut mieux qu'on se sépare avant que l'un de nous deux en souffre, moi plus que toi visiblement. Je savais qu'on était allés trop vite ! Je crois qu'on est déjà parvenus à la fin de notre histoire, répondis-je.

– Ce n'est pas ce que tu penses. Crois-moi. Elle est enceinte ! balança-t-il tout à coup.

S'il pensait arranger les choses, il avait tout faux. Cela n'en était que pire.

– Et alors ? me braquai-je.

– Alors tu comprends mieux pourquoi je l'ai revue... Elle me l'a annoncé récemment. Je ne pouvais pas l'ignorer. C'est mon enfant... expliqua-t-il, l'air de me supplier pour que je le comprenne.

– Tu m'as menti ! hurlai-je.

– Je n'aurais pas dû, mais mets-toi à ma place, je ne pouvais pas te l'annoncer comme ça de but en blanc. Je ne pouvais pas t'annoncer le soir : « Tu sais les dernières nouvelles ? Je vais être papa. »

– Tu es certain que c'est toi le père ?

– Je ne serais pas devant toi à te l'annoncer, si ce n'était pas le cas.

– Et qu'est-ce que tu attends de moi ? Je veux dire, qu'est-ce que tu veux faire vis-à-vis de cet enfant ? De quelle manière as-tu prévu de t'investir dans cette grossesse ? demandai-je anxieuse.

– Je ne peux pas ignorer que c'est mon enfant ! C'est récent. Je n'ai pas encore les réponses à toutes ces questions.

– Moi, je crois que tu les connais, mais que tu as trop peur de les dire, repris-je.

Je me dirigeai vers le placard pour saisir un lot de vêtements et le jeter dans

ma valise.

– Je ne sais pas. Cela faisait longtemps qu'on avait le projet de faire un enfant, Stéphanie et moi, alors tu peux comprendre que ça puisse me bouleverser. J'ai besoin d'un peu de temps pour réfléchir, déclara-t-il.

– Tu l'aimes ? questionnai-je une seconde fois.

– Je ne sais pas.

– Alors j'ai ma réponse.

– Comment ça ?

– Tu n'as pas dit non ! Tu n'as pas nié ! Maxime, je crois et je suis persuadée que si tu n'as pas jugé bon de me dire quoi que ce soit, c'est que tu ne l'as pas oubliée. Quand tu auras réfléchi, alors contacte-moi pour me dire où on en est ! En attendant, je crois qu'il vaut mieux que je retourne dans le studio que tu m'as choisi. La situation n'est peut-être pas simple pour toi, mais elle est loin d'être évidente pour moi non plus. Les triangles amoureux, c'est pas mon truc. Pose-toi les bonnes questions sur ton avenir.

Sur ces dernières paroles, je terminai de faire ma valise et la fermai avant de la porter jusqu'au salon. Maxime, silencieux, regardait la télé sans la moindre parole pour moi. Je ne dis rien, saisis la poignée de la porte et la refermai devant son indifférence la plus totale. Je n'aurais jamais dû me laisser emporter. Je n'aurais jamais dû tomber dans le piège. Je n'aurais jamais dû tomber amoureuse. Je me détestais.

Maintenant, c'est moi qui récoltais ce que j'avais semé. Il allait la choisir, au fond de moi, je connaissais déjà sa réponse. Ce n'était qu'une question de temps. Je savais ce que c'était de se sentir enfermée, déprimée, dépossédée de ce qui comptait le plus à nos yeux, mais je ne savais pas encore ce que c'était que d'avoir le cœur brisé. Le cœur en miettes, j'avais du mal à garder l'équilibre.

Bouleversée, je m'assis quelques secondes sur le banc d'un arrêt de bus pour tenter de recouvrer mes esprits, mais cet arrêt fut pire encore que les quelques pas timides que j'avais tenté d'accomplir. Il tenta de m'appeler, mais je ne répondis pas, trouvant la force de me relever et de rejoindre le studio. Je rangeai mes affaires dans cette pièce unique et me jetai sur le lit. Je n'avais qu'une envie, une seule, qui me tenaillait lorsque je n'allais pas bien et que je n'étais plus certaine de parvenir à remonter la pente : contacter mon meilleur ami. Je composai le numéro de Grégory, incertaine de l'accueil qui allait m'être réservé, me demandant même s'il oserait décrocher, mais contre toute attente il le fit.

– Allô ?

– C'est moi.

– Quelque chose ne va pas ? demanda-t-il, son sixième sens toujours en exergue.

Il ne m'en fallut pas plus pour fondre en larmes. Il était le seul à qui je pouvais livrer mes larmes sans restriction. Je lui fis le récit de tout ce qui venait de se passer et malgré notre dernière altercation, il se montra d'une oreille attentive, la même oreille que j'avais toujours connue. Il trouva comme à son habitude les mots pour me réconforter, m'écoutant durant plus de quarante-cinq. Lui parler me soulageait.

Lorsque je raccrochai, j'avais retrouvé un peu de la rage qu'il me manquait, bien décidée à me battre pour aller jusqu'au bout. Encore quelques jours et puis je retournerais sur Marseille.



Chapitre 24

Depuis la veille au soir, je n'avais aucune nouvelle de Maxime. J'avais terminé l'enregistrement de l'album qui, selon l'avis professionnel de Sébastien, était une « tuerie ». Oui, mais voilà, Maxime s'était défilé. Je n'avais pas osé lui envoyer de message pour lui confirmer la nouvelle. L'album était achevé. J'étais épuisée, m'étant libérée de toutes les frustrations que je conservais en moi en chantant. Je n'arrivais pas à croire qu'il ne soit pas venu, qu'il puisse m'ignorer de la sorte avec si peu de remords. Il ne m'avait donné aucun signe de vie de la journée et je n'avais aucune idée de quand il voudrait bien m'en donner. Il était certainement trop occupé par sa paternité naissante. J'étais dégoûtée rien qu'à l'idée d'imaginer cette chose dans l'utérus de Stéphanie grandir et me voler par la même occasion le seul homme que j'avais aimé. C'était injuste !

Pourquoi fallait-il que cela arrive là, maintenant, au plus mauvais moment, pour saccager notre relation ? J'avais eu envie, plus d'une dizaine de fois dans la journée, de l'appeler pour lui demander pardon, de lui dire que peu importait ce qu'il m'avait dit, seuls comptaient les sentiments, que peu importait ses décisions concernant cet enfant, je serais toujours près de lui... mais je ne parvins pas à composer son numéro. Je n'arrivais pas à lui dire.

Pourquoi avait-il fallu que son ex trouve le moyen d'interférer dans notre relation ? Cette présumée grossesse tombait à pic pour elle, manière idéale de récupérer celui qui avait été à elle avant qu'il ne s'intéresse à moi. J'aurais aimé pouvoir revenir en arrière. J'aurais aimé pouvoir faire le choix de ne jamais l'avoir rencontré, mais en y réfléchissant de plus près, je préférerais encore souffrir le martyr plutôt que de n'avoir jamais vécu ces moments avec lui, de n'avoir jamais aimé comme je l'aimais.

Je marchai d'un pas nerveux vers le bus qui venait de s'arrêter. Lorsque j'en redescendis avec difficulté, bousculant quelques passagers, je commençai à réaliser tout le chemin que j'avais accompli. J'aurais tant aimé pouvoir fêter la réalisation de cet album avec lui.

Je montai les marches de l'escalier jusqu'à l'appartement. Lorsque je parvins dans le couloir, il était à quelques mètres de moi, planté devant la porte, attendant probablement que je revienne. Je passai silencieusement devant lui. Il s'écarta pour que je puisse ouvrir la porte et je lui fis signe de rentrer. Je déposai

mes affaires sur le lit et me tournai dans sa direction pour entendre ce qu'il était venu me dire.

– Je crois qu'on doit parler sérieusement de ce qu'il s'est passé hier soir, commença-t-il.

– Je suis désolée, j'ai réagi sous le coup de la colère. Je n'aurais jamais dû te dire tout ça. Mes sentiments n'ont pas changé, avouai-je, le suppliant d'oublier ce qui s'était passé, de me choisir, moi.

Il fronça les sourcils comme chaque fois qu'il était gêné.

– Je crois que c'est compliqué pour tout le monde. Aucun de nous n'a demandé à se retrouver dans une telle situation, mais je crois que tu avais raison. Je dois affronter ce qu'il nous arrive et faire un choix pour le bien de tous. Je ne veux pas que tu souffres par ma faute..., avoua-t-il.

– Qu'est-ce que ça signifie ? m'inquiétai-je.

– Toi et moi, c'est fini ! Je ne peux pas lui tourner le dos, tu comprends ? me questionna-t-il, le regard attristé.

– Non ! Non, je ne comprends pas du tout ! Tu préfères me quitter pour rejoindre une femme pour laquelle tu n'as plus de sentiments ? C'est stupide, parce que tu devrais choisir de rester avec moi ! Tu devrais être cohérent avec tes sentiments, enfin du moins ceux que tu m'affirmais avoir. Choisir d'assumer et d'élever cet enfant ne t'empêche pas de vivre avec la personne que tu aimes ! criai-je.

– Tu as raison, mais je suis peut-être allé trop vite en besogne en tournant la page. J'étais en colère. J'ai cru n'avoir plus de sentiments...

– Et ? le coupai-je, irritée.

– J'ai toujours des sentiments pour elle, avoua-t-il.

– Et moi ? Tu te rends compte de ce que tu me fais, de la manière dont tu me traites ?

– Je suis désolé, dit-il en me tournant le dos afin de s'en aller.

– Oh non, tu ne vas pas t'en tirer comme ça ! Je veux des vraies explications, pas des suppositions dans tous les sens ! Je veux que tu m'avoues m'avoir menti ! criai-je, hors de moi.

Il ne releva pas mes accusations et ouvrit la porte. Alors qu'il la refermait, je saisis le premier objet qui me vint dans les mains, une statuette posée sur

l'étagère, et la balançait contre la porte. Elle percuta cette dernière et se brisa au sol.

Prise d'une violente crise de rage, je poursuivis sur ma lancée, poussant du revers de la main tout ce qui se trouvait sur l'étagère, envoyant s'écraser à terre tout ce qui avait la malchance de croiser mon regard. Je n'étais plus qu'une bête sauvage et lorsque je n'eus plus rien sous la main pour me défouler, je me tirai les cheveux à m'en faire mal, réalisant ce que j'étais en train de faire, ce que j'étais en train de perdre. C'est alors que je courus vers la porte, l'ouvris à la volée et courus dans les escaliers à sa recherche.

Arrivée au pied de l'immeuble, je regardai, affolée, à ma droite puis à ma gauche. Je crus l'apercevoir et courus sur ma droite, mais lorsque je réalisai qu'il ne s'agissait pas de lui, essoufflée, je dus me rendre à l'évidence qu'il s'en était allé. Il avait disparu. Il ne me restait plus qu'à le faire disparaître de mes pensées, à défaut de pouvoir le rayer de mon cœur.

Désespérée, je retournai sur mes pas, fermai la porte du studio, enjambant le tas d'objets par terre pour m'asseoir sur le rebord du lit. Je ne voulais pas pleurer. Je ne pleurerais pas. Il était hors de question que je verse une larme. Je ne devais pas pleurer, pas pour lui. Je tentai du mieux que je pouvais de réprimer le chagrin que je ressentais, me convainquant que je n'avais pas besoin de lui, que je survivrais et qu'il n'était que de passage dans ma vie. Je me persuadais mentalement que j'étais capable de me relever d'une déception sentimentale.

J'essuyai les rebords humides de mes yeux et me relevai pour ramasser tout ce que j'avais balancé, vêtements compris. Tout était nickel lorsque j'eus fini de replacer minutieusement chaque objet à sa place.

Je suis mieux sans lui, me répétais-je pour finir par ne plus en douter.

Maxime aurait dû être avec moi lorsque je me présentai à la station de radio pour mon passage dans l'émission radio matinale d'un jeune animateur. Mais y croire aurait été trop beau. Il n'avait pas assez *de courage pour m'affronter*. Je ne savais pas comment mener à bien ce genre de choses. Je ne connaissais pas les codes de ce milieu et encore moins ceux de ce genre d'évènement.

Rémy, le chargé de communication de l'antenne radio, me reçut une dizaine de minutes avant que ne commence l'émission, m'expliquant brièvement le déroulement de mon passage à l'antenne. Je l'écoutai avec attention, légèrement stressée. Je bus un grand verre d'eau avant qu'on me propulse dans la pièce, un casque sur les oreilles, m'indiquant le siège qui serait mien devant un micro.

L'équipe de la matinale de la radio était très accueillante et l'animateur

s'empressa de me saluer. La présentation fut brève. Après une chanson, l'émission reprit son cours et il annonça ma présence à tous les auditeurs matinaux qui nous écoutaient.

– Je reprends l'antenne en vous annonçant la présence de Camille Dupré, nouvelle voix de la scène musicale française, et quelle voix ! J'ai eu l'occasion de vous écouter et je dois dire que cela en vaut le détour, mais avant de vous découvrir plus en détail, je vous propose, les amis, de découvrir en exclusivité, cette reprise très personnelle de *Je t'aimais, je t'aime, je t'aimerai*.

La musique démarra et sans surprise, c'était ma voix que je pouvais entendre à l'antenne et l'émotion ne tarda pas à monter. J'avais du mal à dissimuler l'effet improbable que l'écoute de ma voix produisait en ce moment même sur moi. Je ne pensais pas que cela me ferait un tel effet, mais j'en avais la chair de poule. Mes poils se dressèrent tous sans exception, et ce jusqu'à la dernière note.

J'avais réussi, c'était bien moi, je savais bien que j'en étais capable et je venais de le prouver à tous mes détracteurs ! Je trouvais enfin l'apaisement et le réconfort que je cherchais depuis tant d'années. L'impression d'être allée au bout d'une quête personnelle. Désormais, je n'avais plus rien à prouver, ni à moi ni aux autres.

L'animateur reprit l'antenne pour une séance de questions-réponses. Je me pliai à cet exercice. L'ambiance était bon enfant jusqu'à ce qu'une animatrice, Lucie, connue pour ne pas être une langue de bois, pose la question fatidique. Celle que je redoutais bien évidemment. La question ?

– Certains magazines vous ont montrée en couple avec Maxime Spark, votre producteur, et cela bizarrement tout juste après sa rupture avec le mannequin Stéphanie Lacoste. Est-ce vraiment un simple concours de circonstances ? questionna-t-elle, très attentive à ma réaction.

– Totalemment et pour votre information, Maxime et moi ne formons pas un couple, nous sommes juste amis, répondis-je pour couper court aux questionnements.

Lucie ne parut pas convaincue et poursuivit sur sa lancée.

– Se rouler des pelles à pleine bouche dans la rue, se tenir la main, vous n'appellez pas ça être en couple ? Alors là, je suis sidérée ! Enfin, ce n'est pas la définition que j'ai de l'amitié. Je ne sais pas ce qu'en pensent nos auditeurs, mais là, c'est un peu gros. Vous affirmez qu'il ne s'est rien passé entre vous ? insista-t-elle.

– Il y a Seb de Lyon qui dit sur la page Facebook de l'émission que c'est un gros fake mais que si vous êtes libre, il est partant, intervint inutilement le petit rigolo de l'émission, Fabien.

– Eh bien merci Seb de Lyon, mais je ne suis pas un cœur à prendre. Et pour mettre fin aux spéculations et aux rumeurs, je dirais simplement que je ne suis pas venue pour m'expliquer dans votre émission et que je n'ai pas à répondre à des questions d'ordre privé ! taclai-je l'impétueuse Lucie.

– Si vous ne voulez pas jouer le jeu, c'est votre droit, rebondit-elle.

– Le temps des questions-réponses est malheureusement terminé mes chers amis. Je sais que vous êtes tous très déçus, mais la bonne nouvelle, c'est que nous allons passer directement au jeu de ce matin pour vous permettre à vous, auditeurs fidèles qui nous écoutez tous les matins, de remporter l'album de Camille et pour cela il va falloir répondre à une question dont vous connaissez certainement la réponse...

Je conclus l'émission par une interprétation live d'un titre de l'album et remerciai les auditeurs, après avoir été applaudie par toute l'équipe. Une fois sortie des studios, je regrettai déjà d'avoir perdu mon sang-froid, mais comment aurais-je dû réagir ? Ce à quoi je n'aurais pas pensé, c'était que Maxime se manifesterait à cet instant. Je décrochai.

– Allô ?

– Qu'est-ce qui s'est passé ? T'as pétié un plomb ou quoi ? C'est quoi ton but ? Te mettre tout le monde à dos ? demanda-t-il sans même un bonjour, énervé.

Il avait écouté mon passage, cela ne faisait aucun doute.

– Qu'est-ce qui s'est passé ? Tu oses sérieusement me poser la question ? Je rêve ! Il s'est passé que j'ai dû me débrouiller et assurer toute seule ! Il s'est passé que tu étais censé être là pour donner quelques directives ! Tu étais censé me briefer, tu te souviens ? Mais pour une raison mystérieuse, tu as dû oublier, pas vrai ? D'ailleurs, rappelle-moi à quoi tu sers là-dedans ? Ah oui ! C'est vrai, tu es mon producteur ! Alors, débrouille-toi avec ça désormais ! Ce n'est pas à moi de réparer les pots cassés de tes états d'âme, alors si tu m'appelles pour me faire la morale, tu ferais mieux de passer deux ou trois coups de fil pour assurer le reste de la promotion. Au cas où tu penserais encore avoir une quelconque emprise sur moi, je te confirme que ce n'est pas le cas et qu'on en restera uniquement à des relations professionnelles ! Alors quand de ton côté tu auras retrouvé un semblant de professionnalisme, il serait préférable que tu me

rappelles à ce moment-là, débitai-je sans lui laisser le temps d'en placer une.

– Je suis désolé. J'aurais dû être là. Je ne crois pas que tu veuilles vraiment savoir la raison de mon absence, mais je t'assure que ce n'était pas intentionnel, tenta-t-il de s'excuser.

– Alors justement, garde tes petits soucis personnels pour toi, j'en ferai autant de mon côté, le coupai-je.

– Je vais tenter d'arranger les choses. Passe me voir demain matin au studio. On fera le point sur tout ça.

– Je ne vais pas pouvoir, refusai-je.

– Pourquoi ça ?

– Je repars ce soir pour Marseille.

– C'est hors de question, tu dois rester ici ! Tu ne te rends pas compte des enjeux. Je croyais que tu avais intégré l'idée que dorénavant tu passerais le plus clair de ton temps sur Paris.

– Réunion de famille, souci personnel, tu dois comprendre ça, le raillai-je.

– Camille...

– Quand tu auras du concret, rappelle-moi ! Pour l'instant, à ma connaissance il n'y a rien de planifié durant la prochaine semaine, ce qui signifie que tu n'as pas besoin de moi. Trouve quelqu'un d'autre pour ta garçonnière, le coupai-je, glaciale, avant de raccrocher et d'éteindre complètement mon portable.

Grégory avait raison. Un retour aux sources m'éviterait de trop broyer du noir. J'étais impatiente de revoir, lui et aussi ma famille. Je ne m'attendais pas à ce qu'ils m'accueillent les bras grands ouverts, mais j'espérais que tout se passerait sans heurts.



Chapitre 25

Maxime n'avait cessé de tenter de me joindre, mais jamais il n'eut le courage de laisser un message. Je ne perdis donc pas mon temps à le recontacter. S'il avait quelque chose d'important à me dire, il savait comment me joindre, il savait très bien où je me trouvais.

Je décidai de ne plus penser à lui alors que j'étais assise dans la voiture de Grégory, ce dernier ayant accepté de m'accompagner ce dimanche pour notre repas de famille. Heureusement pour moi, Vanessa passait une journée shopping entre copines, ce qui me permettait d'avoir mon meilleur ami rien que pour moi et j'avais besoin de son épaule. Je ne me sentis jamais autant soulagée que lorsque je l'avais vu le premier soir de mon retour, devant ma porte, me suppliant de passer toute la soirée avec lui, Vanessa, Nico et Alex. Ils n'avaient pas changé. Tous avaient eu le tact de ne pas poser de question sur Maxime et j'en remerciais intérieurement Grégory. Je savais qu'il avait dû leur faire un lavage de cerveau pour qu'ils ne commettent pas d'impair.

Là, assise devant toute ma famille, à jouer la parfaite comédie du bonheur, je réalisai que rien n'avait changé. Rien ! J'avais peut-être retrouvé un semblant de sourire grâce au soutien encore sans faille de Grégory, mais pour ce qui était de la frêle harmonie familiale, rien n'avait changé. Je me sentais toujours en territoire ennemi, comme une étrangère dans ma propre famille. J'étais là sans vraiment y être. Je ne me sentais pas à mon aise. Grégory ne cessait pas de me lancer des regards en coin pour s'assurer que tout allait bien. Mon père était très causant, mais cela ne suffit pas à déclencher mon pardon. Pourtant, je ne regrettais pas d'être venue, j'avais conscience des efforts de mon père. Jusqu'ici aucune dispute n'avait éclaté. Il y avait de l'espoir. En fin de journée, nous partîmes.

Grégory me dit au revoir sur le pas de la porte. Je reçus un texto : « Une réception est prévue demain chez mon père. Il aimerait faire la connaissance de ma nouvelle production. Il y aura quelques personnalités importantes. Sois là pour dix-neuf heures précises. À très bientôt. Bonne soirée. » Un message plutôt concis et expéditif, qui avait tout l'air d'être un ordre. Qu'il se rassure, je n'aurais pas l'indélicatesse de lui faire faux bond, mais je n'aurais pas non plus la bonté de répondre. Il aurait bien le temps de voir si je comptais honorer la

soirée de ma présence, mais avant son retour dans notre belle région, j'avais bien envie de jouer avec ses nerfs.

J'avais supplié Grégory de m'accompagner, parlant d'une simple soirée promotion, n'évoquant pas Maxime pour ne pas lui laisser l'occasion de refuser. Je ne me voyais pas y aller seule et je voulais surtout lui rendre la monnaie de sa pièce. Les bons comptes font les bons amis, et bien après m'avoir vue pendue aux bras de Grégory, nous serions véritablement quittes.



Chapitre 26

Je m'étais parée de mes plus beaux atours pour cette soirée, au sommet de ma forme. Habillée d'un jean noir effet ciré et d'un haut couleur or pailleté, le tout perchée sur des escarpins noirs qui donnaient à mes cuisses un effet galbé incroyable, je comptais bien faire ma petite impression et attiser tous les regards.

Je pris le bras de Grégory, élégamment habillé d'un traditionnel costume cravate qui, je devais bien l'avouer, le rendait particulièrement attirant. Un employé nous ouvrit la porte et un second nous mena jusqu'à l'immense salon de la propriété, où une vingtaine de personnes tout au plus était déjà présentes. Deux canapés d'angle noirs se faisaient face de part et d'autre de la pièce, séparés par un tapis de style marocain et une grande table basse en bois exotique.

De l'autre côté de cette pièce d'au moins soixante mètres carrés étaient disposés quatre fauteuils noirs, et dans ce grand espace les invités s'éparpillaient de part et d'autre, pour certains un verre à la main et pour d'autres simplement le plaisir de se retrouver, entourés par des personnes appartenant au même milieu.

Je passai la pièce en revue, mon regard captivé par un Jean-Philippe Spark aux petits soins pour sa belle-fille, riant à n'en plus finir alors que sa femme ne tardait pas à le rejoindre, visiblement très proche de son terme. Elle n'allait pas tarder à donner naissance à un second héritier Spark,

Je saisis deux verres de champagne qu'un serveur nous apportait sur un plateau. Je ne l'avais pas vu arriver derrière nous, mais lorsque Maxime posa délicatement sa main sur mon épaule, je sursautai. Je me retournai pour affronter son regard, surtout celui qu'il lançait à Grégory. Il n'imaginait pas que je viendrais accompagnée et je me réjouissais déjà de l'effet que cela semblait produire sur lui.

Maxime salua Grégory, se présentant comme mon producteur et lorsque Grégory lui donna son nom, je perçus un bref étonnement dans son attitude avant qu'il ne reprenne son masque d'indifférence. Il savait que Grégory était mon meilleur ami et il avait pu comprendre grâce aux nombreux compliments que je lui en avais fait qu'il comptait beaucoup pour moi. Maxime échangea quelques paroles avec mon ami. Il le questionna notamment sur son groupe et son activité de guitariste.

Ensuite, Maxime nous convia à rejoindre l'hôte de cette soirée : son père. À notre arrivée, Stéphanie, le visage blême, se leva très vite, suivie d'Olga. Visiblement, mon arrivée n'était pas pour faire plaisir à tout le monde et je devinai que si le grand Spark l'avait exigé, c'était simplement pour soutenir son fils dans cette épineuse affaire dans laquelle il avait tout de même investi. Le père n'était pas du genre à perdre de l'argent bêtement et les affaires restaient les affaires, quoi que puissent en penser le reste de leur entourage.

Les premiers échanges furent plutôt cordiaux. Spark se montrait sous son plus beau jour, félicitant Grégory pour sa persévérance, allant même jusqu'à lui proposer un job en lui tendant sa carte pour qu'il y réfléchisse. Malheureusement pour moi je me retrouvai soudainement seule, coincée en tête à tête entre le fils et le père, lorsque Grégory reçut un appel de sa très chère et tendre Vanessa. Stéphanie s'empara du père de son enfant pour lui présenter quelques personnes et ce dernier la suivit sans sourciller. Olga s'excusa elle aussi. Me voilà en tête-à-tête avec le génie Spark en personne. J'avais pensé que ce moment m'aurait été plus agréable. J

Je me retrouvai livrée en pâture à ce dernier et je n'avais aucune idée de la manière de relancer un semblant de conversation après la disparition du fils. Spark senior empruntait avec moi un air condescendant, beaucoup trop pour être naturel. Il commença par déblatérer quelques banalités, me demandant comment j'avais vécu cette première expérience d'enregistrement et si son fils était un bon producteur. J'avais l'impression d'entendre parler un serpent à sonnette puis, quand le petit groupe d'invités près de nous s'écarta, de sorte que personne ne pouvait entendre notre conversation, il montra enfin son vrai visage :

– Vous savez, je ne crois pas que vous êtes une mauvaise fille, vous chantez bien et vous êtes plutôt bien foutue... Alors je peux aisément comprendre ce qui a pu pousser mon fils à tomber dans vos bras, mais je crois que malgré tout ce qui a pu se passer ces derniers temps entre vous, vous serez assez intelligente pour ne pas vous aviser de réitérer ce genre de folie. Votre nouvelle carrière ne fait que démarrer. Il serait regrettable qu'elle prenne fin prématurément, menaçait-il.

– Je crois ne pas saisir où vous voulez en venir, dis-je, volontairement naïve, pour qu'il joue franc jeu.

– Maxime a d'autres préoccupations. Il a une famille, désormais. Vous avez été une sorte de passe-temps pour lui et pour cela, vous avez tous mes remerciements. Mais désormais il a des obligations qui l'attendent, alors je vous

conseille de ne pas tenter de l'en détourner ou je me verrai dans l'obligation de vous écartier définitivement de mon fils. J'ai beaucoup de relations dans le milieu, plus que Maxime, et je trouverais dommage de gâcher l'éclosion d'une si belle voix. Alors, je pense que vous devriez vous rabattre sur une autre proie. Après tout, vous avez eu ce que vous vouliez. Me suis-je assez bien fait comprendre, cette fois ? demanda-t-il, l'expression figée, ne bougeant pas d'un millimètre la direction de son regard, braqué sur l'incrédulité de mon visage.

– Vous seriez prêt à causer du tort à votre propre fils ? m'étonnai-je.

– Si cela me permet de le remettre dans le droit chemin, je n'aurai aucune hésitation, avoua-t-il.

– Je crois que nous en avons fini, dis-je avec assurance.

– Je ne plaisante pas, dit Spark, me pressant fermement l'avant-bras à m'en couper la circulation.

– Il y a un problème, chéri ? intervint Olga.

Cette dernière s'était frayé rapidement un chemin jusqu'à nous. Spark lâcha enfin mon bras et je croisai le regard de Maxime, assis sur le canapé près de Stéphanie alors que Spark répondait aux inquiétudes de sa fiancée :

– Tout va bien chérie ! J'avertissais seulement Camille de la nécessité d'avoir les épaules solides dans ce milieu.

– Je suis bien placée pour le savoir. Il a tout à fait raison. Vous avez intérêt à vous armer Camille, plaisanta Olga.

– Il faut que je prenne l'air, m'excusai-je afin d'échapper aux griffes acérées de Spark.

Je quittai le salon, longeant l'immense couloir pour atteindre la porte d'entrée et fouler l'herbe du jardin. Je pensais pouvoir légitimement bénéficier de quelques minutes de solitude après le peu de minutes agréables que je venais de passer en ce lieu, ne sachant même pas où Grégory était passé depuis son appel téléphonique. Peut-être avait-il marché jusqu'au parking derrière la propriété pour téléphoner plus tranquillement à sa petite amie ? Je décidai d'aller le vérifier de ce pas, mais lorsque je pivotai sur ma droite, je remarquai que Maxime se trouvait à un mètre de moi.

– Tu ne m'as pas dit que tu viendrais accompagnée, ce soir ! Eh bien, je constate que tu n'as pas perdu de temps. Quand je pense que tu me reprochais de perdre mon temps dans une relation sans but avec Stéphanie ! Drôle de manière

de concevoir les sentiments, se moqua-t-il avec un sourire que je ne lui connaissais pas.

– Tu es venu pour m’enfoncer davantage ? Je n’ai pas à m’expliquer, mais si le but de cette soirée était de m’en mettre plein la figure, alors laisse-moi te dire qu’une fois de plus, tu as visé juste ! Vas-t’en maintenant ! J’ai besoin d’être seule ! le congédiai-je.

– Je ne sais pas ce que mon père a pu te dire, mais je peux t’assurer que je n’ai rien à voir avec ça. Tu dois t’attendre à ce genre de réaction. Je te pensais plus endurcie !

– Je le suis ! Il n’y a que toi qui sembles avoir un problème avec ma venue aux bras d’un autre, le coupai-je.

– Je n’y vois aucun problème, rétorqua-t-il.

– Très bien, alors fous-moi la paix et vaque à tes occupations ! Va cirer les pompes de quelques invités pour bien faire, et évite-moi, conclus-je, sévère.

– Je n’ai pas voulu ce qui nous est arrivé. Je ne voulais pas te faire souffrir...

– Parce que tu crois que je souffre ? Détrompe-toi, je vais très bien et j’ai tourné la page !

– J’en suis heureux pour toi. C’est tout ce que je te souhaite. Je ne veux que ton bonheur et ta collaboration à mes côtés. On a tout à perdre tous les deux à se faire la guerre, tu ne crois pas ?

– Tu as raison, concédai-je.

– Si tu cherches ton ami, je l’ai vu revenir au salon. Il paraissait te chercher. Je dois dire qu’il a beaucoup de chance de t’avoir. Je crois que je ferais mieux d’y retourner. Ne tarde pas trop, mon père insiste pour que nous passions bientôt à table, termina Maxime avant de s’éclipser, me permettant ainsi de faire le vide dans mon esprit avant de retourner accomplir mon devoir.

Le dîner fut tout aussi désagréable que mon tête-à-tête avec Spark. On ne me posa que rarement des questions, tous préférant s’émerveiller devant la future arrivée d’un Spark junior. Je remarquai au fil de la conversation que ni Maxime ni Stéphanie n’avaient encore révélé l’arrivée dans leur couple également d’un autre Spark junior. Son père était au courant, cela ne faisait aucun doute, après la conversation que nous avions eue. Le portable de Grégory était inondé de pas mal de messages, mais lorsqu’il en reçut un nouveau de Vanessa, pour l’avertir que sa mère avait fait un malaise et se trouvait à l’hôpital, Grégory s’excusa,

expliquant devoir rejoindre sa petite amie. Il s'excusa ensuite auprès de moi et fila sans même se demander comment j'allais bien pouvoir rentrer chez moi.

Ce fut donc seule que je terminai ce repas, n'essayant même plus de communiquer avec tous ces gens. Petit à petit, la majorité des invités partit après avoir avalé le digestif qui nous était servi. Ne disposant plus de moyen de locomotion, je m'apprêtai à commander un taxi.

– Vanessa ? Pourquoi m'as-tu laissé penser qu'il se passait quelque chose entre vous si ce n'est pas le cas ? me questionna Maxime.

– Parce que tu t'es fait des idées tout seul et que je n'avais aucune explication à te donner. Je n'ai pas de comptes à te rendre sur l'inexistence de ma vie sentimentale ! m'emportai-je.

– Tu aurais pu au moins démentir !

– *Pour quoi faire ? Qu'est-ce que cela aurait changé au bout du compte ? Tu vas laisser tomber Stéphanie ?*

– ...

– C'est bien ce que je pensais, dis-je devant son absence de repartie.

– Je vais demander à ce qu'on te reconduise chez toi, coupa-t-il.

– Tu m'en vois ravie ! rétorquai-je.

Il partit et moins de cinq minutes plus tard un employé vint me proposer ses services, me précisant que la voiture était avancée dans l'allée. Je le remerciai et fis de même avec le vieux Spark et Olga pour leur invitation. J'avais eu plus de mal à saluer Maxime et Stéphanie. Je les laissai ainsi en famille et me faufilai sur la banquette arrière d'une Rolls Royce.

La voiture parcourut très facilement les derniers mètres de la propriété, avant d'entamer un virage pour descendre les collines de Cassis, éclairées par les habitations qu'elles abritaient. Cette soirée avait été un flop.

Finalement, Jean Philippe Spark avait peut-être raison. Il était temps de lâcher l'affaire, de passer à autre chose. Je baissai la tête et me concentrai sur l'écran de mon téléphone et la conversation que j'entretenais avec Greg, prenant des nouvelles de la mère de Vanessa. Plus de peur que de mal visiblement. J'en fus soulagée.

La voiture roula sur un nid de poule et je faillis me retrouver projetée de l'autre côté de la banquette arrière, n'ayant pas pris la peine d'attacher ma

ceinture. Le danger fut totalement écarté lorsque je le fis, mais il ne fallut pas plus de temps pour qu'en relevant la tête de l'écran de mon téléphone portable, je remarque le Q7 noir qui déboulait à toute allure derrière nous. Le chauffeur jura. Le Q7 fit des appels de phares et je sentis la Rolls Royce ralentir.

- Ne vous arrêtez pas ! Continuez ! ordonnai-je.
- Je crois qu'il serait préférable de laisser passer la voiture, mademoiselle.
- Faites ce que je vous dis, répliquai-je, peu aimable.

Le Q7 continua son petit manège durant quelques mètres puis klaxonna, et lorsque nous eûmes l'occasion de sortir du virage, il nous dépassa à vive allure, se rabattant de justesse devant nous alors qu'une voiture grimpait la colline à vive allure en sens inverse. D'un coup, le chauffeur freina de toutes ses forces, provoquant un crissement de pneus alors que le Q7 s'arrêtait brutalement. La ceinture manqua de m'étouffer, me blessant au niveau de la poitrine.

Le chauffeur se retourna, s'assurant que j'allais bien avant de descendre pour hurler sur l'autre type qui posait un pied à terre. Lorsqu'il vit le visage du fils de son patron, il se tut, gêné, et bredouilla quelques excuses inaudibles.

Maxime s'approcha doucement, et excusa le vieil homme qui m'avait fait office de chauffeur. Quant à moi, presque tétanisée, je ne bougeai pas durant quelques secondes, dissimulée par les vitres teintées, avant de me délivrer de ma ceinture subitement et de bondir hors du véhicule, furieuse. Que me voulait-il, à la fin ?

– T'es devenu dingue ou quoi ? T'as failli nous tuer ! hurlai-je à son encontre alors qu'il se dirigeait à grandes enjambées dans ma direction.

Maxime ne s'arrêta pas, entrechoquant nos corps, posant ses mains délicates sur mes joues avant de m'embrasser fougueusement. Un revirement de situation que je n'avais pas calculé. Un instant spontané qui souleva mon cœur d'un emportement certain, comme si nous étions tous les deux suspendus dans les airs, lévitant à quelques centimètres du sol. Je n'avais plus l'impression de toucher terre. J'avais l'agréable sensation d'être une particule d'air en suspension et je n'avais aucune envie de retomber sur mes jambes, aucune envie de me décoller de sa peau.

– Je suis dingue de toi et c'est de ta faute. Je ne peux plus me passer de toi. C'est devenu trop dur de respirer si tu n'es pas là. Je ne veux pas que tu sortes de ma vie, tu entends ? déclara-t-il, me dévorant des yeux.

– Qu'est-ce qui t'a fait changer d'avis ? haletai-je, émue.

– J'ai seulement réalisé que je le savais déjà. Je sais déjà qu'il n'y a qu'une seule femme avec qui j'ai envie d'être, là, maintenant, et c'est toi. Viens, suis-moi, m'ordonna-t-il pressant ma main pour que je le suive en direction de sa voiture.

– Et moi monsieur, que fais-je ? lui demanda le vieux conducteur, perdu au milieu de tout ça.

– Baladez-vous dans les rues de Marseille et ne revenez que d'ici une heure. Vous n'avez rien vu, rien entendu, conclut Maxime.

– J'ai compris Monsieur. Je ne vous vois plus, affirma le vieil homme.

Il remonta dans la Rolls Royce et redémarrâ pour dépasser le Q7 et poursuivre sa route à vide. Je montai dans la voiture, poussée sur le siège avant par Maxime. Il était tendu lorsqu'il redémarrâ la voiture.

– Où va-t-on ? questionnai-je.

– Chez toi. C'est le seul endroit où nous pourrions passer la nuit tranquille. Indique-moi la route.

Je n'hésitai pas à donner l'adresse de mon appartement à Maxime. Assise à côté de lui, mon cœur battait la chamade. Des papillons virevoltaient dans mon estomac.

Arrivés devant le bâtiment, il se gara devant la résidence et me suivit, silencieux jusqu'à ce que j'ouvre la porte. Il se jeta ensuite sur moi, m'arrachant mes vêtements plus vite que son ombre, à la manière d'un junkie qui déballerait une barrette de shit. Les vêtements prirent leur envol dans toute la pièce et il s'accrocha à moi comme la plus délicieuse des sangsues. Sa queue était déjà dure.

Ni un ni deux, je fis sauter le bouton de son jean et m'emparai de son membre. Coquine, je récupérai l'huile de massage intime sur la table de chevet et en recouvrait son sexe. Un gout de pomme éclata dans ma bouche alors que je le goûtai. Je léchai le frein puis fis le tour de son gland avec ma langue. Le produit avait un effet chauffant. Mes coups de langue le firent gémir. Maxime prit mon visage en coupe entre ses mains puis me baisa la bouche. Il allait et venait doucement. Puis rassasié, il retira son sexe et se masturba quelques secondes. J'allais m'allonger, mais il prit ma main pour m'empêcher de partir.

— Ne bouge pas.

Il se baissa, souriant. Son air coquin me fit redoubler d'excitation. Il souleva brutalement ma jupe, déchira ma petite culotte et s'engouffra entre mes jambes. Sous l'effet du plaisir qu'il me procurait, je me retins à l'armoire derrière moi pour ne pas tomber. Une main dans ses cheveux, je savourai ses délicieux coups de langue. Son souffle brûlant sur mon sexe était comme une caresse. Affamé, il me mangea durant de longues minutes. Puis rassasié, il me souleva et déposa mes fesses sur le meuble et d'un coup me pénétra. Ses assauts étaient brutaux. Puis toujours plein d'ardeur, il nous conduisit jusqu'au lit. Il s'allongea et je compris à son regard qu'il voulait que je le domine. Une main plaquée sur son ventre, j'écartai les cuisses et me positionnai délicatement sur son sexe, appréciant chaque centimètre qui m'emplissait. En moi jusqu'à la garde, je bougeai d'abord doucement, puis de plus en plus rapidement. Maxime prit mes seins dans ses mains, les caressa. Mes tétons pointèrent. Là, c'est moi qui le possédais. Je m'empalai sur sa queue, avide de sentir son sexe remplir le mien.

Maxime posa ses mains sur mes hanches pour m'arrêter. Il passa ses bras derrière mon dos pour m'obliger à me coller à lui. J'allais jouir au moment où il stoppa tout mouvement. Frustrée, je glissai sur son sexe. Prête à le chevaucher encore. Mais mon amant me repoussa.

— Sois patiente, bébé.

Mais cet orgasme était si proche que je ne pouvais me contenir. Ne pas m'offrir cette délivrance, c'était comme une punition. Ma chatte se serra davantage. Essoufflée, je roulai sur le dos et tentai de reprendre mes esprits. Mais Maxime ne l'entendait pas de cette oreille. Il était loin d'en avoir fini avec moi.

— Mets-toi sur le dos.

J'obéis. Il saisit l'huile de massage que j'avais utilisée plus tôt et me l'étala sur le dos. Il me lécha, remonta de mes fesses à ma nuque puis m'embrassa le cou. Je ne pouvais m'empêcher de trembler. Son sexe si durement pressé contre mes fesses, je remuai instinctivement, le pressant de me combler au plus vite. De lentes allées et venues, il passa aux petits coups mécaniques. Il me lima ainsi jusqu'à ce que j'atteigne le septième ciel. Mon corps fut pris de convulsions. Cet orgasme était si puissant que je ne parvins pas tout de suite à faire cesser ces tremblements.

Maxime me caressa l'épaule.

— Détends-toi, me chuchota-t-il à l'oreille.

Il m'embrassa doucereusement, preuve qu'il avait pris sa décision, et c'était moi qu'il avait choisie, moi. À cet instant précis, je savais que c'était lui, celui que j'attendais.



Chapitre 27

Réveillée aux aurores, allongée à *ses côtés, dans mon propre lit, je décidai* de le laisser se reposer. Je sortis courir. Il était un peu plus de cinq heures du matin et je n'avais eu que très rarement la chance d'entrevoir la ville à une heure aussi calme. Puis après une heure de jogging, trop fatiguée pour continuer, je m'étirai les jambes avant de m'arrêter dans une petite boulangerie afin d'acheter quelques croissants pour fêter dignement nos retrouvailles.

Je le retrouvai encore au lit, toujours endormi, et admirai la superbe vue de ses épaules dénudées. Je m'assis au bord du lit et l'observai. Il respirait lentement. Je ne résistai pas à l'envie de le toucher et posai ma main froide sur son épaule. Il sursauta dans son sommeil, mais ne se réveilla pas. Je m'abaissai alors pour déposer un baiser sur son épaule avant de me relever pour prendre une douche, mais, parvenant enfin à surgir de son sommeil, il eut le temps de tirer sur le bas de mon tee-shirt souillé par la transpiration. Je basculai en arrière, me rassis, manquant de lui tomber dessus. Il se releva, me détailla du regard avant de se pencher vers moi pour m'embrasser.

—Il faut que je prenne une douche, parvins-je à m'exprimer entre le souffle de deux baisers successifs.

– Inutile, tu devras en reprendre une après, susurra-t-il au creux de mon oreille.

Il glissa sa main sous mon tee-shirt, caressa mon dos. Il laissa courir ses doigts sur ma colonne vertébrale avant de s'arrêter, ayant atteint le point d'attache de mon soutien-gorge. Alors qu'il passait son pouce et son index derrière les crochets pour les défaire, je protestai faiblement, attrapant sa main pour l'empêcher d'accomplir son geste jusqu'au bout.

– Je ne peux pas, pas avec cette odeur sur moi. Je suis épuisée. La douche est assez grande pour nous deux. Tu n'as qu'à venir la partager avec moi et ensuite nous n'aurons plus qu'à nous reposer bien sagement sous les draps, proposai-je, l'amadouant en ôtant mon tee-shirt pour qu'il cède à l'appel des parcelles de peau nue que j'offrais à sa vue.

– Hum... Laisse-moi réfléchir ... J'accepte que tu ailles prendre une douche, mais à une seule condition ! Que tu fasses vite, car je n'ai aucunement

l'intention de quitter ce lit de toute la journée ! déclara-t-il.

– Je croyais que tu ne pouvais pas te passer de moi, que tu ne voulais plus t'éloigner ! le taquinai-je en me relevant.

Il souleva la couverture et tira ses jambes nues hors du lit pour venir jusqu'à moi.

– Non, ne t'approche pas le, prévins-je, hochant la tête de droite à gauche, m'attendant à son petit jeu de séduction.

– Je voulais juste te donner un petit coup de main pour ôter tes vêtements...

– Non. Je n'ai pas confiance. Reste où tu es, le prévins-je alors qu'il avançait à pas de loup vers moi.

– Sinon ? me provoqua-t-il, posant délicatement ses deux mains sur mes hanches.

Chaque fois qu'il me touchait, le contact de sa peau me brûlait. Je le repoussai sans ménagement de mes deux mains.

– C'est comme ça que tu me traites ? Puisqu'il en est ainsi, tu l'auras voulu, dit-il un regard espiègle rivé sur son visage.

Il bondit sur moi pour me soulever avec autant de délicatesse que pour décoller du sol un vulgaire sac à patates. Je ne tentai pas de me débattre, l'implorant simplement de me reposer à terre, mais il me déposa sur le lit.

– Laisse-moi me relever !

– J'ai mal entendu, je crois. J'ai l'impression qu'il s'agissait d'un bourdonnement. Qu'est-ce que tu as dit ? me provoqua-t-il.

– S'il te plaît !

– C'est beaucoup mieux comme ça ! Va, dit-il en s'écartant de moi.

– Je ne serais pas longue, promis-je.

Je me dirigeai vers la salle de bains, fermai la porte de cette dernière avant de faire couler abondamment l'eau chaude, pour effacer toutes traces de l'effort physique que je venais de faire. Je me lavai rapidement le cuir chevelu et sortis moins de quinze minutes plus tard de la douche, vêtue d'un simple jean et d'un débardeur.

Maxime était toujours allongé sur le lit, mais je n'eus pas le temps de me glisser à nouveau sous les draps. Mon téléphone sonna. Je le saisis et aperçus que mon fauteur de trouble n'était autre que ma sœur aînée, Rose.

– Tu ne réponds pas ? s'étonna Maxime.

– Non. Ça ne doit pas être important et tu as dit, il me semble, qu'on passerait cette journée tous les deux, seuls au monde. Cela peut attendre demain, assurais-je.

– C'est peut-être important, reprit Maxime.

– Si c'est le cas, on me laissera un message, affirmai-je trop tôt avant d'être trahie par le bip significatif de mon répondeur.

Je consultai ma messagerie.

« Camille, c'est moi ta sœur Rose, tu te souviens de moi j'espère ? Euh... Je vois que comme d'habitude tu es très matinale ! J'aurais dû me douter que tu serais encore confinée dans ton lit. J'ai un service à te demander. Si tu peux me rappeler dès que tu as ce message, je t'en serais reconnaissante... Ah oui ! Petite précision utile, si tu découvres ce message après neuf heures, laisse tomber, j'aurais très certainement déjà trouvé une solution ! Je t'informe que Noah est ravi du monsieur patate que tu lui as offert, il ne le lâche plus. À l'occasion, tu peux passer à la maison, tu sais que la porte est toujours ouverte. Noah sera ravi de te voir et moi aussi d'ailleurs. Je crois que ma petite sœur me manque. »

Je perçus à la fin du message les trois bips successifs marquant la fin de l'enregistrement. J'hésitai à appuyer sur la touche pour enclencher immédiatement un rappel automatique. Toutefois, mais Rose avait l'air inquiète au téléphone. Je connaissais encore très bien ma sœur. Je la rappelai.

– Allô ?

– C'est moi, Rose. J'ai eu ton message. Je t'écoute.

– Tu peux venir garder Noah un petit moment ? Il est malade. Il a dû prendre un coup de chaud. J'aimerais pouvoir me déplacer jusqu'à la pharmacie. Il est encore dans son lit. Cédric est parti hier soir. J'aurais bien contacté Maman, mais elle et papa sont partis en week-end, se justifia-t-elle.

– Tu n'as pas besoin de te justifier. J'arrive, conclus-je.

– Merci.

– Qui était-ce ? questionna Maxime.

– Grégory.

– Qu'est-ce qu'il te veut ? renchérit-il, le front plissé.

– Un service. Je n'en aurais pas pour longtemps, dis-je.

– Quel genre de service ?

– Tu crois vraiment que je serais capable de tomber dans ses bras après avoir passé la nuit avec toi ? répondis-je pour balayer tous ses doutes.

– Quel genre de services ? insista-t-il, plus sèchement cette fois.

– Il a passé toute la nuit avec sa petite amie à l'hôpital au chevet de sa belle-mère alors il me demande simplement de lui rapporter quelques affaires, ne trouvais-je rien d'autre à inventer.

– Il ne peut pas demander à quelqu'un d'autre ? se braqua Maxime.

– Je suis sa meilleure amie, et je suis la seule à posséder un double des clés de son appartement, argumentai-je.

– Tu en as pour combien de temps ?

– Je serais de retour d'ici une demi-heure, trois quarts d'heure. Tu penses tenir bon jusque-là ? me moquai-je ouvertement de ses airs de sale gamin capricieux.

– Je suppose ne pas avoir le choix.

– C'est exact. J'ai rapporté des croissants tout à l'heure. Ils sont sur la table, sers-toi si tu as faim, fais comme chez toi, conclus-je avant de lui déposer un rapide baiser à la commissure de ses lèvres.

Garée juste devant le portail, je composai le code de ce dernier pour ne pas avoir à sonner et réveiller ainsi mon neveu. Je frappai doucement à la porte d'entrée et Rose m'ouvrit aussitôt, prête à partir.

– Il dort pour l'instant. S'il se réveille et se plaint de sa gorge, tu trouveras du sirop sur la table de la cuisine. Tu lui en donnes deux cuillères à café maxi. S'il te réclame son biberon, tu verses deux cents quarante millilitres de lait et ajoutes quatre cuillères de cacao. Tu le trouveras dans le placard, deuxième étage, la dosette est dans la boîte. Ne laisse pas le biberon plus de trente-cinq secondes dans le micro-ondes sinon il sera trop chaud. Tu m'écoutes ? déblatéra Rose à une vitesse folle.

Autant d'informations à mémoriser en si peu de temps, pour moi cela équivalait au parcours du combattant.

– Oui.

– Tu es certaine d'avoir tout compris ? Pas de question ? Je peux te l'écrire sur un papier si tu préfères. Ça t'évitera de m'appeler si tu as oublié, souligna Rose.

– De toute manière, tu seras certainement revenue lorsqu'il se réveillera,

repris-je.

– Camille ! Tu es incorrigible. Très bien, je vais te le noter, dit-elle attrapant le bloc de post-it près du téléphone et un stylo. Tiens, je te le colle près du téléphone. Ça t'évitera de le perdre, conclut-elle.

– Tu devrais peut-être y aller, conseillai-je.

– Ah oui, dernière chose, s'il te réclame son nanou, c'est son ours bleu, il est dans le sèche-linge.

– J'ai compris.

– Bon, alors j'y vais, se décida-t-elle enfin.

Pendant ce temps, je pris mes quartiers dans la cuisine, me servant un café. Malheureusement pour moi, Noah dut m'entendre, car je perçus ses pleurs et me dépêchai de monter dans sa chambre pour le rassurer. Il me tomba dans les bras et me serra. Je le portai jusqu'à la cuisine et le déposai sur la chaise haute. Il me réclamait son biberon. Je relus les consignes laissées par ma sœur.

Trente secondes plus tard, je le ressortais, fis couler un peu de lait sur mon poignet et, jugeant que la température était bonne, je le tendis à Noah. Rosa rentra au moment où je l'ôtai de sa chaise, une boîte de doliprane pour enfant dans une main, un sirop dans l'autre. Noah tendit les mains en direction de sa mère et Rose s'empressa de le saisir dans ses bras pour l'embrasser.

– Merci, dit-elle.

– Tu as besoin de quelque chose d'autre ?

– Non, je vais me débrouiller. J'ai pris le temps de faire quelques courses. Elles sont dans la voiture, mais je les descendrai plus tard. Tu peux rester manger si tu veux, proposa-t-elle naturellement.

– J'ai quelque chose de prévu, je dois filer. Une autre fois, peut-être.

J'embrassai Rose et Noah puis entreprit de rentrer, mais c'était comme si ma sœur et mon frère s'étaient donné le mot. Qu'avait-il lui aussi à me dire de si important pour me téléphoner de bon matin, période de la journée où j'étais habituellement le moins en phase avec la réalité ?

– Adam ?

– Je suis passé chez toi ce matin et j'ai été étonné d'y trouver ton producteur. Je crois avoir fait une gaffe. Je suis parti, mais tu devrais te dépêcher de rentrer chez toi, dit-il.

– Tu as fait quoi ? Je n’ai rien compris ! paniquai-je.

– Je n’ai pas plus compris que toi. Lorsque je lui ai dit être ton frère, il s’est mis à me poser tout un tas de questions. Il avait l’air perdu. Il pensait que nous étions en Belgique !

– Je te rappelle, le coupai-je, paniquée.

Il avait fallu que je m’absente moins d’une heure pour que tout tourne mal. Je me dépêchai de remonter dans la voiture, craignant qu’il ne soit déjà parti avant que je n’arrive.



Chapitre 28

Je pénétrai rapidement dans la résidence, ouvrant la porte des escaliers de secours pour aller plus vite. Je parvins essoufflée à l'étage et courus jusqu'à ma porte. Je scannai la pièce du regard en une demi-seconde à peine, pour pousser un soupir de soulagement. Il était toujours là, habillé et assis sur le rebord du lit, l'air grave. Il avait l'air très en colère, le sang lui était monté aux tempes. Il me fusilla du regard. Je ne voulais pas qu'il s'en aille sans tenter d'avoir une explication. Il se leva.

– Devine qui est venu te rendre visite ce matin ? Ton frère ! T'es une belle hypocrite ! La Belgique, pas vrai ? Tu m'as vraiment pris pour le dernier des imbéciles !

– Ce n'est pas ce que tu crois...

– Je sais même plus ce que je crois ! Ce dont je suis certain, c'est que toi et moi on n'a plus grand-chose à se dire.

– Je peux tout t'expliquer, l'interrompis-je.

– Tu peux tout m'expliquer ? Tu peux m'expliquer pourquoi tu m'as menti sur ta famille, pourquoi j'ai découvert cette boîte en carton cachée sous ton lit, renfermant une mine d'informations sur moi et ma famille, pourquoi tu sembles obsédée par le nom des Spark, et pourquoi tu m'as manipulé depuis le départ ? Tu peux m'expliquer pourquoi tu t'es servie de moi ? Pourquoi tu joues avec moi ? Tu sais quoi ? Dans un sens, je suis heureux de voir ton vrai visage. Tu ne mérites pas qu'on t'aime ! hurla-t-il, au summum de la colère.

– Je ne voulais pas en arriver là ! C'est vrai, j'ai tout fait pour t'approcher, mais au fil du temps, j'ai fini par tomber amoureuse de toi !

– Je m'attendais à ce genre d'argument... Mais c'est fini. Je ne te crois plus. La confiance que je plaçais en toi s'est envolée et lorsque je te regarde, j'ai l'impression que tu transpires le mensonge par tous tes pores.

– J'ai menti, c'est vrai. J'ai inventé beaucoup de mensonges. Mais je ne jouais pas la comédie lorsque je disais t'aimer, je ne cherchais pas à te tromper lorsque je frémisais sous tes caresses, je n'ai jamais triché sur mes sentiments. Pas avec toi, jamais !

– Je ne veux plus t’entendre, je ne veux plus jamais te voir ! Ta simple vue aujourd’hui me fait horreur.

– Tu oublies l’album, rétorquai-je, à court d’arguments.

– À compter d’aujourd’hui, je ne m’occupe plus de toi. Vincent fera le nécessaire pour la suite. Efface mon numéro, oublie mon nom, j’ai bien l’intention d’en faire autant de mon côté, dit-il, prêt à quitter la pièce.

– Tu fais une énorme erreur !

– Moins grosse que toutes celles que tu as commises. Il vaut mieux que je parte parce que je ne suis plus certain de pouvoir me contrôler en ta présence déclara-t-il.

Ivre de haine, il agita son poing devant moi, quelques larmes coulant sur ses joues, se pinçant les lèvres. Puis il fit volte-face, marqua un arrêt devant la porte puis encastra violemment son poing dans cette dernière, me faisant sursauter de peur. J’étais sous le choc. Il y avait à peine quelques heures de cela, nos corps se chevauchaient avec délectation. Il ne s’était jamais montré violent envers moi, mais en sondant son regard, j’y ai vu la rage.

Peur, colère, et chagrin me firent m’effondrer à terre, assise à même le sol, au pied de mon lit. Maxime prit la porte.

– Ne fais pas ça ! criai-je alors qu’il claquait la porte, sans un regard.

Je me levai alors, dans un sursaut de conscience et ouvris la porte, la faisant rebondir contre le mur.

– T’es qu’un lâche ! hurlai-je, me fichant totalement que tout le voisinage soit témoin de notre conversation.

Il se figea alors sur place.

Adieu Camille, conclut-il.

Il partit sans un dernier regard.

– Je t’aime !

Malheureusement, cela ne le fit pas revenir sur ses pas comme je l’espérais bien naïvement. La seule image que je conservai fut celle de son dos alors qu’il me fuyait. Dépitée, je refermai la porte. La douleur qui naissait au creux de ma poitrine était déjà insupportable.



Chapitre 29

Cela faisait déjà trois jours que je restais terrée dans mon studio, sans lumière, sans aucune envie autre que de rester clouée au lit. Maxime restait sourd à mes appels. Je lui avais laissé plus d'une vingtaine de messages.

Durant quarante-huit heures, j'avais versé toutes les larmes de mon corps, Incapable de répondre aux appels d'Adam. Jamais je ne m'étais sentie aussi mal de ma vie. Je voudrais tellement revenir en arrière, changer le cours des choses...

J'en avais terriblement voulu à Adam dans les premières heures qui avaient suivi ma rupture avec Maxime, puis j'en étais arrivée à la conclusion que me défouler sur le premier coupable possible ne m'aiderait pas à supporter davantage la situation. Je ne savais même pas ce que mon frère était venu me dire avant que l'affaire prenne des allures de romance dramatique.

Voilà que mon frère m'appelai :

– Oui ?

– Camille ? Tu vas bien ? Cela fait des heures que j'essaye de te joindre, me réprimanda Adam, quelque peu inquiet derrière le combiné.

– Ne t'inquiète pas. Tout va bien.

– Tu es sûre ? Tu as une voix bizarre. C'est à cause de ma gaffe de l'autre jour ? Oh, je suis désolé si je t'ai causé du souci, ce n'était pas mon intention. Si je peux faire quoi que ce soit pour réparer... commença-t-il à se proposer de bon cœur.

– Pas du tout. Je suis juste un peu malade. Rien de bien grave, seulement une grosse migraine. Je préfère me reposer.

– Désolé. Si je te dérange, je peux te rappeler plus tard. Tu as besoin de quelque chose ? s'enquit-il.

– Pas la peine de faire tout ça. Je ne suis pas en sucre. Tu avais quelque chose à me dire ? le questionnai-je.

– Ce n'est peut-être pas le bon moment. Je te rappellerai lorsque ta migraine sera passée.

– Les faits ? repris-je sèchement, pas vraiment d'humeur à jouer au chat et à la

souris.

– Eh bien, c'est officiel ! Je lui ai dit. Je lui ai tout avoué, se réjouit Adam.

– De quoi parles-tu ? rebondis-je, ne voyant pas où il voulait en venir.

– Je lui ai tout dit. J'ai tout avoué...

– Avoué quoi ?

– Mon homosexualité...

– À qui ? Papa ? le coupai-je, craignant que mes doutes se confirment.

– Non, au pape ! rit-il, plutôt décontracté.

– Qu'est-ce qu'il a dit ? Je veux dire, comment il a réagi ? m'enquis-je rapidement.

– À ton avis ?

– Tu n'as pas fait ça. Je n'arrive pas à y croire ! m'exclamai-je, agréablement surprise.

– Et comment, que je l'ai fait ! Je me sens libéré, tu ne peux pas savoir à quel point, avoua-t-il.

– Il a mal réagi ? m'inquiétai-je.

Je ne voulais pas que mon frère traverse les mêmes zones d'ombres familiales que moi, même si ce qu'il avait fait était d'un tout autre acabit que mon entêtement à déplaire à mon paternel.

– Pas vraiment...

– Je veux tout savoir, les moindres détails, comment tu leur as dit ? Tout ! lui ordonnai-je.

– Ça s'est passé hier soir. J'étais venu te dire que je m'apprêtais à le faire avant de te mettre dans l'embarras avec ton producteur. Bref, maman nous avait invités, Rose et moi, à venir dîner. Après avoir passé toute la soirée à éviter le regard de notre père, j'ai réalisé avant le dessert que cela ne pouvait plus continuer comme ça et que peu importait le moment du repas où je choisirais de faire mes aveux, cela ne modifierait en rien sa réaction. Alors j'ai lâché le morceau. Il a paru sonné. Il est resté abasourdi pendant quelques minutes, puis il s'est contenté de dire « Ah bon ? Très bien. C'est ta vie après tout. », et il a complètement changé de sujet. Si ce n'est pas incroyable ça ? Quand je pense à toutes ces années perdues...

J'étais intérieurement très heureuse pour Adam.

– Maman a cherché à te joindre pour t'inviter, mais tu ne lui as pas répondu. Papa nous a posé beaucoup de questions sur la raison de ton absence, évoqua Adam, cherchant à me faire croire que mon père avait changé.

– J'étais pas mal occupée, repris-je.

– Dommage que ce soit trop souvent le cas ces derniers temps. Tu pourrais au moins nous donner signe de vie lorsqu'on t'appelle, me sermonna-t-il.

– Je tâcherai de m'améliorer, dis-je pour couper court à la conversation.

– Je sens que tu me caches quelque chose, qu'est-ce qui ne va pas au juste ?

– Tout va très bien, merci ! Je suis juste fatiguée, et en prime j'ai une migraine atroce. Ce n'est pas la peine de te ronger les ongles jusqu'au sang pour moi. Je vais bien. Je t'assure. Je vais raccrocher maintenant, si tu veux bien.

– OK, pas de souci.

– Merci.

– Hé ? Camille ?

– Oui ? repris-je.

– Je t'aime.

– Moi aussi. À bientôt, Adam, conclus-je.

Après cette conversation téléphonique, je parvins à m'assoupir. Lorsque l'on tambourina sauvagement à ma porte, je ne répondis pas. Puis je perçus la voix de Grégory ainsi que celles d'Alex et Nicolas. Je me levai, allumai la lumière avant d'ouvrir la porte, le regard un peu vague. Les garçons poussèrent la porte et s'engouffrèrent dans l'appartement.

– Ton frère avait raison. Il ne nous a pas alarmés pour rien. À quoi tu joues, à rester enfermée ici ? Pourquoi tu ne m'as pas appelé pour me dire que ça n'allait pas ? demanda Grégory, admirant l'état bordélique de l'appartement.

– J'ai besoin de rester seule...

– Et tu crois que c'est en broyant du noir que tout ira mieux ? Je savais que ce n'était pas la grande forme lorsque je t'ai eue au téléphone, mais j'étais loin de m'imaginer que c'en était à ce point-là, dit-il.

– Ah ! C'est quoi cette vieille odeur de rat mort ? Franchement, une odeur pareille, excuse-moi de te le dire, mais c'est pas humain, coupa Nicolas de sa

franchise légendaire en s'approchant de moi.

– Nico ! le gronda Alex en lui adressant un regard noir.

– Non, mais c'est vrai, les gars ! On ne peut pas l'emmener comme ça ! Il va falloir qu'elle trempe au moins une heure dans un bain pour s'en débarrasser, si vous voulez mon avis. Ça sent le caniveau ici. Excuse-moi, mais je vais ouvrir la fenêtre, c'est irrespirable, reprit-il,

Il s'exécuta.

— Va prendre une douche, tu viens avec nous, dit Gregory.

– M'emmener où ? Si tu crois que je vais vous suivre...

– On ne te laisse pas le choix, rebondit Nicolas.

– Tu dois sortir. Ce n'est pas en restant ici que tu parviendras à te changer les idées, expliqua Grégory.

– Parce que tu crois que vous y parviendrez ? me moquai-je.

– On veut bien essayer, en tout cas, intervint Alex.

– Si vous voulez mon avis, ce que vous avez de mieux à faire, c'est partir. Je ne suis pas d'humeur ce soir. Adam s'inquiète pour rien. Je suis désolée de te faire perdre ton temps, mais tu devrais retourner t'occuper de Vanessa.

– Ne t'inquiète pas pour elle, sa mère doit sortir d'ici deux jours. On ne partira pas sans toi, souligna Grégory.

– Laissez-moi quelques jours. Je vous promets que tout ira mieux, argumentai-je.

– Bien essayé, mais c'est non, conclut mon meilleur ami.

– Je m'occupe de la douche, s'éclipsa Nicolas.

– Je ne sais pas ce que vous croyez pouvoir faire, mais je ne bougerai pas d'ici, dis-je sèchement.

– C'est à toi de voir, mais laisse-moi te dire que tu n'as que deux options : soit tu nous suis bien sagement, soit tu résistes et nous devons recourir à la manière forte, reprit Grégory.

– Alors ? questionna Alex, impatient de savoir si leur petit jeu marchait.

– C'est toujours non, répondis-je fermement.

– Tu as fait ton choix. Tu ne pourras pas dire que je ne t'avais pas prévenue, reprit Grégory.

Il se rapprocha de moi dans l'idée de me soulever du sol, puis me remémorant la fois où Rose, se moquant bien de mon consentement, m'avait sauvagement poussée tout habillée sous la douche, il me parut plus sage de me soumettre à leur volonté.

– C'est d'accord ! Je ferai ce que vous voudrez ! répétai-je, alors qu'il s'approchait dangereusement vers moi.

– Tu le jures ? demanda Grégory.

– Promis.

– Dépêche-toi, on t'attend, ordonna Grégory.

Je me débarrassai de l'odeur de chien qui me collait à la peau. Après avoir fait la totale, je les retrouvai pour constater qu'ils avaient mis ce temps à profit dans la réhabilitation de mon studio. Les vêtements laissés en boule depuis plusieurs jours se trouvaient dans la machine à laver et la poussière semblait avoir disparu en même temps que tous les déchets qui jonchaient jusque-là le sol.

– Content de te retrouver. Tu es magnifique, me complimenta Grégory.

– Alors, allons-y, proposa Alex.

– Où allons-nous ? demandai-je.

– Faire la fête toute la nuit, souligna Nicolas, toujours enchanté dès qu'il s'agissait d'approcher d'un endroit qui grouillait de jeunes et jolies filles.

Je commençais à croire qu'il n'avait choisi la voie de la musique que pour les groupies.



Chapitre 30

Ce fut dans un night-club que les garçons m'emmenèrent, m'obligeant à danser une bonne partie de la nuit. Je tâchai de faire bonne figure et surtout de leur donner à penser que je m'amusais vraiment. J'appréciais tous les efforts de Grégory pour me remonter le moral, ainsi que ceux d'Alex et surtout de Nicolas pour me faire rire. Il y avait beaucoup de monde, ce soir-là. Grégory était aux petits soins, ne me quittant pas une seconde des yeux, me suivant jusque dans les toilettes lorsque cela était nécessaire. Il s'inquiétait. Je m'en voulais de lui créer autant de soucis, surtout qu'il en avait eu un bon lot ces derniers temps, alors je me pris au jeu et m'appliquai à danser du mieux que j'en étais encore capable. Il sembla satisfait de mon attitude à la fin de la soirée, et surtout rassuré, à en juger par son air jovial. Il remercia Alex et Nicolas pour leur aide alors qu'il les déposait chez eux, avant de me reconduire chez moi. Les quelques secondes de silence apaisantes qui suivirent la descente de voiture ne durèrent pas.

– Tu as aimé la soirée ? me questionna-t-il.

– Beaucoup, le rassurai-je.

– Je ne supporte pas de te voir malheureuse, Camille. Il ne mérite pas les sentiments que tu lui portes. Tu mérites beaucoup mieux que lui ! Tu mérites quelqu'un qui saura te rendre vraiment heureuse, dit-il m'observant du coin de l'œil avant de reporter toute son attention sur la route.

– Je le sais, conclus-je, ne voulant pas reparler du sujet épineux de mes sentiments pour Maxime.

Il se tut jusqu'à ce qu'on parvienne enfin à destination. Je l'embrassai sur la joue en guise de remerciement, ouvrant la portière, lorsqu'il saisit la main gauche pour attirer à nouveau mon attention sur lui. Je n'ôtai pas ma main de la sienne, écoutant ce qu'il avait à me dire.

– Je suis content de t'avoir retrouvée ce soir. Tu m'as manqué, Camille, terriblement manqué, insista-t-il, le regard pétillant.

Ses aveux me bouleversaient, mais je n'aurais pas dû me laisser prendre au jeu des émotions aussi facilement. Je n'aurais pas dû répondre favorablement au rapprochement qui suivit, à ses lèvres posées sur les miennes, à la pression de ses mains sur ma taille. Mais lorsque je réalisai tout ça, il était déjà trop tard.

J'avais trop envie, au fond de moi, qu'il me reconforte comme lui seul savait le faire, même si cela ne pouvait nous mener nulle part. Je connaissais ses sentiments. Je savais qu'il en souffrirait autant que moi je souffrais. Nous plonger encore tous les deux dans les remous d'une relation équivoque n'était pas une bonne idée du tout, mais je ne pus me résoudre à me détacher de la douceur de ses baisers, de celle de ses mains, de la chaleur de sa peau. C'était mal je le savais, mais je fermai les yeux, m'imaginant Maxime à de brefs moments.

Je savais que nous avions un sérieux problème, tous les deux. Nous étions trop proches, plus proches qu'une simple relation amicale, et tellement éloignés d'une relation amoureuse. Nous étions au milieu d'un parcours que je n'étais pas prête à achever. Je l'aimais, mais pas comme lui m'aimait et je persistais à croire que si l'on n'était pas capable de s'aimer de la même façon, c'était perdu d'avance. De toute manière, il n'était pas question d'entamer quelque chose, simplement de laisser parler notre instinct.

Nous l'avions déjà fait. Pourquoi cette fois-ci aurait plus de conséquences ? Peut-être parce qu'il avait déjà exprimé clairement ses sentiments à mon égard ?

J'occultai cette question rapidement de mon esprit, et trop affligée par le chagrin, je voulais partager une dernière fois ce moment avec Grégory. Il n'y avait plus que dans son regard que j'avais l'impression d'exister désormais.

Lorsque le moment de réconfort s'acheva, aucun de nous ne trouva quelque chose à redire, craignant certainement de ne pas trouver les bons mots. Grégory me regardait attentivement, sa tête au-dessus de la mienne. Il caressa ma joue et je m'apprêtai à l'embrasser afin de prolonger ce moment, car je savais qu'à la minute même où il quitterait la pièce et me laisserait seule, je retrouverais mes vieux démons. Néanmoins, il sembla réaliser que nous avions une fois encore mis à terre nos barrières, et surtout se remémorer l'existence de Vanessa, car il s'éloigna. Je ne pouvais pas lui en vouloir de penser enfin à sa petite amie. Je ne dis mot alors qu'il se rhabillait consciencieusement, décidé visiblement à s'en aller.

– Il veut mieux que je parte ! Je suis désolé. Je n'aurais pas dû... tenta de s'excuser Grégory.

– Ce n'est pas de ta faute. On était deux dans cette histoire. Ne t'inquiète pas pour moi. File la retrouver, terminai-je de le convaincre de quitter la pièce sans se retourner.

– Camille... commença-t-il, la main sur la poignée de la porte.

– Il n’y a pas de mal. On a passé un bon moment alors tu ne devrais pas t’inquiéter pour ça, le rassurai-je.

– Bonne nuit.

Il referma la porte derrière lui.

Quant à moi, désorientée par tout ce que je venais de vivre, je me levai pour boire un verre d’eau, histoire de remettre de l’ordre dans mes idées. Lorsque le soleil se leva, je pris une douche, puis me préparai un café. Soudain, la sonnerie de mon téléphone sonna. C’était le numéro de Vanessa qui s’affichait. ’hésitai à répondre. Puis me convainquant qu’elle ne pouvait pas être au courant de ce qui s’était passé la veille, je me décidai, curieuse de connaître la raison de son appel.

– Allô ?

– Camille ? C’est Vanessa. Écoute, Grégory n’est pas rentré de toute la nuit. J’ai contacté Alex et Nico qui m’ont dit qu’il t’avait raccompagnée. Je m’inquiète. Il est encore avec toi ? demanda-t-elle.

– Non, répondis-je un peu trop sur la défensive, avant de tenter de me détendre pour ne pas éveiller les soupçons.

– Tu n’as pas une petite idée de l’endroit où il pourrait être ?

– Non, aucune. Il m’a effectivement déposée chez moi, mais ensuite il était supposé te retrouver, conclus-je.

Après ma réplique, Vanessa fondit en larmes et j’en éprouvai des remords sans commune mesure. Elle l’aimait sincèrement. Elle semblait terriblement paniquée et en un sens j’en étais la responsable, car si Grégory n’était pas rentré la retrouver hier, nul doute que j’y étais pour quelque chose. Ce que nous avons fait l’avait peut-être plus chamboulé que je ne le pensais, mais inutile de tirer des conclusions trop hâtives. Alors que Vanessa continuait de déverser toutes les larmes de son corps, je finis par prendre conscience que je devais au moins tenter de la reconforter.

– Tu as essayé de l’appeler, de lui laisser un message ?

– Je n’ai fait que ça, mais il ne répond pas. J’ai laissé plus de dix messages, mais aucune réponse ! Alex et Nicolas ont eux aussi essayé de le joindre, mais il n’a pas répondu non plus. J’ai même appelé ses parents, mais ils n’ont pas eu l’air de s’inquiéter. Je devrais peut-être contacter la police, paniqua-t-elle.

– Ce n'est pas la peine de recourir aux grands moyens. Il a peut-être égaré son portable. Écoute, je vais tenter ma chance et essayer de voir où il a pu passer. Je te tiens au courant quand j'ai des nouvelles, tentai-je de la rassurer.

– Merci. Je ne sais pas ce que je ferais sans toi, conclut-elle, ne se doutant pas des actes monstrueux que nous avions commis.

Je mis un terme à la conversation et cherchai nerveusement dans mon répertoire le numéro de Grégory, commençant moi aussi à m'inquiéter. Il décrocha enfin.

– Où es-tu ?

– Je suis juste en bas de chez toi. Je monte, à tout de suite, conclut-il avant de raccrocher.

Il ne me laissa pas le temps de l'interroger davantage sur son absence inexpiquée de cette nuit. Je me préparai avant qu'il ne surgisse de manière impromptue et l'attendis sur le pas de la porte, le dos appuyé contre la charnière. Près de trente secondes plus tard, je le vis surgir dans le couloir, marchant d'un pas décidé, un bouquet de roses dans la main, terriblement attirant.

– Hé, à quoi tu joues ? Tout le monde te cherche ! Vanessa est morte d'inquiétude ! Si tu voulais que la soirée d'hier passe inaperçue, c'est gagné, le grondai-je alors qu'il s'approchait dangereusement de moi.

– J'avais besoin de réfléchir. J'ai roulé toute la nuit, dit-il pour sa défense.

– J'espère que tu as trouvé ta réponse ! En tout cas, c'est une très bonne idée, les fleurs. Crois-moi, tu vas en avoir besoin pour te faire pardonner ton silence, soulignai-je, faisant évidemment allusion à la Vanessa bouleversée que j'avais dû rassurer deux minutes plus tôt.

– Tu as raison. Je n'aurais pas dû me tirer comme un con. J'ai eu peur. Je suis désolé. Je tiens à toi. Je t'aime, Camille, avoua-t-il me tendant le bouquet de roses rouges.

– Oh ! m'exclamai-je, surprise par ce changement radical d'attitude.

Je ne m'y attendais pas. Il était très clairement là devant moi, me déclarant une fois de plus ses sentiments.

– C'est tout ce à quoi j'ai droit ? Un simple « Oh » ? Enfin, je veux dire... Il s'est passé quelque chose entre nous hier soir. Toi aussi tu l'as senti, n'est-ce pas ? Mes sentiments pour toi ne datent pas d'hier. Il est temps de jouer franc jeu, tu ne crois pas ?

– Tu as certainement raison.

– J'étais certain que tu ressentais la même chose que moi, s'emporta-t-il, interprétant ce que je venais de dire comme un aveu.

Il se jeta sur moi pour m'embrasser et, embarrassée, je le repoussai légèrement, ne voulant pas le mettre dans une position encore plus délicate. Il recula de surprise, le regard interrogateur, cherchant à comprendre ma réaction.

– Tu veux dire... ? Enfin je ne te comprends pas ! Tu n'as pas dit non hier soir ? Explique-moi ! Dis-moi clairement que tout ça n'était qu'un jeu pour toi, que je ne suis qu'un pion ! On a couché ensemble et pas qu'une fois, Camille ! s'énerva-t-il.

– Je sais tout ça. Mais tu es mon meilleur ami...

– Arrête avec ça ! Ne prends pas l'excuse de notre amitié pour t'en sortir, pas cette fois ! Ça ne marche plus ! coupa-t-il.

– Ce qui s'est passé entre nous était génial, mais tout ça, c'est pas nous. Ça ne peut pas être nous, bredouillai-je d'une voix tremblante, cherchant les mots pour exprimer ma pensée sans le blesser.

Grégory rit nerveusement, hochant la tête de droite à gauche.

– Tu n'as même pas le courage d'être franche avec moi ! Dis-le, pour une fois, dis-le à voix haute, que tu ne m'aimes pas ! Aie le courage de m'avouer les yeux dans les yeux que tu n'as fait que te jouer de moi ! Pendant tout ce temps, tu connaissais mes sentiments. Lorsque tu t'es défilée la première fois, choisissant de tout arrêter, je n'ai rien dit. Je me suis dit que tu avais peut-être raison, qu'il valait mieux rester amis, mais hier soir... hier soir j'ai cru comprendre... Enfin de toute évidence, j'ai mal compris.

– Je suis vraiment désolée de t'avoir blessé. Ce n'était pas dans mes intentions ! Nous deux, c'est impossible. C'est trop tard, Greg. J'en aime un autre, tu comprends ? tentai-je de m'expliquer, de manière pas vraiment brillante.

– Je crois que le message est bien passé, en effet, conclut-il, posant le bouquet de roses à même le sol, juste devant mes pieds, avant de faire volte-face, prêt à s'effacer.

– Attends ! le hélai-je.

Il ne se retourna pas. Il cessa de marcher et resta planté au milieu du couloir, les doigts crispés au niveau de ses hanches, prêt à écouter ce que j'avais à lui

dire.

– Je t’aime ! Peut-être pas de la manière dont tu le voudrais, mais tu comptes énormément à mes yeux ! avouai-je comme un cri de désespoir.

– Tu aurais peut-être dû t’en rendre compte plus tôt. Tu sais ce que je regrette le plus ? C’est de t’avoir vraiment aimée, aimée comme personne et comme je n’aimerais probablement qu’une seule fois dans ma vie. Je regrette sincèrement ce jour où tu es entrée dans ma vie, où tu m’as rendu amoureux de toi. Je regrette ce jour où je t’ai donné la possibilité de te jouer de moi, dit-il avant de se remettre en marche, de s’éloigner définitivement de moi.

Qu’avais-je fait ? Je venais de briser une amitié vieille de dix ans. Je ne savais plus quoi dire pour le retenir. J’avais provoqué tout ça au bout du compte : cet instant des plus embarrassants, cette cassure inéluctable. À trop jouer avec le feu vient toujours le moment où l’on se brûle.



Chapitre 31

Plantée devant une table dans un bar depuis plus de deux heures, enchaînant les tournées de vodka martini, j'essayais d'ôter la culpabilité que je ressentais. J'avais perdu tous mes repères. C'était moi l'imposteur, la manipulatrice, la vilaine, la menteuse, la garce. J'avais mérité tout ça. Je réalisai que ce dont j'avais peur ce n'était pas de la vie elle-même, mais de la rater. J'avais ces rêves plein la tête et aucun moyen de les réaliser. J'étais allée trop loin. J'avais l'impression que tout m'échappait.

Je me levai enfin, légèrement enivrée, mais ayant pris conscience que boire ne m'aiderait pas. J'avais seulement trouvé le moyen par lequel j'allais retrouver ma voie. Il était radical, mais je n'avais plus rien à perdre. Même si devoir m'éloigner de lui me faisait souffrir, j'étais persuadée que ce serait pire si je restais ici à dresser le constat de tous les dégâts que j'avais causés.

Alors, je me précipitai, après avoir réglé mes consommations, dans mon appartement et montai sur un tabouret pour attraper ma valise en haut de l'armoire. Je la fis tomber lourdement au sol et récupérai tous mes vêtements dans la penderie, pour les balancer à l'intérieur. Lorsque la valise fut pleine, je démarrai mon ordinateur réservai un vol. Pas n'importe quel vol. J'avais une ville bien précise en tête.

Los Angeles ! Je choisis un aller simple. Grâce à l'avance que Maxime m'avait versée, j'avais largement de quoi couvrir le prix exorbitant du billet. Le départ était prévu dans deux jours. Une fois cette tâche accomplie, je m'endormis, un peu plus apaisée. Je n'avais plus qu'une idée en tête : m'en aller.

Je reçus plusieurs appels d'Adam quelques heures avant de prendre un taxi pour l'aéroport. Je n'avais pas eu le courage de répondre. Il comprendrait bien assez vite ce qui se tramait en recevant la lettre que je lui avais envoyée, avec mes clés d'appartement et de voiture, comptant sur lui pour faire ce qu'il fallait. Dans ma lettre, je ne disais évidemment rien sur ma destination. Je lui demandai simplement de prendre soin de notre famille et de leur dire que je les aime.

J'errai quelques minutes dans l'aéroport, puis trouvai à m'asseoir après avoir pris le temps de m'arrêter à la machine à café. Je plongeai la main dans mon sac, à la recherche de mes lunettes de soleil pour dissimuler toute la tristesse que mon regard renfermait. Je n'avais pas hésité à prendre place dans l'avion.



Chapitre 32

Quatre mois plus tard

Cela faisait déjà quatre mois que je résidais sur le sol américain, quatre longs mois durant lesquels j'avais relevé mes manches pour me bâtir une nouvelle vie, et je crois que malgré tout, j'y étais enfin parvenue. Cela avait été loin d'être évident. La preuve en était que je pensais encore beaucoup à ma famille, à Grégory ou encore à Maxime. Combien de fois avais-je résisté à l'envie de composer son numéro ? Je l'aimais encore, c'était certain, et je n'étais toujours pas parvenue à me détacher de ce sentiment, même là, à des milliers de kilomètres.

Le premier mois, je m'en étais tenue à mes résolutions, évitant tout contact avec mon entourage, ignorant les appels de Rose et d'Adam. Après trois semaines, ne tenant plus, je parvins à décrocher mon téléphone pour les rassurer. Il était hors de question que je leur dévoile l'endroit où je me trouvais, mais je crois qu'ils avaient compris que je n'étais plus en France. Ils semblaient plutôt rassurés au téléphone et nous continuions malgré tout à entretenir fréquemment nos conversations téléphoniques. Cela me permettait d'atténuer le manque que je ressentais lorsque je pensais à eux.

Ils avaient tenté de me convaincre de revenir, mais ils finirent par abandonner cette idée. Ils avaient compris que mon départ était loin d'être un caprice. Depuis quelques semaines, j'avais véritablement la sensation d'être heureuse, de commencer quelque chose de nouveau. Bien évidemment, j'étais loin de la musique et de tout ce qui s'y rapportait, mais je n'en étais pas triste pour autant. Je crois que ce milieu n'était pas fait pour moi.

Cela n'avait pas été de l'avis de Vincent Delorme qui, peu de temps avant mon départ, m'avait fait un véritable scandale au téléphone, m'incriminant pour ce que je venais de faire, ruinant un projet dans lequel beaucoup de monde s'était investi et gâchant toutes mes chances un jour de percer dans la musique. Il s'était montré menaçant, m'appelant un nombre incalculable de fois avant de finir par abandonner.

L'album ne sortirait pas en grande pompe. J'avais vu qu'ils avaient tenté de limiter la casse en ne sortant l'album qu'en titre téléchargeable sur iTunes.

J'avais eu un peu de mal, les premiers temps, à me faire à cette nouvelle vie, et pas mal galéré pour prendre mes marques, mais j'avais eu beaucoup de chance. Tout depuis mon arrivée ici n'avait été que concours de circonstances. J'ai passé pas mal de jours dans un hôtel, cherchant un travail jusqu'à ce que je tombe sur une affichette collée sur la vitrine d'un pub dans le quartier de Santa Monica.

L'établissement n'ouvrait que le soir et les patrons, Miranda et George, âgés d'une cinquantaine d'années, recherchaient une serveuse. Je n'avais pas hésité à postuler, me présentant un soir de vive voix pour les convaincre de m'embaucher, leur assurant que mon accent s'améliorerait au fil des jours. Ils furent plutôt intrigués par mon histoire et m'accordèrent rapidement leur confiance. Le salaire n'avait rien d'extravagant, mais l'endroit comportait une dépendance au-dessus du bar, qu'ils proposèrent de me louer. J'acceptai la proposition, ravie.

Je m'étais rapidement attachée à Miranda et George. Ils m'avaient beaucoup aidée, pas seulement au niveau financier, mais aussi administratif.

J'essayais de sortir, de rencontrer du monde. J'étais aidée par ma collègue, Carrie. Elle connaissait tous les endroits sympas de L.A. et avait été mon guide touristique, me faisant découvrir le Walk of Fame, le Griffith Park également, et beaucoup d'autres lieux magnifiques. J'y avais également retrouvé une personne que je ne m'attendais pas à voir.

Ce fut lors d'une promenade avec Carrie dans la 3rd Street, près de Santa Monica, que je fus surprise de le rencontrer. Pourtant, c'était bien la chevelure épaisse et frisée d'Alex qui s'approchait et lorsqu'il croisa mon regard, il parut tout autant surpris que moi. Il vint naturellement à ma rencontre. Carrie ne comprit pas tout de suite ce qu'il se passait, mais sentant certainement l'air se charger d'émotions, elle se désista rapidement, nous laissant plus que tous les deux avec toutes nos interrogations en tête. Il me proposa de boire un verre pour discuter.

– Je suis surpris de te revoir ici. À vrai dire, on se doutait tous que tu n'étais plus en France, mais je ne m'attendais pas à tomber sur toi comme ça. Le hasard fait bien les choses, on dirait, débuta-t-il la discussion.

– On dirait. Et qu'est-ce qui t'amène ici, à Los Angeles ?

– J'ai décroché un contrat. Un petit rôle secondaire, en quelque sorte, dans une série pour midinettes dans laquelle je joue le rôle d'un guitariste cool. J'ai passé

un casting à Paris. Ils recherchaient un français pour le rôle. Je n'ai pas de talent particulier pour la comédie, mais je crois les avoir séduits. C'est un début, en espérant qu'on me propose mieux. En attendant que le tournage débute, comme tu peux le constater, je me promène. Et toi, qu'est-ce que tu deviens ?

– J'ai trouvé un petit boulot, je suis serveuse dans un bar à Santa Monica, en attendant de trouver mieux, révélai-je.

– Tu étais sur le point de sortir un album, reprit-il.

– Je sais, mais j'avais besoin de changement et je ne m'attends pas à ce que tu le comprennes...

– Tu as raison, je ne peux peut-être pas tout comprendre, en revanche ce que je comprends, c'est tu as fais le vide autour de toi, souligna-t-il sur un ton de reproche.

– Je n'avais plus le choix et je compte sur toi pour ne rien dévoiler de ma présence ici. Je ne veux pas qu'on sache précisément où je me trouve. J'ai encore besoin de temps.

– Ne t'en fais pas, je ne dirai rien à personne. Et puis, je n'ai plus beaucoup de contacts avec Grégory et Nicolas, si tu veux tout savoir. Nous nous sommes quittés en moyen terme et je ne pense pas avoir de leurs nouvelles avant qu'ils digèrent celle de mon départ.

– Ils l'ont si mal pris ?

– Carrément.

– Ils vont bien ?

– Tu veux savoir comment va Grégory après que tu l'aies jeté ? Il s'en est remis. Il a mis du temps, mais il a remonté la pente petit à petit. Il a rompu avec Vanessa, mais avant que je parte, à ma connaissance, il sortait avec une nouvelle fille.

– Je suis contente pour lui, affirmai-je.

– Il parlait souvent de toi, tu sais. Même après ton départ. Je pense qu'il serait content d'avoir de tes nouvelles. Tu devrais lui donner signe de vie, au moins un message.

– C'est trop tôt, assurai-je.

– Et tu en es où avec Maxime ? questionna-t-il.

– Nulle part. Je ne l'ai pas revu depuis notre rupture et je crois qu'il coule des

jours heureux en compagnie de sa future épouse et de son bébé. J'ai fait une croix sur notre histoire. J'essaye de ne pas reproduire les mêmes erreurs, expliquai-je.

– Tu n'as pas lu les derniers articles ? Je pensais pourtant que tu suivais la presse people de près, s'exclama-t-il.

– Non, je préfère ne rien savoir. Je ne lis plus ce genre de torchon. C'est aussi ça le changement, lui fis-je remarquer.

– Tu aurais dû, car si tu avais continué, tu saurais que Maxime n'est plus avec Stéphanie, annonça-t-il.

– Je ne vois pas ce que ça change. Jusqu'à preuve du contraire, nous ne sommes plus ensemble. Et puis il reste toujours le père de son enfant, conclus-je.

– Le père de son enfant ? reprit-il, étonné.

– Oui.

– Je vois. Cela m'étonne vraiment que tu ne continues pas à jeter un œil aux potins mondains. Tu as vraiment envie de tourner la page à ce que je vois. Enfin, je suppose que tu te moques complètement de ce que je vais te dire, mais ça a justement été l'objet du scandale. Ils se sont séparés parce que Stéphanie était enceinte d'un autre. Voilà qui aurait dû faire tes petites affaires, dit-il.

– Je ne vois pas en quoi !. Il aura simplement réalisé qu'elle non plus ne valait pas mieux que moi. Je ne vois pas comment il pourrait me pardonner.

– Si tu n'essayes pas, tu ne peux pas le savoir ! Ça peut arriver à tout le monde d'aller trop loin par amour. Il a peut-être compris. Qu'est-ce que tu peux en savoir, si tu ne lui avoues pas à nouveau tes sentiments ? Penses-y, conseilla-t-il sérieusement.

– Tu ne le connais pas, de toute manière.

– Tu te trompes. Vois-tu, c'est drôle comme le monde est petit, car il est ici, en ce moment même, à Los Angeles, sans savoir que tu t'y trouves également. Je le sais, car l'un des producteurs de la série est Vincent Delorme et que les deux semblent très amis. Je crois savoir que c'est Delorme, d'ailleurs, qui l'a convaincu de venir ici pour se changer les idées. S'il savait que tu es ici...

– Tu ne diras rien, le coupai-je, autoritaire.

– Pas si tu me promets d'aller le voir.

– Qu'est-ce que cela peut te faire ?

– Il parle de toi. Je ne te mens pas. Il fait souvent allusion à toi, parfois en bien et d'autres fois en mal lorsqu'il est en colère, mais il n'a pas encore tourné la page ! Alors même si toi de ton côté tu es certaine de l'avoir tournée, tu lui dois au moins ça, pour qu'il puisse en faire de même.

– C'est lui qui m'a quittée. Je ne vois pas pourquoi il ne parviendrait pas à m'oublier, repris-je.

– Ah non ? S'il ne t'inspire plus de sentiments, comme tu le dis, alors pourquoi tu as si peur de le revoir ou même d'entendre à nouveau sa voix ? demanda-t-il, touchant un point sensible.

– Je n'ai pas peur ! contestai-je brutalement.

– Tu devrais te poser les bonnes questions. Je ne peux pas rester plus longtemps, mais j'espère que tu mettras notre entrevue à profit. Tu es partie, et dans un sens, tu n'avais peut-être pas tort, mais tu devrais mettre les choses au clair une bonne fois pour toutes, qu'il s'agisse de Grégory ou de Maxime.

– Je prends note de tes conseils et les appliquerai lorsque je sentirai que le moment sera venu, mais si tu le croises à nouveau, surtout ne lui dis rien, le suppliai-je.

– Je ne peux rien promettre, dit-il avant de se lever de sa chaise.

– Je t'en prie, insistai-je.

– Il fut un temps où j'étais vraiment attiré par toi. Tu as bien dû le remarquer. J'admiraais la personne forte et courageuse que tu étais. De toute évidence, et je ne sais pas pourquoi, ces qualités te font maintenant cruellement défaut.

– Tu t'es faits de fausses idées. J'ai seulement fait semblant de les posséder. J'ai toujours un don pour faire semblant, soulignai-je.

– Tu peux encore te montrer telle que tu es. Bonne journée, conclut-il, me laissant, là, toute seule devant un cocktail à moitié vide et une bière dont il n'avait bu qu'une seule gorgée.

Après cette discussion, je retrouvai Carrie quelques mètres plus loin, dévorant du regard la vitrine d'un magasin de prêt-à-porter. Dès mon arrivée, son regard dériva rapidement vers moi et s'ensuivit un interrogatoire assez musclé sur Alex et sur ma vie en France. Je ne lui avais dit que le strict minimum. Je n'avais jamais évoqué Maxime avec elle, ni avec personne d'autre sur le territoire américain.

J'espérais que si je n'en parlais pas, alors Maxime finirait par arrêter de hanter

mon esprit, et son image s'évaporerait de ma mémoire. J'espérais que tous ces souvenirs ne seraient plus que réminiscences, mais cela ne s'était toujours pas produit et ces retrouvailles express avec Alex ne risquaient pas de m'aider davantage à l'oublier. Carrie avait le don de sortir les vers du nez à n'importe qui et je ne parvenais plus à garder tout ça pour moi, alors je lui fis le récit de mes exploits passés. Elle ne parla pas, très concentrée, et parut presque captivée par chacune de mes descriptions.

Finalement, parler de Maxime me fit un bien fou. Lorsque je prononçais son prénom, le son était mélodieux. Cela faisait longtemps qu'il n'était pas sorti de ma bouche, tellement de temps que je craignais même de le dire. Le prononcer à voix haute me perturbait et quelques heures plus tard, une fois seule dans la dépendance, je le répétais encore et encore devant le miroir de la salle de bains alors que je me préparais pour le début de la soirée. Notre histoire, mes sentiments, tout ça avait vraiment eu lieu et continuait d'exister.

Sous le coup de l'impulsion, je fouillai mon sac pour en sortir mon téléphone et recherchai le numéro de Maxime que je n'étais jamais parvenue à effacer. J'appuyai sur la touche pour faire partir l'appel, mais l'arrêtai dans la foulée, avant qu'une seule tonalité n'ait pu se faire entendre. J'avais trop peur qu'il me rejette encore une fois, trop peur qu'il brise mes espoirs une bonne fois pour toutes. Cette fois, j'étais certaine de ne pas pouvoir m'en relever. Je n'étais plus prête à prendre de risques. Je préférais encore vivre dans l'incertitude, les remords et le sentiment de manque plutôt que d'affronter la vérité.

Depuis notre rupture, j'avais été incapable de laisser d'autres hommes m'approcher, et Dieu sait que dans les bars ce n'était pas ce qui manquait. J'aurais pu passer à autre chose plus d'une dizaine de fois, mais à chaque fois que l'un d'eux tentait sa chance, la seule chose qui occupait mon esprit était de détecter toutes les ressemblances qu'il pouvait avoir avec Maxime. C'était dans ces moments-là que je réalisais que j'étais encore accro à lui.

La jeune chanteuse faisait des émules dans la salle et l'ambiance était déjà bien montée en début de soirée. Alors que je préparais quelques cocktails maison que Carrie devait apporter en salle, ma main resta figée lorsque je perçus les premières notes jouées au piano. Celles de *My All*. Je restai concentrée sur les notes, la bouteille de jus de fruits toujours dans la main, ne réalisant pas que le verre débordait, encore plus chamboulée lorsque la chanteuse entonna de sa voix magnifique les premières paroles. Je pouvais entendre le bruit des vagues et revoir son visage en fermant les yeux.

– Oh, mais qu’est-ce que tu fous Camille ? Arrête ! Il y en a partout ! intervint le barman alors qu’une mare de jus de fruits se répandait sur le plan de travail, s’écoulant lentement sur le sol.

Il m’arracha la bouteille des mains pour mettre fin au carnage.

– Désolée. Je ne sais pas ce qui m’a pris, m’excusai-je.

– Tu es sûre que tout va bien ? Tu n’as pas l’air dans ton assiette, remarqua-t-il.

– Ça va, confirmai-je, attrapant une éponge et un torchon pour contenir la flaque de jus de fruits qui s’étalait sur le plan de travail.

– Tu devrais aller prendre l’air. Laisse-ça, je m’en occupe. Prends quelques minutes en réserve pour rapporter quelques bouteilles et ne reviens que lorsque tu auras retrouvé tes esprits, m’intima-t-il.

Je m’exécutai tout en observant Carrie venir à pas de souris vers le bar, certainement pour prendre la température. Elle avait tout vu. C’était certain. Je contournai le bar et marchai quelques mètres dans le couloir. J’ouvris la porte, mais ne la refermai pas. Parvenue dans la réserve, le froid s’empara de mes membres et je restai debout, gelée, frottant mes avant-bras pour me réchauffer. Je pouvais encore entendre la musique.

C’est à la suite de cette chanson que tout s’était accéléré. Je ne voulais pas me laisser aller et pourtant c’était bien ce que j’étais en train de faire, en chialant comme une madeleine.

Au bout d’un instant, je perçus les vibrations et la sonnerie de mon téléphone portable dans ma poche. Anxieuse, je le saisis et je crus m’évanouir en lisant son prénom. Décidément, cette soirée était bien étrange. Il y avait déjà cette chanson et là, cet appel. Ce n’était pas un hasard, c’était le signe dont parlait Alex. Il avait vendu la mèche, c’était certain, et je recevais là un signe de Maxime. Ce signe que chacun de nous attendait et qui avait semblé ne jamais vouloir venir. Il était là, tout près, et c’était pour cette raison que je me sentais si mal dans ma peau depuis le début de cette soirée. Ce n’était pas seulement le contrecoup de ma rencontre avec Alex.

J’aurais voulu être en capacité de répondre, mais mes doigts étaient figés. Je n’étais pas prête, c’était trop brusque. Je n’aurais pas su comment le lui dire. L’appel se termina. Je patientai, attendant anxieusement de savoir s’il y avait un message, mais moins de quinze secondes plus tard, il me rappelait encore. Le regard toujours figé, j’admirai les lettres de son prénom sur mon téléphone

jusqu'à ce que je sente une main se poser sur mon épaule. Je n'osai pas me retourner. Mon téléphone sonnait encore.

– Alors, tu ne réponds pas ?

La volupté de sa voix me fit trembler.

– Je ne peux pas.

– Pourquoi ?

– J'ai trop honte. J'ai commis tellement d'erreurs. Si tu savais à quel point je regrette. Je ne voulais pas te faire de mal...

– Je sais. Je sais aussi que tu n'as pas compris ma réaction. Je me suis moi-même trompé sur toute la ligne ! Tu n'es pas la seule à avoir commis des erreurs. Grâce à toi, j'ai enfin pu trouver un sens à ma vie, et c'est à tes côtés que je veux la passer, me réveiller chaque matin. Cela fait des mois que je ne dors plus, des mois que je me demande où tu es passée. Je suis fou de toi. J'ai besoin que tu me reviennes enfin, tu comprends ? demanda-t-il, pressant plus fortement mon épaule.

– Non, je ne comprends pas comment tu peux m'avoir pardonné aussi facilement. Je t'ai menti, manipulé, trahi et blessé. Comment peux-tu vouloir me faire confiance à nouveau ? Pourquoi es-tu venu ?

– J'ai simplement fini par comprendre, dit-il.

– Comprendre quoi ?

– Que tu m'aimais.

Ces paroles résonnèrent en moi comme une balle de tennis, touchant mon cœur pour un jeu set et match. Je me retournai enfin, soutenant son regard hypnotique.

– Tu m'as tellement manqué. Je n'arrive pas à le croire. Jure-moi que je ne rêve pas. Pince-moi s'il le faut, dis-je en me jetant à son cou pour m'assurer de la réalité de sa peau.

Il me serra également.

– C'est pourtant bien réel, chuchota-t-il.

Il amorça une danse alors que la voix lointaine de la chanteuse prononçait le dernier couplet de la chanson. Son corps près du mien, cette fois, j'avais l'impression de revivre. Nous terminâmes d'exécuter quelques pas de danse lorsque le piano s'arrêta, et il se décolla doucement de moi.

– Je crois qu’il est temps d’avoir un vrai rendez-vous. Suis-moi, dit-il.

– Je ne peux pas quitter mon travail comme ça. Attends-moi ici. Je n’en ai plus pour très longtemps et ensuite on s’offrira les plus belles plages de Los Angeles, proposai-je sur un petit nuage.

– Pas la peine, tout est arrangé, dit-il.

– Je te donne ta soirée, entendis-je George prononcer alors que trois têtes se montraient à l’entrée de la réserve.

Celles de Miranda, George et Carrie, tout sourire. J’aurais dû m’en douter.

– Vous étiez dans le coup, c’est ça ? La chanson ! J’aurais dû m’en douter. Quelle bande d’acteurs !

– Je t’observe du fond de la pièce depuis le début de la soirée. Allez, viens, dit Maxime.

Il prit ma main pour m’obliger à quitter la réserve, passant devant George, Miranda et Carrie pour traverser le bar et se retrouver dans la rue. Je ne savais pas où nous allions. Je crois que l’idée était simplement de marcher.

– Comment tu as su où me trouver ? C’est Alex, c’est ça ?

– Non. Je savais déjà où tu étais. Je t’ai aperçue un matin, marchant sur la Walk of Fame. Je t’ai suivie, certain que c’était toi, et je t’ai vue rentrer dans ce bar. Je suis venu y passer quelques minutes certains soirs. J’avais terriblement envie de te parler, mais je n’ai jamais osé. Alex est là parce qu’il collabore avec Vincent sur un nouveau projet, il a dû t’en parler. Je lui ai simplement demandé de te rencontrer comme si de rien était. Je voulais savoir comment tu allais, avoua-t-il, nous arrêtant en pleine rue, alors que les passants nous frôlaient.

– Pourquoi es-tu à Los Angeles ?

– J’y vis désormais. Après ton départ, j’ai rompu avec Stéphanie. Je ne l’aimais pas. J’ai simplement réalisé que je t’aimais encore. J’ai bien fait de rompre, car j’ai appris peu de temps après que je n’étais pas le père de son enfant. Ensuite, je me suis souvenu de la proposition de Vincent de venir travailler avec lui à Los Angeles. J’avais besoin d’air et puis lorsque j’ai reçu ton message d’adieu, j’ai compris que tu ne reviendrais pas vers moi. Tout me faisait penser à toi, en France. Dis-moi que tu m’aimes autant qu’avant, demanda-t-il.

– Cela n’a pas été fautive de te l’avoir répété. Je t’aime, Maxime, et j’aimerais que tu puisses lire dans mes pensées pour savoir à quel point.

– C’était dur de ne pas douter. Comment démêler le vrai du faux avec toi ? Tu n’as pas cessé de dire tout et son contraire. Tu es difficile à cerner, mais j’ai réalisé que même si je n’ai pas l’impression de te connaître parfaitement, j’ai la conviction que tu es sincère. Je ne veux plus que nous soyons séparés, conclut-il, nos mains entrecroisées. Il m’embrassa enfin.

Notre balade nocturne dura de longues heures, pendant lesquelles nous rattrapâmes le temps perdu. Nous n’avions pas besoin de réapprendre à nous connaître, car aussi long qu’avait été notre éloignement, rien n’avait changé. Les sentiments que nous nous portions l’un à l’autre étaient parfaitement intacts.

Nous terminâmes notre soirée allongés sur la plage de Malibu, collés l’un à l’autre, à discuter encore et encore, à rêver d’avenir, établir des projets et surtout à nous promettre... de ne jamais plus formuler de promesses. Vivre au jour le jour. Nous voulions prendre notre temps, avancer lentement, mais dans la même direction cette fois.

Maxime se lançait dans de nouveaux projets avec Vincent. Quant à moi, il était décidé que la scène était derrière moi. Il ne trouva rien à redire. Ce soir-là, en confiance et tellement soulagée de l’avoir retrouvé, je lui avouai enfin la vérité sur ma famille, sur toutes les raisons qui m’avaient poussée à lui mentir. Il parut comprendre et posa tout un tas de questions sur mes proches.

Allongée sur le sable, saisissant une poignée pour voir les grains s’écouler lentement, je compris que ce moment était celui que j’attendais. Ici même, nous étions en train de prendre un nouveau chemin, mais à deux. Son corps étendu près du mien, j’étais certaine de remettre ma vie sur les bons rails.

– Je t’aime Maxime, conclus-je avant de poser ma tête sur son torse, admirant les étoiles au-dessus de l’océan Pacifique.

« L’adversité est comme un vent fort, ça nous déchire et toutes les choses qui restent intactes nous permettent de nous voir tels que nous sommes². »



FIN

[←2] Arthur Golden

Remerciements

Je tiens à remercier ma famille et mon chéri pour leur soutien. Plus particulièrement ce dernier pour sa patience et sa compréhension durant les longues heures passées devant mon PC, même la nuit :p Sache que ta présence m'inspire aussi !

Christine, merci à toi pour ton coup de mains également ;)

Auteure : Emmanuelle Aublanc

Suivi éditorial :

Laëtitia Herbaut, Marie Gallet, Louise Bécheau

Nisha Editions

21, rue des tanneries

87000 Limoges

N° Siret 821 132 073 000 23

N° ISSN 2491-8660